

*Dans les pas de...*

# La Duchesse de Bourgogne

## Mère de Louis XV



Martial Debriffe

Les 3 Orangers

Martial Debriffe

## LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

Mère de Louis XV

**Les 3 Orangers**

À Héloïse et José Locus,  
avec toute mon amitié.

*Les êtres sont des ombres impénétrables.*

Marcel Proust

## CHAPITRE PREMIER

### La France et la Savoie

Marie-Adélaïde de Savoie qui, par son mariage avec le fils du Dauphin devint duchesse de Bourgogne et mère de Louis XV, ne vécut que dix-sept ans à la cour de France. Est-ce là la raison du mince intérêt des historiens pour cette princesse, alors que nous constatons, à travers les témoignages de ses contemporains, qu'elle joue un rôle important à un moment historique du règne de Louis XIV ? Elle apparaît en son temps comme une femme dont on a relevé l'esprit, l'intelligence, la faculté de s'adapter aux circonstances et aux êtres les plus divers avec une souplesse infinie. Même si sa vie a été occultée dans les siècles qui suivirent par celles des brillants esprits des Lumières et par les bouleversements de la Révolution, elle reste, avec son tempérament et ses réactions imprévisibles, un personnage très représentatif de l'entourage du Roi-Soleil.

Son histoire commence bien avant son arrivée en France, dans un duché qui tenta toujours de jouer le rôle important d'arbitre dans les guerres du Grand Siècle...

Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, règne non seulement sur la Savoie, mais aussi sur la Bresse, le pays de Gex, le Bugey, le comté de Nice, l'enclave d'Oneglia sur la côte de la République génoise, ainsi que sur la principauté du Piémont : possessions bien hétérogènes par leur situation géographique et leur langue.

Le Piémont, en fait région maîtresse, compte alors les trois quarts de la population totale de cet ensemble. Aussi le centre de tous ces territoires s'est-il déplacé au fil du temps au-delà des Alpes et Turin en est devenue la capitale aux dépens de Chambéry. La situation des États du duc de Savoie leur donne une importance stratégique primordiale lors des affrontements européens. Par le col du Mont-Cenis passent les armées espagnoles venant de Gênes ou du Milanais et se rendant aux Pays-Bas ; par ce même chemin, les armées françaises en marche vers l'Italie du Nord. Dans le contexte quasi permanent de guerre entre Bourbons et Habsbourg, la position de la Savoie offre au duc la possibilité d'un arbitrage entre les deux puissances que ce dernier, plein d'ambitions, pratique sans scrupules mais qui pourrait cependant se trouver très fragilisé en cas d'absence de descendants.

C'est pourquoi la naissance de Victor-Amédée II, le 14 mai 1666, à Turin, donna lieu à de grandes réjouissances tant la Savoie se sentait soulagée de voir la succession de Charles-Emmanuel ainsi assurée. Mais la fête à peine achevée, des rumeurs sur la santé chancelante du nouveau-né se répandirent et inquiétèrent fort les parents, Charles-Emmanuel et Marie-Jeanne de Nemours, la cour et le pays tout entier.

Charles-Emmanuel fit appel aux plus éminents médecins qui se révélèrent pour ce cas tous aussi impuissants les uns que les autres.

Quant à Marie-Jeanne, constatant de jour en jour une dégradation de l'état de santé de son fils et révoltée par des médecines qui lui semblaient n'être « rien d'autre que du charlatanisme », elle remercia les docteurs et supplia un certain Pétéchia, fervent adepte des « remèdes de bonne femme », de venir à leur secours. Pétéchia examina le petit Victor-Amédée, si faible, si chétif, interdit les remèdes qui lui avaient été administrés auparavant et recommanda un régime strict à base de biscuits légers, cette délicieuse spécialité piémontaise, les « Grissini », et beaucoup de promenades. Les bons soins de Pétéchia ne tardèrent pas à améliorer l'état de l'enfant.

Le sentiment maternel que Marie-Jeanne étalait ostensiblement, tenait en fait davantage à son intérêt pour la dynastie qu'à une véritable affection. Une récente fausse couche, qui l'avait rendue stérile, l'avait conduite à redoubler ses efforts pour préserver et éduquer son seul descendant. Elle ne laisserait rien ni personne l'écarter de sa destinée.

Si le petit Victor-Amédée était couvé par sa mère, il était plutôt négligé par son père. Charles-Emmanuel s'était bien sûr réjoui de la naissance de son fils, mais la vie privée d'un duc de Savoie devant céder la place au rôle politique de dirigeant, il ne pouvait perdre trop de temps à prodiguer de la tendresse à son fils. Victor-Amédée grandit donc avec une mère sans cesse aux petits soins pour lui, choyé par ses dames et presque totalement ignoré par son père et la cour, qui, selon un voyageur anglais, était « la plus plaisante de toute l'Italie » et où les enfants évidemment n'avaient point de rôle à jouer. C'était certainement la plus « révolutionnaire » de toute l'Europe, car Charles-Emmanuel montrait un manque d'intérêt remarquable pour le rang et les privilèges, préférant les qualités d'un homme à la noblesse dont il descendait. La cour était ainsi constituée de nobles bien entendu, mais aussi de bourgeois compétents en politique et capables de le conseiller. Le duc de Savoie avait besoin en permanence de ministres dignes de confiance, car son allié et prétendu protecteur Louis XIV, sous l'influence de Mazarin, dans le rôle de père bienveillant, avait fermé les yeux sur l'indépendance de la Savoie, mais en retour, avait attendu qu'on lui obéît en tous points. Il était, par exemple, impensable pour le souverain français que le minuscule duché aspirât à l'autonomie politique au point de refuser l'intervention des troupes françaises sur le territoire savoyard. À plusieurs reprises, dans sa lutte permanente contre l'empereur autrichien, Louis XIV réclama des hommes et attendit de la Savoie qu'elle mît à sa disposition ses forteresses et ses citadelles.

Charles-Emmanuel, frustré, n'avait d'autre choix que de se soumettre avec une apparente complaisance, car il manquait véritablement de moyens pour combattre l'armée française. Ces exigences françaises furent souvent extrêmement humiliantes pour le duc privé d'alternative. Il rêvait de l'indépendance sans jamais l'obtenir. Son

unique espoir ? Son fils ! Le petit prince aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au teint clair, représentait le seul avenir de la Savoie. Le duc prit soudain grand soin d'élever politiquement son héritier en lui inculquant la passion de la liberté : une leçon que Victor-Amédée n'oubliera jamais.

En 1675, Charles-Emmanuel de Savoie a trente-huit ans et est « vigoureux, plein de vie et actif », selon l'ambassadeur français. Il pratique abondamment toutes sortes d'exercices, passion que l'on retrouve chez sa petite-fille Adélaïde, et aime « par-dessus tout » chasser. Son zèle triomphe alors souvent du bon sens et, un jour qu'il court un cerf, son cheval s'empale sur les bois de l'animal sur lesquels le duc est projeté... Des trois protagonistes, il sort seul vivant ; mais le choc a été si violent que son état se détériore rapidement.

Conscient de sa mort prochaine et sachant que la régence de sa femme est inéluctable, il se souvient avec angoisse de celle de sa propre mère dont le pouvoir illimité et la politique pro-française avaient presque provoqué la guerre civile ; Charles-Emmanuel était résolu à ne pas reproduire l'erreur de son père. Malgré ses terribles souffrances, il convoqua, la veille de sa mort, les personnes les plus importantes de son ministère : Truchi, Don Gabriel, l'archevêque de Turin et le marquis de Douroy, pour confier le fonctionnement du gouvernement à un pouvoir collégial. Ce fut le dernier et le plus beau cadeau que Charles-Emmanuel offrit à son fils. Quelques heures plus tard, Victor-Amédée, alors âgé de neuf ans, devenait duc de Savoie...

Or, malgré ces dispositions, la duchesse Marie-Jeanne ou Madame Royale, comme elle se faisait appeler, s'empara des rênes du pouvoir si bien que, durant les quatre années qui suivirent la mort de Charles-Emmanuel, ses relations avec Victor-Amédée dégénérèrent pour faire place à une hostilité à peine voilée : Marie-Jeanne n'avait jamais pardonné à feu son mari son désir de l'exclure de la vie politique et elle entendait bien désormais gouverner comme bon lui semblait. Toute la noblesse du pays convergea vers Turin pour gagner ses faveurs, mais, même si elle paraissait coopérer avec les membres du conseil d'administration créé par son mari, elle leur fit rapidement comprendre que cette assemblée n'avait qu'un caractère consultatif, et qu'en cas de divergence d'opinion, il était entendu qu'eux, et non elle, céderaient !

Entourée d'un cercle de courtisans flatteurs – évidemment peu sûrs – couverte d'éloges, Madame Royale espérait que cette situation perdurerait. Son fils était si jeune et d'une santé si fragile qu'elle s'était presque tout naturellement habituée à l'idée que Victor-Amédée n'atteindrait jamais l'âge adulte ! Elle se refusait à l'imaginer, ce jour tragique pour elle où son fils célébrerait ses treize ans et où elle serait réduite à partager, à contrecœur, le pouvoir qu'elle détenait. Quel drame ce serait alors !

Mais Victor-Amédée était patient, intelligent, tenace. Il attendait son heure avec calme. Il s'était mis à haïr sa mère, mais savait se contrôler. « Le prince est réservé et très discret, écrit l'ambassadeur français. Il est difficile de deviner ses sentiments, malgré tout le mal que l'on se donne pour le découvrir... » Sa sagacité lui avait rapidement permis de se rendre compte que l'adulation de la cour était plus dévolue à son rang qu'à sa personne. Ainsi, Victor-Amédée comprit que, la noblesse ne voyant en lui que son titre, il ne pouvait faire confiance qu'à peu d'hommes de son entourage. Il en conclut qu'il aurait à partager le pouvoir avec sa mère, les ministres et les courtisans et qu'il était trop jeune pour régner vraiment. Aussi, quelle ne fut pas la stupeur de ces derniers, lorsqu'il annonça le 14 mai 1679, jour de son treizième anniversaire, son intention de laisser les rênes du pouvoir « aux mains expertes de sa mère la régente. »

Le vœu de Madame Royale, pour rester régente à vie, fut alors de marier son fils à l'héritière d'un trône dont la position obligerait le couple à vivre loin de Turin. Mais Victor-Amédée refusa et résista à la volonté de sa mère jusqu'à ses dix-huit ans.

Considérant alors qu'il était majeur, il organisa une partie de chasse dans sa propriété de Rivoli, non loin de Turin, accompagné d'un grand nombre de soldats et de sa suite. Mais pendant ce temps, des documents officiels annonçant sa prise de pouvoir étaient en cours d'impression ! On ne sait trop comment Madame Royale eut connaissance de ce plan, toujours est-il qu'avant que ne lui parvienne la lettre du duc lui enjoignant de démissionner, elle fit parvenir un pli à son fils, expliquant qu'il avait atteint sa majorité et qu'il n'avait plus besoin de son aide en ce qui concerne l'administration du gouvernement, qu'elle lui remettait toute autorité et que « si par hasard, il désirait la laisser entre ses mains, sa décision était sans appel ». Enfin, Victor-Amédée triomphait et il savoura sa victoire avec d'autant plus de plaisir qu'il ne ressentit même pas l'envie de se venger.

On murmurait à Versailles que le duc traitait sa mère avec une étonnante froideur et qu'il l'avait accusée d'avoir détourné des fonds publics. Mais il ne s'agissait là que de rumeurs... Si la réponse qu'il adresse à sa mère est sans tendresse particulière, elle reflète une certaine reconnaissance : « Les lettres de votre Altesse Royale me seront toujours d'une grande valeur et je suis très obligé à votre Altesse Royale de m'écrire... On m'a informé de l'intérêt que suscite à votre Altesse Royale le succès des affaires... Ces démonstrations de bonne volonté me sont très précieuses, et la gratitude que je ressens n'est autre que celle due par un fils qui est profondément attaché à votre Altesse Royale ».

Le duc était assez intelligent pour s'apercevoir que le pouvoir et l'autorité lui incombaient désormais et qu'il lui fallait reconnaître les talents de sa mère pour envisager de les utiliser à son profit. Pour achever de consolider sa prise de pouvoir, il ne manquait plus à Victor-Amédée qu'une épouse de haut rang !



Le duc détestait la France et les Français, mais il était conscient du prestige que lui apporterait une alliance avec la maison des Bourbons. Louis XIV proposa sa nièce Anne-Marie, seconde fille de Philippe d'Orléans, frère du roi, et d'Henriette d'Angleterre, princesse de Nemours. Henriette d'Angleterre avait un charme et une grâce qu'admirait toute la cour. Seul son mari, homosexuel notoire, y semblait moins sensible, encore qu'il eût rempli néanmoins ses devoirs conjugaux et lui eût fait deux enfants : Marie-Louise, née en 1662, destinée à Charles II d'Espagne, et Anne-Marie qui naquit le 11 mai 1669. Un an après cette naissance, Henriette s'éteignait brutalement.

Bien que la cour suspectât l'amant jaloux de Monsieur, l'autopsie révéla que la mort était bien due à une péritonite. Toute la noblesse pleura la perte de cette princesse tant aimée. Le chroniqueur La Fare nota tristement qu'en perdant la princesse, « la cour perdait la seule personne de son rang capable d'aimer et de reconnaître le véritable mérite ».

Louis XIV tint à ce que la France rendît hommage à une femme si exceptionnelle et pria Bossuet de prononcer son oraison funèbre. Le Roi, les princes, la cour ne purent maîtriser leur émotion, retenir leurs larmes lorsqu'ils entendirent du haut de la chaire tomber la voix de Bossuet : « Ô nuit désastreuse ! ô nuit effroyable où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup... Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré... »

Les deux orphelines qu'Henriette laissait derrière elle ne devaient pas rester longtemps seules. En effet, en 1671, le roi avait choisi pour Monsieur une nouvelle épouse, l'indomptable Charlotte-Elisabeth, Princesse Palatine. Avec ses airs affectés et ses joues exagérément fardées de rouge, Philippe d'Orléans fut loin d'inspirer un grand amour à sa seconde épouse mais, conscient de ses devoirs, en époux mignon, il lui fit à elle aussi deux enfants... La Palatine, dont l'instinct maternel était fort développé, se chargea tout naturellement de l'éducation des filles d'Henriette d'Angleterre. Elle écrivait à Sophie de Hanovre ces mots touchants : « Anne-Marie n'avait que deux ans quand j'arrivai en France. C'est pourquoi je peux dire que je suis la seule mère qu'elle ait eue : elle m'aime en tant que telle et je la considère comme mon enfant ». Monsieur ressentait donc pour sa femme beaucoup de gratitude et, malgré son goût prononcé pour le sexe fort, il admirait cette Allemande tolérante, au cœur si généreux.

Même si l'écart d'âge entre elles est important – sept ans – Madame avait toujours insisté pour que les deux fillettes ne soient pas séparées. Elles jouaient ensemble, avaient les mêmes professeurs, et développaient des goûts presque identiques. Mais l'enfance d'Anne-Marie s'arrêta net un beau jour de 1679, lorsque sa sœur aînée, Marie-Louise, âgée de dix-sept ans, reçut l'ordre d'épouser Charles II, futur roi d'Espagne. Anne-Marie réalisa-t-elle alors qu'elle ne maîtriserait pas non plus son destin ? Elle devint peu à peu plus calme et réservée, montrant une dévotion toujours grandissante. Le chagrin que leur causera la séparation ne fit qu'augmenter l'immense popularité dont elles jouissaient à Versailles. Des deux jeunes filles, Anne-Marie semblait être celle qui avait hérité des charmantes manières et du doux tempérament de sa mère, comme le confirme le témoignage de Madame qui jugeait Anne-Marie comme « une [des] femmes les plus aimables et les plus vertueuses » de la cour. Madame Faverges ne voit pas vraiment autre chose quand elle relève « l'air digne adouci par une expression de bonté » de la princesse. En 1684, l'année de ses fiançailles avec Victor-Amédée, elle avait juste quinze ans. Elle n'était pas particulièrement belle, mais possédait cette « espèce de beauté caractéristique de la maison de Bourbon ». Elle avait le visage ovale, le front haut, le nez aquilin et des lèvres un peu épaisses. Sa chevelure noire retombait en longues boucles sur « ses épaules blanches et bien faites. »

Victor-Amédée avait reçu évidemment le portrait de la princesse, avec une lettre du Roi de France qui semblait davantage lui donner un ordre que lui faire une offre. Le duc de Savoie savait qu'il ne pouvait s'opposer à la puissance de la France, mais se jurait d'éviter les pièges dans lesquels les épouses françaises avaient emprisonné son grand-père, Victor-Amédée 1<sup>er</sup> et son père, Charles-Emmanuel II. Victor-Amédée 1<sup>er</sup> s'était allié à la France en épousant Christine de France, fille d'Henri IV, ce qui n'avait pas empêché ce dernier de s'emparer bientôt du Bugey et du pays de Gex. Le rêve de Christine n'avait-il pas été d'offrir sa fille en mariage à Louis XIV quand il avait vingt ans ? Quant à Charles-Emmanuel II, il avait vu, quelle que fût sa politique, Madame Royale, Fille de France, prendre toujours le parti des Bourbons. En janvier 1684, Victor-Amédée écrit à son ambassadeur Ferrero à Paris : « Je désire vous informer que mon intention est de voir Mademoiselle quitter Paris au début du mois d'avril. Je vous confie cela de façon à ce que vous entrepreniez les démarches que vous jugerez les meilleures pour cette affaire. »

La France et la Savoie observent la plus grande discrétion, car les termes de la dot de la princesse n'ont toujours pas été discutés et Victor-Amédée négocie avec apreté... Tout en assurant à Ferrero qu'il « était très satisfait de la manière dont il s'occupait des formalités », il l'exhortait à continuer les tractations, tout en lui conseillant de ne pas donner l'image négative d'une Savoie avide d'argent et de ne pas offenser les négociateurs français puisque, « si la France n'est pas animée d'amicales intentions, aucune revendication ni requête ne pourra changer sa décision, car [il sait] par expérience que Sa Majesté et ses ministres sont inflexibles dans leur détermination. »

Ferrero demanda alors audience à Louis XIV qui le reçut à Versailles le 27 janvier 1684. Le roi exprima « son immense satisfaction » devant ce projet d'union : « C'est le génie de Mademoiselle ainsi que son éducation qui lui ont valu cet heureux mariage par lequel j'espère que toutes les parties seront satisfaites. » L'ambassadeur en vint ensuite au délicat problème des troupes françaises toujours en place dans le Piémont. Louis XIV eut un sourire de satisfaction et répondit que « son souhait étant d'obliger autrui chaque fois que cela lui était possible, il avait

ordonné à ses troupes de traverser la montagne en direction de la France. »

Ferrero se retira.

Anne-Marie fut avertie de la demande en mariage de Victor-Amédée et Louis XIV, pour éviter de la brusquer, lui promit qu'il ne donnerait pas de réponse sans son consentement ! Il précisa que Monsieur, « qui était un bon père, était également d'avis qu'aucun engagement ne pouvait être contracté avec le duc de Savoie avant d'avoir reçu son approbation... et que, bien que ce mariage ne ferait pas d'elle une reine, elle ne devait pas pour autant en être moins heureuse, car à la cour de Savoie, elle ne manquerait de rien. Elle y retrouverait les mêmes habitudes et les mêmes coutumes qu'en France, ainsi elle sentirait moins de regret à quitter son propre pays. »

Louis XIV semblait agir en père, alors que sa décision était prise depuis bien longtemps et personne ne s'y trompait. Le roi ajouta que, « s'il avait lui-même une fille à marier, elle aurait eu à accepter la demande en mariage du duc de Savoie qui n'était pas seulement un grand prince, mais aussi un grand homme ». Devant cette insistance peu subtile, Anne-Marie répondit avec une révérence soumise, les larmes aux yeux ; elle n'avait, comme toutes les princesses, d'autre volonté que celles du roi et de son père.

À Versailles, ce projet d'union ravit toute la noblesse. Madame s'empressa d'annoncer la bonne nouvelle à sa tante, Sophie de Hanovre, espérant seulement « que sa fille aurait une aussi belle opportunité »<sup>1</sup>. Monsieur rencontra à son tour Ferrero et lui formula le vœu que « sa fille serait un réconfort pour son Altesse Royale, puisque en dehors de son doux tempérament, elle avait l'avantage d'avoir reçu une bonne éducation. »

À Turin, les réactions étaient tout aussi enthousiastes qu'en France : « La nouvelle a été annoncée la semaine dernière à la ville, transmise par l'ambassadeur français, par une salve d'artillerie et de bombes. » Victor-Amédée lui-même ne sait plus se contenir et écrit à sa future épouse, tel un jeune chevalier amoureux, l'expression de son affection la plus profonde.

Le courrier de Victor-Amédée arriva à Paris au début du mois de février, mais tomba immédiatement sous le couperet de l'implacable étiquette qui stipulait en effet qu'Anne-Marie ne pouvait recevoir de lettres d'un fiancé, sans que le futur marié fût présenté au roi. Il était donc impossible que l'ambassadeur remît la missive en main propre, car il se devait tout d'abord d'en lire le contenu au père de la fiancée. Le duc ne pouvait, de toute évidence, satisfaire à cette exigence et il revenait alors à Ferrero de réclamer une audience afin de le présenter par procuration. Louis XIV, toujours si occupé, ne put le recevoir durant quelques jours qui parurent une éternité à Victor-Amédée et à Anne-Marie. Après les présentations officielles, la future mariée put enfin lire son courrier.

Mais ce temps perdu n'est rien à côté des complications et des interminables attentes qui s'ensuivirent à propos du contrat de mariage. Louis XIV ne finit par s'entendre avec le duc qu'après plusieurs semaines de correspondance. Anne-Marie quitterait la France avec une dot de 90 000 livres et 60 000 livres de bijoux. En contrepartie, Victor-Amédée devait renoncer à tout droit sur la succession de son beau-père et promettait à sa femme une dot de 40 000 livres, une rente annuelle de 100 000 livres et pour plus de 80 000 livres de bijoux. Le roi fixa la date du mariage au 19 avril 1684.

La veille de l'union, Louis XIV, entouré des enfants et petits-enfants de France, écouta avec attention les termes du contrat. Il signa le document, tendit la plume à son fils, puis à Monsieur, Madame, au duc de Chartres, enfin à la mariée qui le parapha. Le lendemain, Anne-Marie, qui acceptait son sort avec un calme et une maîtrise de soi absolument exemplaires, écrivit à Madame Royale une lettre touchante d'humilité : « Je désire si ardemment, Madame, gagner votre affection que j'ai eu grand plaisir à recevoir les aimables expressions de votre sympathie... Je suis sûre que ma conduite saura mieux que les mots vous persuader de mon désir de vous plaire et de vivre auprès de vous d'une façon qui contribuera autant à vous satisfaire qu'à mon bonheur. J'espère sincèrement que ma soumission, mes attentions et mon affection, quand vous en aurez fait l'expérience, n'amoindriront pas les sentiments que j'aime à croire que vous ressentirez pour moi. »

Par ces mots, la Princesse exprime à sa belle-mère sa parfaite volonté de lui plaire à tout prix.

Le départ d'Anne-Marie pour la Savoie passera presque inaperçu en France. Une brève cérémonie fut célébrée par le cardinal de Bouillon dans les appartements de la princesse. Anne-Marie portait une superbe robe de brocart argenté, ornée de dentelle et de bijoux. Sa traîne, longue de huit mètres, portait des diamants et des perles et pesait si lourd qu'il fallut trois adultes pour la soulever. Le duc du Maine, qui représentait Victor-Amédée, était vêtu d'un costume de velours noir vénitien couvert de diamants et garni de fins rubans rosés en soie. Ce luxe vestimentaire ne rendit pas le sourire à Anne-Marie, car c'était sa famille et non elle qui avait décidé de son avenir.

Flanquée du duc du Maine à sa gauche et du diplomate savoyard à sa droite, la mariée pénétra dans les appartements de madame la dauphine où les princesses de sang s'étaient rassemblées. On rejoignit ensuite le roi et sa suite dans la Galerie des Glaces ; une centaine de gardes suisses formaient une chaîne tout au long du grand escalier jusqu'aux portes de la chapelle. Le cardinal de Bouillon, assis dans son fauteuil, tournait le dos à l'autel. Anne-Marie et le duc du Maine s'agenouillèrent tous deux sur des coussins de velours et le roi, négligeant pour la première fois le prie-Dieu royal, demeura tout au long de la cérémonie à côté de sa nièce, ce que l'on commenta comme un témoignage exceptionnel de son affection.



Lorsque le cardinal lui demanda si elle acceptait de prendre pour époux le duc de Savoie, la mariée eut une étrange réaction, qui put être comprise comme une simple obéissance à l'étiquette mais qui marquait peut-être aussi une certaine rancœur. Elle se leva, fit une révérence au roi, puis à son père, avant d'y consentir.

En effet, après la messe de mariage, Anne-Marie, condamnée à ne jamais revoir la France, éclata en sanglots et « le visage baigné de larmes », monta dans le carrosse. « Elle fit quelques remarques, rapporte la Gazette de France, mais parla si bas qu'on ne put entendre... Le roi parut la rassurer de cette manière si persuasive qui contribuait tellement à son charme. »

Louis XIV l'embrassa à trois reprises avant que le convoi ne s'éloignât. Par la fenêtre Anne-Marie regardait défiler le paysage de son enfance et, submergée par les émotions, s'évanouit lorsqu'elle aperçut les appartements de son père. Elle eut alors la permission exceptionnelle de rendre une dernière visite à ses parents, « La jeune souveraine se jeta aux pieds de son père et implora sa bénédiction. Le père et la fille étaient tous deux en larmes, mais Monsieur finit par relever sa fille agenouillée, l'embrassa et après un touchant adieu à Madame, Monsieur se mit en route avec elle jusqu'à Juvisy. » Les derniers rayons du soleil éclairaient encore le château de son enfance et les roues du carrosse heurtaient bruyamment les pavés de Versailles. Anne-Marie, duchesse de Savoie, pleurant doucement sur l'épaule de son père, quittait la cour pour toujours.

Victor-Amédée attendait sa femme à Chambéry depuis le 1<sup>er</sup> mai. Tôt dans la journée du 6, il se mit en route avec sa troupe, ses gardes, ses pages et serviteurs, car Anne-Marie venait d'atteindre Pont-de-Beauvoisin, passage obligé entre la France et la Sardaigne, transporté Savoie, situé à environ une vingtaine de lieues à l'ouest de Chambéry. La princesse terminait son repas lorsqu'elle entendit les échos du cortège. Encore sous le choc de la séparation d'avec la cour de France, elle se raccrochait à l'idée que son mari la consolait de ses malheurs ; aussi, sans se soucier d'un quelconque protocole savoyard, elle souleva impétueusement ses jupons et courut à la rencontre de Victor-Amédée pour se jeter dans ses bras. Désarmé par une telle démonstration de sentiments, le duc fut profondément ému par la spontanéité d'Anne-Marie et il répondit avec tendresse à son étreinte. Les Savoyards, qui assistaient à la scène et s'attendaient à recevoir une princesse orgueilleuse et hautaine, se réjouirent haut et fort du spectacle.

Chambéry accueillit le couple royal par des feux d'artifice, des élans de joie, des acclamations, et le peuple en liesse accompagna les deux époux à la chapelle royale où ils reçurent de l'archevêque de Grenoble la bénédiction nuptiale. Anne-Marie, très fatiguée par le voyage et les émotions, dut encore assister au « grand dîner » organisé en son honneur par la suite du duc et les officiels de la ville. On ne se coucha qu'à l'aube.

Le 10 mai au matin, le jeune couple arriva au château de Rivoli, où Madame Royale et la cour de Turin les attendaient impatiemment. Toute la famille défila ensuite dans la capitale qui « resplendissait de lumières provenant des illuminations et des feux d'artifice. On tira les canons trois cents fois en guise de bienvenue, et tout autant de fusées », selon la Gazette de France du 24 mai 1684. Les réjouissances continuèrent presque tout l'été. Anne-Marie recevait les compliments officiels des ministres et des conseillers d'État et se montrait charmante : les ambassadeurs de Milan et d'Angleterre louaient son assurance, la surprenante étendue de sa culture, son appréciation des chefs-d'œuvre de Turin et par-dessus tout, son élégance et son raffinement.

En 1684, le français était plus pratiqué que l'italien à Turin et les voyageurs étrangers, impressionnés par « les manières agréables et sociables de l'endroit » surnommaient la ville « l'antichambre de la Savoie ». Anne-Marie ne s'y sentait pas dépaycée ; elle visitait les boutiques, les maisons de ses nouveaux sujets ; elle gagna bientôt et pour longtemps l'amour et la loyauté de son peuple.

En dépit du lien étroit de parenté entre la nouvelle duchesse de Savoie et le Roi-Soleil, les Savoyards partageaient de tout cœur l'enthousiasme de Louis XIV pour « cet heureux mariage ». Il est vrai que chaque attention, chaque aspiration de la nouvelle duchesse de Savoie ont pour objet Victor-Amédée et lui seul. Elle lui accorde une confiance absolue. Elle se sent bientôt habitée d'amour pour cet homme si séduisant, si actif, si occupé.

Mais dans ces premiers temps de leur vie conjugale, Anne-Marie ne sait malheureusement pas cacher son impatience lorsque son mari est sans cesse appelé par les affaires pressantes de l'État. Victor-Amédée supporte mal les reproches de la duchesse et, avec d'amers regrets, il prend conscience que la liberté d'action qu'il avait envisagée lui échappe, qu'il a tout simplement échangé les chaînes de Madame Royale contre les cordons de soie du mariage avec lesquels sa femme semble maintenant vouloir le lier. Le dévouement désintéressé de la duchesse le met mal à l'aise et Victor-Amédée, en retour, lui offre des accès d'humeur.

Le seul souci qui le préoccupe grandement, qui l'attire encore vers la chambre de son épouse, c'est l'absolue nécessité d'un descendant. L'hiver s'achève et Anne-Marie ne donne toujours aucun signe de grossesse. La tension monte au sein du couple. La duchesse demande chaque jour à Dieu la grâce de regagner l'amour de son mari en offrant à la Savoie un héritier. Ses prières sont enfin exaucées à la fin du mois de mars 1685. Victor-Amédée, transporté de joie, fait preuve pendant quelques mois de gentillesse envers sa femme. Il se montre plus soucieux de sa santé et, sur sa demande, Anne-Marie se retire totalement de la vie publique jusqu'à l'accouchement.

À la fin de l'automne, la duchesse s'alite. Le soir du 5 décembre 1685, elle ressent les premières douleurs mais, malgré toutes les précautions, l'enfantement s'avère extrêmement difficile. Au chevet d'Anne-Marie, Victor-Amédée s'agite ou prie silencieusement Dieu de lui envoyer un héritier.

La duchesse donne naissance à une fille...

Au fond de leur cœur, ils ressentirent une grande déception mais aucun des deux ne la laissa paraître. Victor-Amédée semblait ravi d'être le père d'un aussi joli bébé et il « montrait un grand intérêt pour la petite princesse et venait souvent voir comment elle se portait ». Anne-Marie, elle, s'attacha sur l'instant à cette enfant qu'elle combla bientôt de tout son amour. Les soins que Victor-Amédée prodiguait à toutes deux ranimèrent les espoirs de la duchesse de vivre une nouvelle intimité. Les parents se préparaient à la cérémonie du baptême qui symbolisait pour eux, en même temps que la nouvelle année, le bonheur, la paix et l'harmonie. Le 27 décembre 1685, Marie-Adélaïde de Savoie fut baptisée à la chapelle royale. Madame eut l'honneur d'être la marraine et le parrain fut désigné en la personne du Prince de Carignan, qui porta l'enfant sur les fonts baptismaux.

Adélaïde arrivait au monde au bon moment ; sa naissance calma les esprits non seulement des deux époux mais également des deux capitales. Depuis quelque temps, Versailles et Turin n'étaient plus en très bons termes. En effet, un mois avant la naissance d'Adélaïde, le 18 novembre 1685, Louis XIV avait révoqué l'Édit de Nantes promulgué par son grand-père Henri IV, en 1589. Le roi n'avait donné le choix aux Huguenots qu'entre la conversion et... la persécution. Cent mille d'entre eux fuirent la France pour rejoindre l'Angleterre, la Hollande, la Scandinavie protestante, le Nouveau Monde ou traversèrent la frontière sud-est du pays pour se réfugier dans les vallées vaudoises, vallées piémontaises de l'Italie continentale dépendant de Turin et de Pignerol. Dans ces lieux protégés, les Huguenots allaient retrouver une population de fermiers, si proches d'eux par leurs références religieuses, la secte des Vaudois. Fondée par Petrus de Vualdo aux environs du XII<sup>e</sup> siècle, la secte ne croyait qu'en les saintes Écritures, refusait le culte des saints, la messe, la confession catholique, le jeûne et maints sacrements... Les Vaudois, fidèles tant de siècles à leur croyance, semblent avoir inspiré les Réformés et, en particulier, les Calvinistes, qui allaient pouvoir jouir là-bas de l'édit de tolérance, accordé en 1561 par Emmanuel-Philibert à la suite des persécutions engendrées par le synode d'Androgne où avait été déclarée l'union de l'Église vaudoise et de l'Église réformée.

Louis XIV ne put tolérer cet écart aux nouvelles règles qu'il fixait et ordonna à Victor-Amédée de supprimer les « hérétiques ». Le duc n'était en rien un fanatique et il ne ressentait nulle envie de se retourner contre ses propres sujets. Pendant trois mois, Victor-Amédée se déroba, apaisant habilement l'ambassadeur français avec des promesses d'obéissance. Finalement, Louis XIV, outré, accabla de remontrances d'Estrades : « Je vois que les négociations sont plutôt inefficaces. Néanmoins, je veux que vous disiez au duc qu'aussi longtemps qu'il permettra aux Huguenots de vivre dans les limites de ses terres, son autorité ne suffira pas à empêcher la désertion de mes sujets calvinistes. Il peut juger par lui-même que je ne permettrai pas que les choses demeurent ainsi, et comme j'aurai probablement à souffrir quelque contrariété de la part de ces insolents hérétiques, il est plus probable qu'il trouve mes sentiments envers lui quelque peu changés, des sentiments qui jusqu'ici avaient été très amicaux. Je suis sûr que le duc va sérieusement réfléchir à ce que j'ai dit. »

Le duc de Savoie ne pouvait ignorer l'histoire tragique des Vaudois, il y avait à peine un siècle et demi, lorsque François 1<sup>er</sup> et même ses propres aïeux, selon Auguste Bailly, avaient décidé de l'extermination de ces fermiers et bergers hérétiques « sans distinction d'âge ni de sexe... Les granges pleines de foin et paille dans lesquelles certains de ces malheureux s'étaient réfugiés furent incendiées et ceux qui tentaient de s'échapper étaient à coups de lances rejetés dans les flammes. Les fugitifs étaient traqués dans les montagnes comme des fauves. Le nombre de Vaudois exterminés dépassa vingt mille. » Comment éviter que ne se reproduise une telle tragédie ? Victor-Amédée avait beau retourner le problème dans tous les sens, il ne disposait d'aucun moyen pour éviter l'ultimatum du Roi-Soleil. Le vingt-deux avril 1686, il dut se mettre à la tête d'une armée de soldats français que Louis XIV lui avait envoyée et le massacre put commencer : 8 000 croisés contre 3 700 fermiers !

En deux semaines, il ne restait plus aucun Vaudois dans les vallées. Les enfants avaient été capturés et placés dans des foyers catholiques, les parents emprisonnés ou massacrés. Les « rebelles », dans leur cachot, souffraient horriblement de privations, des tortures et de la faim ; on compta plus de 700 morts en un mois au Castello Di Verrua. Louis XIV, impitoyable, écrivit à son ambassadeur : « Il est heureux pour le duc de Savoie que la maladie lui épargne de nombreux soucis avec les rebelles des vallées, et je ne doute pas qu'il se consolera facilement de la perte de sujets qui peuvent être remplacés par d'autres bien plus loyaux et plus fiables. » En juin, les forces françaises se retirèrent de Savoie. Le maréchal Catinat, depuis Casai, rapporta les faits avec précision et déclara à sa Majesté qu'il était « extrêmement satisfait des termes dans lesquels le duc [avait] montré son attachement. » Mais Victor-Amédée avait été forcé de s'incliner et « d'aller à Canossa » devant le puissant Roi-Soleil. Il avait prêté main-forte à une véritable tuerie de bons et loyaux sujets. Sa haine récurrente pour la France éveillait ses envies de vengeance.

Ce massacre religieux dans une province d'au-delà des Alpes ne pouvait avoir en apparence que peu d'influence sur une petite princesse de quelques mois. Mais les changements survenus à l'intérieur de la maison ducal, du fait du fanatisme français, auront d'énormes conséquences sur la vie d'Adélaïde. Victor-Amédée ne parvenait plus en effet à faire abstraction des liens étroits qui unissaient Louis XIV et son épouse : il devint absolument odieux avec elle.

La mauvaise entente du couple va s'amplifier avec la naissance d'une deuxième fille, le 15 août 1687. Victor-Amédée ne cherche pas cette fois à cacher sa déception. Les célébrations sont annulées et Louis XIV, informé de la cruauté et du mépris du duc envers la duchesse, envoie une missive sévère sur le respect dû à une princesse

française. Alors, pour le simple plaisir de braver le roi de France, le duc de Savoie se met en quête d'une maîtresse.

Jeanne-Baptiste, comtesse Di Verrua, d'origine française, était d'une beauté éblouissante. Intelligente et sans scrupules, elle saisit rapidement les avantages d'une liaison avec le duc de Savoie et joua son rôle à la manière d'une Montespan. Elle repoussa d'abord les avances du duc, tout en promettant d'y réfléchir, et attisa les attentes de Victor-Amédée jusqu'à ce qu'il atteignît au paroxysme du désir. Enfin, quand elle fut assurée de son asservissement, elle se donna entièrement. « Mercredi dernier, écrit à Versailles, d'Arcy, l'ambassadeur français, le 20 janvier 1689, madame Di Verrua apparut pour la première fois à l'opéra, dans une loge faiblement éclairée au-dessus de celle de la duchesse de Savoie ; le duc ne l'a pas quittée [...] Son mari, le comte, et son oncle, qui étaient dans l'une de mes loges, paraissaient s'intéresser beaucoup aux mouvements du Duc [...] bien que je ne puisse assurer que l'amour indéniable du Prince pour Madame Di Verrua ait causé quelque ennui ou entraîné quelque désapprobation dans la maison du comte. »

Victor-Amédée n'a point honte de son fol amour et ose, sans la moindre pudeur, nommer sa maîtresse dame d'honneur de sa femme, quelques jours avant leur départ pour Nice. Les amants passionnés, l'épouse affligée et l'entourage embarrassé, en route pour leur résidence d'été, se donnent en spectacle au peuple savoyard. Le comte Di Verrua, écuyer du duc, s'en retourne à Turin quelques jours après leur arrivée, « dégoûté par la conduite de sa femme, qui, si elle n'est pas criminelle, est pour le moins très imprudente ».

Au mois d'août, la comtesse Di Verrua rentre au palais ducal, radieuse et triomphante... Elle est enceinte ! Par discrétion, elle se retire au couvent des sœurs de la Miséricorde. L'offensante attitude de Victor-Amédée scandalise la cour, accentue la colère de l'ambassadeur d'Arcy qui en informe Versailles : « Le matin qui suivit l'entrée de madame Di Verrua au couvent, le prince, comme s'il était lui-même surpris, se tourna vers la duchesse et lui lança : – Eh bien madame, que pensez-vous de l'extraordinaire décision de Madame Di Verrua ? Vous serez d'accord avec moi sur le fait qu'elle mérite que quelque intérêt lui soit porté ! »

Ni le silence résigné d'Anne-Marie, ni les leçons de morale d'un Louis XIV outragé, ne peuvent empêcher Victor-Amédée d'humilier quotidiennement sa femme. La naissance d'un garçon en janvier 1690 renforce l'emprise de la comtesse sur le duc, même si elle augmente grandement son impopularité à Turin. Victor-Amédée accorde à sa maîtresse une rente annuelle de 12 000 livres et la nomme... première dame de chambre de la duchesse, qui accepte la pénible situation sans protester, se montrant même douée et généreuse envers la comtesse. Stupéfaite et quelque peu honteuse, la maîtresse du duc fait preuve en retour de respect et de courtoisie.

Au-delà de tout ce qui les séparait, Victor-Amédée et la duchesse avaient désormais une chose en commun : ce qu'on nomme parfois joliment les « douceurs du mariage » les laissait indifférents l'un et l'autre. Cette froideur explique peut-être la résignation d'Anne-Marie devant la décision d'un mari qui estime avoir rempli sa tâche dynastique avec sa femme. « C'est une princesse de grande vertu, écrit l'ambassadeur, qui a étudié le tempérament du duc et a découvert la façon la plus sûre de s'y adapter. Le duc a été forcé bien malgré lui de rendre tous les hommages qui sont dus à sa sagesse et à ses mérites... Elle vit une vie retirée, et ne prend parti dans aucune affaire. »

Anne-Marie avait adopté le goût des Savoyards pour le grand air et la vie à la campagne et se déplaçait fréquemment entre la villa de Rivoli, le repaire de chasse de Charles-Emmanuel, la maison de campagne de Moncalieri et le remarquable château Renaissance de Valentino, situé au milieu d'un immense parc, ou encore la charmante Vigna Di Madama, construite en 1649 par le cardinal Maurice de Savoie. Ce petit manoir, haut de quatre étages, était de style français, tout comme les jardins. À moins de trente minutes de Turin, La Vigna, avec ses jardins enchanteurs, ses vergers ou ses vignes parfumées fut l'endroit favori des enfants royaux. L'épouse esseulée s'abandonnait aux plaisirs simples de la campagne, se promenait longuement à travers vergers et pâturages avec la petite Adélaïde. Elle échappait aux humiliations d'un mariage raté et avait le plaisir d'élever ses enfants dans le calme, leur inculquant l'amour de la simplicité.

Marie-Adélaïde, enfant gracieuse et douée d'une vive curiosité, s'épanouissait loin de la cour de Turin, se liant d'amitié avec les paysans qui labouraient à la ferme. Elle s'amusait des heures entières avec les filles de la laiterie, à baratter gaiement. Élevée dans une totale indifférence au rang, Adélaïde ne se soumettra jamais aux contraintes de l'étiquette. Enfant, elle adore les animaux : elle avait appris à panser elle-même son cheval et à traire les vaches à la Vigna. Mais elle faisait preuve aussi d'une rare sensibilité. Elle cousait et tricotait pour les pauvres avec une grande adresse et beaucoup de style. Cette forme de maturité, Adélaïde la doit surtout à Anne-Marie qui préférait superviser les devoirs depuis la cour de Turin, tout en laissant la charge de l'éducation non pas à la gouvernante officielle, la Princesse Délia Cisterna, mais à la sous-gouvernante, l'assidue Madame Dunnoyer. Mais comme Adélaïde montrait une plus grande aptitude à s'amuser et à travailler de ses mains qu'à s'instruire, Madame Dunnoyer traduisait souvent son exaspération devant l'orthographe fantasque de son élève, son écriture maladroite, sa connaissance rudimentaire de l'histoire. Bien plus tard, Adélaïde notera avec une ironie attendrie que sa pauvre sous-gouvernante « se donnait énormément de mal pour bien peu de résultat ».

La duchesse Anne-Marie ne semblait pas du tout contrariée par le niveau intellectuel de sa fille. Bien qu'elle fût elle-même très cultivée, elle attribuait peu d'importance à l'éducation livresque d'Adélaïde. Elle préférait lui apprendre l'art d'utiliser un rouet ou la broderie. Cependant le catéchisme de l'enfant la préoccupait davantage et Adélaïde

étudia l'histoire religieuse avec d'autant plus d'engouement que Turin possédait une des reliques les plus précieuses de la chrétienté, le Saint Suaire, situé dans la chapelle du Sindone décorée par l'architecte italien Guarino Guarini. C'est devant ce petit édifice baroque de marbre brun foncé, dans la douce lumière d'un millier de bougies qu'Adélaïde découvrit pour la première fois cette ferveur religieuse encore très répandue au XVII<sup>e</sup> siècle. Le Saint Suaire était donné comme le linceul avec lequel Joseph d'Arimathie avait enveloppé le corps du Christ. À l'origine, propriété d'un certain Geoffroy de Charney, seigneur de Lirey, le suaire fut donné en offrande par Marguerite, la petite fille de Charney, au duc de Savoie en 1453, pour des raisons encore obscures à ce jour.

Véritable cœur vivant de la chapelle, le suaire était soigneusement enveloppé dans de la soie rouge et conservé au centre de l'autel dans un coffre orné du blason royal. La relique sacrée était sortie une fois l'an pendant la cérémonie du Saint Suaire ; elle était alors placée devant le grand autel de la cathédrale où le public pouvait l'admirer, la vénérer. Aucun Savoyard ne doutait alors de l'authenticité de ce linceul et aujourd'hui encore, malgré l'aide apportée par les techniques du XX<sup>e</sup> siècle, la science reste toujours incapable de nous éclairer. Le drap est en lin, une matière communément utilisée dans l'ancienne Palestine pour les linceuls et des enquêtes ont révélé des traces d'une variété de coton du Moyen Orient, souple, ressemblant à de la batiste. L'image d'un corps y est comme imprimée. Le dos et la poitrine semblent couverts de marques de coups de fouet qui pourraient rappeler la trace laissée par un flagrum, un fouet romain à plusieurs lanières. Un large filet de sang coulant du côté gauche indiquerait que le corps a été percé par une lance, et les petites taches de sang qui encerclent la tête suggéreraient qu'une couronne d'épines y a été posée. C'est l'emplacement des gouttes de sang sur les bras de la victime qui représenterait le meilleur argument en faveur de la valeur historique du suaire, car les blessures sont placées non pas sur les mains mais aux poignets. Après l'exposition au public, une veillée avait lieu chaque nuit durant la semaine sainte. Le suaire était soigneusement examiné par l'archevêque, et la duchesse de Savoie en recousait les parties abîmées avec des aiguilles d'or et les plus beaux fils de soie. Pour Anne-Marie, c'était l'occasion de prier. Empreinte d'une grande piété, elle était émue par les mystères de la foi et exécutait sa tâche avec un grand respect. Adélaïde, qui assistait les yeux grands ouverts à l'impressionnante cérémonie du vendredi saint, vénérât Dieu, elle aussi. La religion, pour cette petite fille, est une échappatoire, car, lorsqu'on a connu l'humiliation de son pays, la mauvaise entente de ses parents, on se raccroche à l'espérance d'une vie meilleure en attendant les remèdes aux malheurs. Après son arrivée en France et quand son éducation sera confiée à madame de Maintenon, l'épouse secrète de Louis XIV, celle-ci sera étonnée par la vertu de la jeune Marie-Adélaïde. Il suffisait alors de lui dire : « Ce serait un péché » pour que la princesse répondît : « Je ne le ferai pas ».

À Turin, Adélaïde n'est élevée que par des femmes. La princesse ne voit que peu son père qu'elle avait surnommé « Le Grand ». Mais paradoxalement, privée durant ses premières années de l'amour et de la présence d'un père, elle admirait les hommes qui, malgré leur travail, accordaient à leurs enfants un peu de leur temps. À cinq ans, Adélaïde avait compris que la vie de famille signifiait une mère en adoration devant ses enfants et que l'on vénérât en retour, et un père que l'on voyait plus rarement. Madame Royale, dans son palais, considérait Adélaïde comme sa propre fille, la chérissant tendrement pour combler le manque d'amour paternel dont souffrait la jeune princesse. Dans son magnifique salon, elle s'amusait follement à colin-maillard avec Adélaïde qui poussait de petits cris de joie lorsque les officiers l'attrapaient par les jambes et la traînaient sur le parquet ciré.

Lorsque Marie-Adélaïde atteignit l'âge où les prétendants pouvaient se faire connaître, Madame Royale et Anne-Marie, toutes deux princesses françaises, racontèrent à la fillette de dix ans leurs souvenirs de la cour de France avec un plaisir immense mais souvent teinté de tristesse, car elles voulaient se persuader que l'avenir de leur protégée l'attendait là-bas. À la fin de l'année 1686, la dauphine n'avait-elle pas écrit en effet à Madame Royale, alors qu'Adélaïde avait tout juste un an, son désir de voir son fils s'unir à la princesse « pas seulement parce que c'est notre cousine, mais parce que nous pensons savoir qu'elle ne serait jamais heureuse si elle n'épouse pas notre fils. »

C'est dans leur pays natal qu'Anne-Marie et Madame Royale souhaitaient voir convoler leur petite princesse. Elles avaient tant de souvenirs de leur prime jeunesse en France que, pour traduire l'amour et la terrible nostalgie qu'elles en avaient gardés, sans doute ont-elles pu lui chanter ces vers si poignants de Du Bellay :

*France, mère des arts, des armes et des lois,  
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle :  
Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle,  
Je remplis de ton nom les antres et les bois...*

Les tensions entre la France et la Savoie, l'orgueil du Roi-Soleil se heurtant aux tergiversations de Victor-Amédée, tout cela allait-il permettre que leurs vœux se réalisent un jour ?

1. – Monsieur et Madame eurent deux enfants : Philippe, duc de Chartres, futur régent et Elisabeth Charlotte qui épousa le prince de Lorraine et fut la grand-mère de Marie-Antoinette.

## CHAPITRE II

### « La France la veut nue »

Les événements politiques, le désaccord permanent entre le duc et Louis XIV semblaient en effet compromettre inexorablement l'avenir d'Adélaïde en France. Victor-Amédée souffrit d'une grave dépression après le massacre des Vaudois. Son impuissance face aux brimades françaises, les scènes horribles auxquelles il avait assisté et sa propre incapacité à résister à l'intervention étrangère, ravivaient son désir de se débarrasser de l'abominable joug français. Le duc était pourtant clairvoyant, il avait conscience que sa libération ne pouvait se concevoir que de manière subtile et secrète puisque l'existence même de son minuscule royaume était en jeu.

Un soir de janvier 1687, Victor-Amédée, ayant convoqué l'ambassadeur français d'Arcy, lui confia son intention de passer la prochaine saison du carnaval à Venise avec son cousin, le prince électeur Max-Emmanuel de Bavière. D'Arcy, visiblement déconcerté, protesta. Le duc releva le défi, demandant de but en blanc si l'ambassadeur avait reçu l'ordre de son maître de s'opposer à un tel voyage. Lorsque d'Arcy avoua qu'il n'avait point reçu de recommandations particulières, Victor-Amédée l'assura qu'il « gardait toujours le même respect et la même estime » pour l'oncle de sa femme. Refusant de modifier ses plans, lesquels étaient selon lui uniquement motivés par un désir de se divertir, il mit fin à l'entretien.

Louis XIV, naturellement, s'opposa fermement au départ du duc, car il se doutait bien que Victor-Amédée se déplaçait à des fins politiques. Le grand ennemi de la France, Guillaume d'Orange, travaillait sans relâche à forger ce qui deviendrait la première grande alliance. L'empereur autrichien, le prince de Lorraine ainsi que l'électeur de Bavière avaient déjà rejoint les Provinces hollandaises unifiées et la République de Venise avait la réputation de regarder cette alliance d'un œil favorable. Guillaume d'Orange rêvait donc de faire basculer la Savoie dans son camp. Louis XIV, confiant, pensait qu'il pouvait faire suffisamment pression sur la Savoie. Mais le comportement du duc ne cessait d'être embarrassant et posait un réel problème à Louis XIV qui ordonna à d'Arcy de suivre Victor-Amédée à la trace.

Le duc quitta Turin le 30 janvier 1687 et, dès le début du voyage, les appréhensions du Roi-Soleil furent justifiées. Sitôt arrivé à Milan, le 31, le duc rendit visite au comte de Fuensalida, gouverneur des États milanais. Fuensalida était bien connu pour être un sympathisant autrichien et Louis XIV devint suspicieux. Il ne fut pas moins contrarié d'apprendre qu'à Padoue, le duc avait rencontré son cousin, le prince Eugène de Savoie, soldat d'un grand avenir dans l'armée impériale et personnellement apprécié de l'empereur Léopold 1<sup>er</sup>.

Le 5 février, le duc est à Venise et rencontre l'électeur de Bavière. Louis XIV reçoit à ce sujet plusieurs rapports alarmants à propos de « longues conversations privées ». Victor-Amédée, à son retour à Turin, est fêté par un peuple en liesse qui n'ignorait pas les raisons véritables de son départ et dont la rancœur accumulée depuis de nombreuses années contre la France s'était transformée en une haine d'une rare violence.

La Savoie avait conscience de son importance stratégique dans un éventuel conflit. Pour convaincre le duc de se rallier à l'alliance anglo-autrichienne, William d'Orange et l'empereur Léopold promettaient à Victor-Amédée, en échange de son engagement, la restitution de Pinerolo que les Français détenaient depuis plus de cinquante ans ainsi que la libération de la forteresse de Casai, occupée par les troupes de Louis XIV sous les ordres du Maréchal Catinat depuis le massacre des Vaudois.

Victor-Amédée était bien sûr très intéressé mais il retardait son engagement par des réponses évasives car, comme la guerre n'avait pas encore éclaté, il « ne pouvait que considérer comme prématurée » la signature d'un traité et il ajouta de façon convaincante qu'il serait heureux de conclure un « accord amical avec l'empereur qui parerait à toute éventualité ».

Les alliés tentent alors un peu plus Victor-Amédée : le 8 février 1690, deux décrets impériaux voient le jour ; le premier accordant à l'ambassadeur savoyard tous les pouvoirs habituellement accordés aux seuls représentants des rois, le second consentant à l'achat par le duc de certains fiefs impériaux qu'il convoitait depuis longtemps.

Louis XIV n'ignorait pas la tournure que prenaient les événements à la frontière. Ses agents avaient intercepté une lettre de Victor-Amédée adressée à l'électeur de Bavière dans laquelle il informait son cousin qu'il pourrait « occuper » le maréchal Catinat suffisamment longtemps pour laisser aux troupes autrichiennes promises le temps d'arriver. À la publication des décrets, Louis XIV envisagea la défection de la Savoie comme une forte probabilité. Le Roi-Soleil précipita la crise jusqu'au conflit. Catinat reçut l'ordre impératif de requérir l'assistance du duc pour un nouveau massacre religieux. Victor-Amédée, conformément à la lettre interceptée sur la route de Bavière, entreprit de retarder l'échéance. Bien que peu désireux de se séparer d'une petite portion de son armée déjà limitée, il envoya cependant 500 hommes à Casai en leur recommandant de retarder leur arrivée le plus longtemps possible. En obéissant si facilement aux ordres du Roi-Soleil, Victor-Amédée commit une erreur incommensurable. L'expression de la satisfaction de Louis XIV arriva au camp de Catinat et fut transmise au palais ducal par l'ambassadeur français. Le roi y disait son plaisir devant le geste de Victor-Amédée et entendait que Catinat prit immédiatement le contrôle des forteresses. Surmené et fatigué, le duc perdit son habituel sang-froid. Il se mit violemment en colère, protestant contre l'occupation de Verrua et de Turin, hurlant que ses mots avaient été délibérément mal interprétés, que son consentement dépendait de certaines conditions. Catinat ne fut pas dupe : il donna une journée au duc



pour prendre une décision. Le ministre de la guerre de la Savoie annonça que, « compte tenu de l'extrémité à laquelle il avait été poussé par le roi de France, le duc s'est finalement vu forcé d'accepter l'assistance offerte par les armées étrangères. »

La France et la Savoie étaient en guerre.

La nouvelle réjouit le peuple savoyard mais également la noblesse qui acclama Victor-Amédée dans la salle du conseil du palais ducal. Le duc s'exprima avec une émouvante sincérité, relatant à nouveau les nombreux et intolérables affronts que la France lui avait fait subir, se justifiant ainsi de son alliance avec la Ligue. Il révéla aux quatre cents nobles présents que les troupes milanaises commandées par Louvigny avaient déjà traversé la frontière et ajouta : « Bien que les armées alliées viennent à [notre] aide, je fais bien plus confiance à la valeur et à la dévotion de mes nobles et de mon peuple auxquels les princes de Savoie n'ont jamais fait appel en vain. »

Des cris de joie retentirent dans la salle du conseil : « Viva il duca ! » Le couple ducal se rendit ensuite à la Piazza Castello où il fut accueilli par des signes de loyauté encore plus marqués.

La perspective d'une Savoie délivrée de la tutelle française mit fin à la discorde entre Turin et Rome. Le pape Alexandre VIII loua publiquement le défi de la Savoie lancé au Roi-Soleil et le clergé de Turin offrit les ornements en or et en argent des églises afin d'aider à couvrir les dépenses de guerre.

Cependant, un fervent patriotisme ne suffit pas à gagner la guerre, et toute l'Europe ne put, une fois de plus, que constater la suprématie de la grande armée française. La bataille de Staffarda, le 18 août, durant laquelle le duc « prit part pour la première fois au combat et fit preuve d'une formidable bravoure », fut une défaite désastreuse pour la Ligue : 4 000 morts, 1 500 blessés, 2 000 prisonniers et plus d'un tiers des forces du duc balayées en une bataille. Victor-Amédée abandonna successivement Saluzzo, Savigliano, et d'autres villes fortifiées : Catinat avançait impitoyablement et, à la fin du mois de septembre, le duc fut contraint de traverser à nouveau le Pô et de chercher refuge en dehors de la capitale. Le maréchal français, sur les ordres de Louvois, détruisa tout sur son passage, ravagea les terres et massacra la population sur plus de la moitié de la région Savoie-Piémont. La jubilation qui avait accompagné la déclaration de guerre se transformait en deuil, en désolation, à chaque pas de l'invincible armée française.

Le duc ne voulait pas céder mais les supplications désespérées de son peuple, la faiblesse et la lâcheté de la cour, l'inertie forcée des mois d'hiver et l'inaction à laquelle il était contraint, contribuèrent une fois de plus à le plonger dans une profonde dépression. En mars de l'année 1691, lors de l'assemblée de la Ligue d'Augsbourg à la Hague, Victor-Amédée eut une lueur d'espoir : l'Autriche promit de doubler le corps expéditionnaire, Guillaume III d'Angleterre s'engagea non seulement à verser des subsides importants, mais encore à dépêcher sans retard cinq bataillons d'émigrants protestants sous les ordres du duc de Schomberg.

La seconde campagne évolua aussi tristement que la première. L'élan désespéré destiné à fortifier les défenses de Nice fut un échec et la ville fut prise par Catinat quelques jours à peine avant que les renforts n'arrivent. Les villages tombaient inexorablement aux mains des indomptables envahisseurs. Puis Catinat enleva le palais de Rivoli, s'empara de la ville de Carmagnola le 9 juin. Cependant il se heurta à la résistance de la cité de Cuneo et à l'arrivée opportune des nouvelles troupes impériales placées sous les ordres du prince Eugène de Savoie, grand capitaine des armées. Confronté à la perte de 4 000 hommes, Catinat abandonna armes et munitions et se retira de l'autre côté de la rivière.

Moins d'un mois après Cuneo, la Savoie apprit la mort, le 16 juillet 1691, du ministre français de la guerre, le haïssable Louvois. Bien que personne n'ajoutât sérieusement foi à la rumeur selon laquelle il avait été empoisonné à l'instigation de Victor-Amédée, l'animosité de la France envers la Savoie n'en fut que renforcée. La mort de Louvois aurait pu laisser une chance de succès militaire aux alliés, mais Caraffa, maréchal autrichien et plénipotentiaire de l'empereur en Italie, était déterminé à garder ses soldats hors de danger. Et lorsque Victor-Amédée demanda des renforts en hommes pour maintenir, sous contrôle savoyard, la forteresse de Montmélian, il essuya un refus de Caraffa peu disposé à exposer ses Autrichiens au nombre impressionnant de soldats français massés le long du Pô. Montmélian dut donc se rendre pour éviter un massacre supplémentaire.

Victor-Amédée se plaignit à Vienne de « l'arrogante vanité de Caraffa, de sa conduite qui [était] des plus insolentes ». Lorsque le prince Eugène corrobora les dires de Victor-Amédée, Caraffa fut remplacé par le général Caprara. L'empereur nomma également le duc, dans le seul but de le calmer, commandant suprême des troupes alliées d'Italie, ce qui le stimula pour reprendre Rivoli ainsi que les villes et de Carmagnola avant de se retirer pour l'hiver. Les campagnes étaient dévastées, le peuple mourait de faim et de froid, les épidémies se multipliaient, mais le duc tardait à céder. Lorsque Louis XIV dépêcha un émissaire en février 1692 pour proposer la paix, Victor-Amédée le congédia fièrement : « Monsieur, je n'ai qu'à frapper mon sol natal du pied pour qu'il en émerge plus de soldats que nécessaire. » Victor-Amédée se mentait à lui-même ; en effet, 1692 fut à l'image des deux premières années, marquée par d'amères défaites. Affaibli physiquement, le duc attrapa la petite vérole. Il ne put rejoindre le conseil de guerre qu'en mars 1693. Tout comme la maladie avait laissé des cicatrices sur son corps, la peur de la mort l'avait terriblement marqué moralement. Il tenait Caraffa, l'odieux autrichien, pour responsable de la défaite écrasante de Montmélian et il en concluait que la perte de ses terres était entièrement due à l'apathie impériale. Bien que les troupes alliées aient remporté une victoire capitale sur les Français à Santa Brigida le 1<sup>er</sup> août 1693, le



duc resta tenaillé par l'angoisse de voir la Ligue négliger sa cause.

Ses craintes se renforcèrent le 4 octobre 1693 l'écrasante défaite des alliés à la bataille de Marsaglia produisit sur lui un choc aussi sévère que celui qu'il avait ressenti à Staffarda trois ans auparavant : 10 000 soldats périrent, dont M. di Parella, l'un des meilleurs généraux de Savoie. Les Français, eux, n'avaient perdu que 2 000 hommes et Louis XIV, heureux de sa victoire félicitait Catinat : « Je me suis toujours attendu à un grand succès, mais dans la splendide victoire que vous avez remportée sur mes ennemis, vous avez surpassé tous mes espoirs, augmenté l'estime que j'avais pour vous et vous vous êtes montré digne de ma confiance par la manière dont vous avez servi l'État. »

Durant les premiers mois de l'année 1694, Victor-Amédée, exténué, commença de réfléchir aux vicissitudes de la guerre contre le Roi-Soleil. Son pays était en ruine : des villages entiers étaient ravagés par les envahisseurs français et les carcasses d'animaux massacrés pourrissaient dans les champs brûlés et en friche. La menace de la famine était partout présente et, cet hiver-là, une forte gelée endommagea sérieusement vignes et vergers. Le duc ne pouvait plus ignorer les supplications angoissées de ses ministres pour que soit conclue la paix. Plus important encore, il ne pouvait plus attendre ni réconfort, ni aide de la part de la ligue d'Augsbourg qui avait délaissé la cause savoyarde. En grande douleur, il entama des négociations préliminaires.

Louis XIV, malgré ses victoires dans le nord de l'Italie, devait également faire face à des difficultés menaçantes. Cinq années de guerre contre une Europe unifiée contraignit le Roi-Soleil à reconnaître l'immense crise qu'avait subie l'économie française, ainsi que l'écrit avec une ironie désabusée Madame de Sévigné : « La France périt au son du *Te Deum* ».

En 1693, les revenus de l'État Français étaient d'un total de 81 millions de livres contre une dépense de 219 millions. Les récoltes de 1692 avaient été exceptionnellement pauvres, et, au front, les généraux français commençaient à se plaindre entre eux de la mauvaise qualité des ravitaillements. Ainsi, sincèrement fatigué par la guerre et résolu à séparer définitivement le duc de Savoie de la Ligue d'Augsbourg, Louis XIV était prêt à faire de larges concessions.

Victor-Amédée tenait à ce que les négociations restent secrètes compte tenu de la hâtive promesse faite en 1690 de ne conclure aucun accord avec la France sans le consentement de Vienne. Prétextant un pèlerinage à Loreto pour accomplir un vœu qui datait de sa petite vérole, le duc rencontra secrètement un envoyé de Catinat, l'ambassadeur de Venise et le nonce du pape. Les principales conditions de Victor-Amédée furent abordées : le duc exigeait catégoriquement que ses villes et forteresses lui soient rendues sans discussion.

Catinat n'avait pas le pouvoir de satisfaire de telles requêtes, mais les tractations se concrétisaient petit à petit. Ils se séparèrent en très bons termes et Victor-Amédée, lors de la deuxième entrevue avec le maréchal français, se fit accompagner par le gouverneur français de Pinerole, le comte de Tessé qui avait pour mission de conclure la seconde phase des négociations. Tessé était l'homme idéal : outre qu'il était grand, beau, bien éduqué, aimable et bon, il possédait, en tant que diplomate, beaucoup de charme et faisait preuve d'une grande habileté. Victor-Amédée, grandement déterminé à ce que son retournement demeurât secret, avait insisté pour que soient dissimulées les véritables raisons de la présence de Tessé à Turin. Il suggéra que le diplomate l'accompagnât en tant qu'otage. Tessé approuva cette idée et se hâta de rappeler au duc et à Louis XIV un incident semblable, que « par quelque malheureuse méprise, erreur qui n'avait pas été rectifiée à temps, un otage de ce type avait été récemment perdu ». Tessé se déguisa donc en simple postillon assigné à la voiture du duc. Ainsi il put voyager jusqu'à Turin sans être remarqué et pénétra dans le palais par un escalier de service. Il y demeura dans la plus grande discrétion pendant plusieurs jours, s'entretenant pendant de longues heures avec Victor-Amédée et son secrétaire. Le départ de Tessé pour la France marqua le début d'une trêve entre les forces françaises et savoyardes.

Louis XIV sortit alors un atout de sa manche. Son petit-fils aîné et héritier du trône après le dauphin, le duc de Bourgogne, avait alors 13 ans. Adélaïde, qui avait grandi pendant les terribles conflits qui avaient ruiné la Savoie, venait de fêter son dixième anniversaire : le Roi-Soleil proposa que la nouvelle alliance de la France et de la Savoie fût cimentée par l'union de ces deux enfants ; pour le roi, ce mariage offrait un double avantage : la promesse d'une brillante destinée pour la petite princesse apaiserait son père et l'obligerait à se soumettre. De plus, Louis XIV donnait à son futur héritier une épouse de la lignée royale puisqu'elle était la fille de sa nièce bien-aimée, Anne-Marie.

Louis XIV ne s'était pas trompé ! Victor-Amédée fut ébloui par la proposition. Sa fille, un jour, reine de France ! C'était la plus haute position à laquelle elle pouvait aspirer sur l'échiquier européen ! Et lui, père de la reine de France ! Sûr de lui, le Roi-Soleil pensait que ce mariage garderait la Savoie sous contrôle français, alors que Victor-Amédée s'imaginait qu'il aurait un pouvoir certain sur la France. Le 30 mai 1696, la paix entre le roi de France et le duc de Savoie fut signée à Turin, Louis XIV accepta de faire évacuer Pinerolo, tout en stipulant que le fort devait être immédiatement rasé. Nice et Villa Franca furent, sur le champ, rendues à la Savoie. Montmélian et Suse seraient restituées lors de la publication du traité. De son côté, le duc de Savoie promit d'obtenir de ses anciens alliés la reconnaissance de la neutralité de l'Italie. Si la Ligue refusait, il joindrait ses forces à celles de Catinat, en prendrait lui-même le commandement et recevrait de Louis XIV une contribution mensuelle de 100 000 couronnes pendant le reste de la guerre. Dans une clause secrète, le duc s'engageait à aider le Roi-Soleil à expulser l'armée impériale de

toute l'Italie.

Victor-Amédée se trouvait désormais dans la situation peu enviable de devoir annoncer sa nouvelle alliance aux États européens. Les officiers impériaux et espagnols furent convoqués au palais ducal « Messieurs, nous nous éloignons un peu, mais j'espère que vos maîtres voudront bien me donner lieu de leur témoigner la reconnaissance que j'ai des bontés qu'ils ont eues de me secourir, et en votre particulier, Messieurs, je chercherai les occasions de vous donner les marques de toute mon estime. J'ai contribué autant que j'ai pu à vous donner de bons quartiers d'hiver, je vous en souhaite à l'avenir de meilleurs ; mais trouvez bon que ce ne soit pas dorénavant en Italie. Il est temps que mes États et, s'il est possible, ceux des Princes mes voisins, jouissent du repos que j'ai essayé de leur concilier. J'espère que vos maîtres y consentiront. Je leur ai instamment demandé cette grâce, qu'il est de leur justice de m'accorder. Après quoi, si malheureusement pour moi ils me la refusaient... j'agis à la tête des Français, contre vous, avec la même vivacité que vous m'avez vue pour mériter votre estime. Messieurs... Je vous demande votre amitié, et nous dînerons aujourd'hui ensemble, si vous voulez. »

Furieux de voir dissoudre aussi légèrement la Ligue d'Augsbourg, les Impériaux et les Espagnols se retirèrent ; Victor-Amédée dîna seul, sans remords et, alors que ce soir-là, une dame de la cour condamnait l'alliance avec la France, il riposta :

– Soyez sûre d'une chose : à partir de maintenant, nous sommes tous Français !

À la proclamation de la paix entre la France et la Savoie, la Ligue d'Augsbourg déclara immédiatement une trêve pour l'été 1696. Sans le moindre scrupule, le duc Victor-Amédée, ancien Généralissime des armées alliées, accepta ce titre suprême de l'armée française en Italie. Ironie du sort ! Malgré tous les revers qu'il avait subis, le minuscule État de Savoie s'était définitivement affirmé, émergeant au côté de la France, comme le seul vainqueur de la guerre, même s'il s'agissait d'une victoire à la Pyrrhus. Dans toute l'Europe, le nom du duc de Savoie n'était évoqué qu'avec dérision et mépris. La haine ressentie envers lui était particulièrement intense en Angleterre et plus encore quand Guillaume d'Orange apprit que l'ambassadeur savoyard à Paris avait reçu l'ordre de Victor-Amédée II de reconnaître le catholique James II, qui avait été renversé, comme roi légitime d'Angleterre.

À la Hague, « les gens sont très énervés, écrit l'ambassadeur de Savoie le 6 novembre, et commencent à se demander ce que je fais ici ; ils s'indignent devant le fait qu'il me soit permis de rester et souhaitent que je sois renvoyé. Ce sentiment prend de telles proportions qu'on a découvert un complot visant à piller ma maison et à me découper en morceaux. [Le gouvernement] avait d'abord ordonné que l'on me protège et que tout affront me soit épargné, et avait ordonné qu'une patrouille d'infanterie et de cavalerie monte la garde toute la nuit. Mais ce remède, au lieu d'inspirer des sentiments pacifiques aux conspirateurs, ne les rendit que plus amers. »

L'entrée, au début du mois de juin 1696, du comte de Tessé dans la ville de Turin, symbolise cette paix si attendue par le peuple savoyard. Entouré d'une escorte de dix hommes à cheval et suivi d'un cortège de trente chariots à bagages tirés par des mules, le ministre français fut accueilli en véritable négociateur même si les discussions s'annonçaient très longues. En effet, les adversaires d'hier souhaitaient désormais mettre fin aux dissensions : Victor-Amédée était prêt à risquer sa réputation internationale et Louis XIV se montrait désireux de faire des concessions historiques ; mais bien qu'il désirât tout autant ce mariage entre Marie-Adélaïde et le duc de Bourgogne que le monarque français, Victor-Amédée entendait jouer tous ses atouts.

Le comte Mansfield en était un ; envoyé par l'empereur Léopold, il était arrivé à Turin le même jour que Tessé. Il avait pour mission de convaincre le duc de rejoindre l'alliance en lui proposant un mariage avec le jeune fils de l'empereur, l'archiduc Charles. Le duc de Savoie n'avait nullement l'intention d'accepter un archiduc sans avenir, alors qu'on lui proposait la future couronne de France, mais il utilisa la présence de l'envoyé autrichien pour manipuler son homologue français, en penchant pour Mansfield chaque fois que Tessé et son roi s'obstinaient sur des points délicats. Tout au long de l'été, Victor-Amédée discuta chaque terme et chaque condition du contrat et joua plusieurs fois à vouloir rompre définitivement les négociations. On parvint enfin à ce que Marie-Adélaïde renoncât officiellement à ses droits de succession : son mariage ne devait point avoir lieu « au préjudice des mâles de la maison de Savoie ».

En septembre 1696, Adélaïde n'avait pas onze ans et n'avait pas encore atteint « l'âge de la puberté ». Elle ne pouvait légalement faire le serment pour parachever ses fiançailles. Le pape Innocent XII accorde alors une dérogation exceptionnelle car, pour lui, Adélaïde « possède le savoir et le discernement de quelqu'un de bien plus âgé ». On approchait de l'hiver 1696 et Louis XIV exigeait désormais qu'Adélaïde entrât en France sans aucune de ses dames savoyardes. Ses parents en demeurèrent atterrés : Anne-Marie écrivit à son oncle en se plaignant que « la princesse, qui n'était qu'un bébé de 11 ans, devait être accompagnée par un docteur piémontais ainsi que par deux femmes de chambre piémontaises de façon à ce qu'elle ne soit pas isolée de tous ceux qui la connaissent ». Le roi rejeta sèchement sa demande. Le pauvre Tessé, pris dans le flot frénétique des lettres qui circulèrent entre Versailles et Turin au cours des huit semaines qui suivirent, plaignait plus les parents inquiets qu'il n'adhérait au point de vue de Louis XIV, implacable. Il tenta de raisonner le roi : « M, de Savoie et Mme la duchesse sont d'accord sur le principe, avec le roi en ce qui concerne les deux ou trois femmes qu'ils désirent envoyer en France avec la princesse. Cependant ce n'est qu'une enfant, elle pleurera pour un rien et ils pensent qu'elle sera plus facilement consolée par des femmes qu'elle connaît, même si ce n'est que pour lui tendre son pot de chambre. Chacun trouve

un grand réconfort à ne pas avoir à sauver les apparences devant des serviteurs qu'ils connaissent plus ou moins intimement. »

La réponse du Roi-Soleil indiqua clairement qu'il n'avait aucunement l'intention de faire des compromis : « Vous devez vous en tenir à vos ordres et insister pour que personne ne l'accompagne hors de la Savoie ». Louis XIV démolit les uns après les autres les arguments pleins de compassion de Tessé : le duc comprenait certainement que "pour le bonheur et la tranquillité de sa fille, il ne devait pas demander que des servantes restent avec elle. Il [savait] par expérience les inconvénients que cela pourrait entraîner."

Tessé avait émis l'idée que la suite savoyarde pourrait être autorisée à demeurer auprès de la princesse pendant les premiers mois, mais « sa peine au moment de les quitter serait tout aussi grande après les trois ou quatre mois que vous proposez. Elle s'habituerait plus rapidement aux dames que l'on mettra ici à son service s'il n'y en a pas qu'elle connaît mieux. En ce qui concerne son docteur, une fois qu'il aura transmis les informations sur la constitution de la princesse aux médecins qui sont à mon service, sa présence ne nous sera plus utile du tout ».

Victor-Amédée se montra tout aussi inflexible que le Roi-Soleil, et en dernier ressort, Tessé lui présenta la lettre de Louis XIV. L'envoyé du roi ne fut pas surpris des cris de souffrance que la dureté du roi arrachait au cœur d'un père que, jusqu'ici, on n'avait jamais soupçonné de tendresse. « Ce prince, qui prétend être au-dessus de toute considération personnelle, fut ému jusqu'aux larmes et je dois avouer que les larmes me montaient aussi aux yeux lorsque, dans un profond soupir, il dit :

– Je ne reverrai jamais ma fille, et quand elle entrera en France, il n'y aura personne de sa connaissance pour lui donner son pot de chambre et pour la laver. »

Si l'intensité de la réaction du duc parut surprenante, Tessé lui-même, dont l'affection pour la petite princesse augmentait chaque jour, tenta de faire céder quelque peu Louis XIV : « J'implore une fois de plus Votre Majesté de permettre à quelques dames d'honneur de l'accompagner, ainsi que le docteur qui connaît bien sa santé. Tous ici se sont accordés à dire qu'ils devraient rentrer dans six mois, ou, au plus tard, après son mariage. Je puis assurer votre Majesté que ce détail m'a causé bien plus de détresse et d'angoisse que d'autres problèmes bien plus ardues. »

La répugnance ressentie par le duc à envoyer sa fille en France sans la présence d'un visage familier, à l'abandonner dans une cour étrangère, paraît humainement compréhensible. Louis XIV sembla s'apaiser, persuadé par Tessé qu'il « serait de loin préférable pour la princesse que toute larme occasionnée par la séparation ait été séchée avant de le rencontrer. »

Cependant, Victor-Amédée refusait toujours un compromis quelconque. Dans une lettre écrite de sa propre main à Tessé, Louis XIV mit fin à cette désagréable histoire : « J'avais des raisons de supposer que le duc de Savoie, lorsqu'il connaîtrait ma décision, ordonnerait à toutes les femmes et autres serviteurs attachés à la princesse de retourner à Turin aussitôt que la princesse serait prise en charge par les servantes que j'ai moi-même choisies pour elle. Puisque j'apprends maintenant qu'il parle toujours de leur promettre de demeurer aux côtés de la princesse, vous devez lui faire clairement comprendre que mon désir de faire le bonheur de cette dernière m'interdit d'y consentir. Le duc de Savoie dit lui-même qu'il sait quelles conséquences désastreuses résultent d'une telle compassion déplacée pour les princesses qui doivent se rendre dans un pays étranger. La peine que sa fille ressentira probablement au moment de se séparer des femmes qui l'ont élevée sera certainement oubliée lorsqu'elle arrivera à Fontainebleau. Elle apprendra durant le voyage, à être heureuse avec les dames qui prendront soin d'elle et le duc de Savoie doit recevoir l'assurance qu'une fois à la cour son éducation fera l'objet de toutes les attentions.

Une main compétente [Mme de Maintenon] achèvera la formation de cette intelligence dont la princesse semble déjà faire preuve. Elle aura le savoir et l'instruction dus à son futur rang, et des exemples de la plus parfaite vertu lui apprendront chaque jour à aimer ses devoirs. J'ai des raisons de croire qu'elle sera ainsi guidée par les principes qui lui auront été ainsi inculqués et on lui enseignera ces autres choses qui lui assureront une existence heureuse. J'insiste pour conclure que les conseils de dames de Savoie l'accompagnant ne pourraient que grandement lui nuire et puisque je suis fermement résolu à toutes les renvoyer, ainsi que les officiers quel que soit leur rang, vous devez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour persuader le duc de Savoie de leur interdire de dépasser la frontière française. » La duchesse du Lude, chargée d'accueillir Adélaïde à son arrivée en France, reçut l'ordre strict de « renvoyer à la frontière toute personne ayant accompagné la princesse, quel que soit le tumulte que cela risque de provoquer ». Louis XIV recommanda également d'abandonner à la délégation savoyarde tous les vêtements portés par Adélaïde, jusqu'à son mouchoir. Ainsi que Tessé en fit la remarque au secrétaire du duc : « La France la veut nue ».

L'aspect le plus étonnant de cette affaire est la résistance acharnée de Victor-Amédée qui persista bien après que les autres membres de sa famille eurent accepté les clauses. Madame Royale, comme à son habitude, prit parti pour Louis XIV. La séparation s'annonçait difficile pour le couple ducal et surtout pour Anne-Marie si attachée à sa fille. Jusqu'au dernier moment, Anne-Marie retint Adélaïde, la choya, avec l'émotion d'une mère qui allait perdre son enfant.

Cependant, Victor-Amédée persistait obstinément à tenter d'adoucir la peine causée par le déracinement ; même si

l'affection paternelle du duc ne se déclara que tardivement, le sentiment qui se cachait au fond de son cœur, cet amour, explique le respect que ses filles lui vouèrent toute leur vie. De son côté, Adélaïde étalait sa joie, peut-être parce qu'elle était très excitée par son mariage, peut-être parce qu'elle était déjà résolue à plaire en tout à la cour de France, ou encore parce qu'elle était trop jeune pour se rendre compte de l'enjeu du débat.

Un incident en particulier confirma ses préférences pour la France. Apercevant Tessé au bout d'un corridor mal éclairé, peu avant l'annonce de ses fiançailles, la princesse le confondit avec le comte de Mansfield qui était resté tapi dans l'ombre, menaçant, tout au long de l'été. Adélaïde courut en pleurant vers sa mère et s'écria : – Qu'est-ce qu'il fait ici ? Vous verrez que papa l'écouterà, comme il l'a déjà fait. Il n'a rien à faire avec nous maintenant. Pourquoi ne nous laisse-t-il pas en paix ?

La duchesse sécha les larmes d'Adélaïde et assura la petite fille que son père avait informé le comte Mansfield qu'il n'accepterait aucune offre, aussi avantageuse fût-elle, contraire aux « inclinations aussi bien de la mère que de la fille ». Ni Adélaïde, ni Tessé n'oublièrent cette confusion : des années plus tard, le bon et vieux diplomate pouvait encore la faire sourire en lui rappelant le jour où, effrayée, elle s'était enfuie en courant.

On en vint au terme des discussions et le contrat de mariage entre Marie-Adélaïde de Savoie et Louis, duc de Bourgogne, fut signé le 15 septembre 1696. Juste après dix heures ce matin-là, toute la cour de Turin se rassembla dans les appartements du duc. Tessé rapporta à Versailles que la cérémonie était « des plus impressionnantes » ; le duc était « poudré et vêtu d'un beau manteau », la duchesse « dont l'attitude exprimait une ineffable joie [portait] une quantité appropriée de diamants » et Madame « tous les bijoux qu'elle possédait ».

« La jeune fiancée était vêtue d'une lourde robe de brocart argentée et un diadème de diamants couronnait sa riche chevelure châtain. » Tessé conduisit lui-même Adélaïde jusqu'à l'autel de la chapelle royale, et témoigna qu'elle « s'acquitta de ses devoirs avec une surprenante facilité. » Après la bénédiction, la cour retourna dans les appartements familiaux où le marquis de Saint-Thomas lut tout haut le contrat de mariage. On apporta l'Évangile pour la lecture traditionnelle, et après qu'Adélaïde et Tessé, qui agissait au nom du duc de Bourgogne, eurent apposé leur signature « à chaque endroit où le contrat de mariage était mentionné », les papiers furent paraphés selon les règles de la préséance.

Tessé écrivit à Louis XIV qu'Adélaïde avait signé « avec rigueur, modestie et dignité », même s'il fut forcé d'admettre que son écriture était « infantine et maladroite ».

La nature expansive des Italiens ne passa pas inaperçue aux yeux du Français, plus réservé ; Tessé « n'avait jamais rien vu qui ressemble plus à un remue-ménage que ces 100 femmes et plus de 200 hommes s'embrassant l'un l'autre au hasard et montrant tous les signes d'une joie sincère. » L'ambassadeur tint table ouverte ce soir-là, offrant un banquet à ceux qui venaient exprimer leurs félicitations. Au crépuscule, toutes les rues aux alentours de son hôtel étaient complètement obstruées par les voitures et, à l'intérieur, la cohue était telle que le diplomate fut forcé de se réfugier chez un voisin afin de rédiger son rapport au roi.

La réaction qui suivit les fiançailles fut aussi joyeuse à Paris qu'à Turin. D'innombrables *Te Deum* furent chantés à Notre-Dame et les cloches des églises carillonnèrent sans fin... Des cris de « Vive la princesse de Savoie », des feux d'artifice célébrèrent la paix et les poètes de la ville rivalisèrent de compositions en l'honneur du jeune couple.

Versailles était en fête, la cour assoiffée de plaisir : Louis XIV anticipait l'arrivée d'Adélaïde avec de brillantes célébrations officielles, de délicieux divertissements et des pièces de théâtre enchanteresses. Les courtisans étaient curieux de chaque détail concernant leur future reine. Tessé avait envoyé un portrait grandeur nature en ajoutant : « Plus j'observe la jeune princesse, plus je suis convaincu qu'elle est forte et a une bonne constitution. À chaque fois que je la vois, elle rougit, empreinte d'une modestie bienséante, comme si en me voyant, elle pensait au duc de Bourgogne ». À la demande de madame de Maintenon, il avait fait parvenir également un minuscule corset appartenant à Adélaïde ainsi que les mesures de sa taille sur un ruban de satin. Mme de Maintenon mit les modistes du roi au travail afin de dessiner, coudre et broder des robes selon le style français pour accueillir et ravir la petite fille dont elle aurait maintenant la charge.

Mais personne n'était plus heureux que le Roi-Soleil qui offrit à sa future petite-fille un capital de 200 000 couronnes d'or et une rente de 20 000 couronnes. L'archevêque de Paris reçut une longue missive de Sa Majesté : « Mon cousin, comme dans cette guerre que je soutiens seul depuis neuf ans contre l'Europe conjurée, je n'ai eu d'autres vues que défendre la religion et de venger la majesté des rois, Dieu a protégé sa cause ; il a conduit mes desseins et secondé mes entreprises. Les heureux succès qui ont accompagné mes armes m'ont été d'autant plus agréables que je me suis toujours flatté qu'ils pourraient conduire à la paix, et je n'ai profité de ces postérités que pour offrir à mes ennemis des conditions plus avantageuses que celles qu'ils auraient pu souhaiter quand même ils auraient eu sur moi la supériorité que j'ai conservée sur eux... J'ai tout mis en usage pour montrer à mon frère le duc de Savoie avec quelle ardeur je désirais voir renaître entre nous une intelligence établie depuis tant de siècles, fondée sur les liens du sang et de l'amitié qui n'avaient été interrompus que par les artifices de mes ennemis. Mes vœux ont été exaucés. Ce prince a connu ses véritables intérêts et mes bonnes intentions. La paix a été conclue. » Louis XIV pouvait se réjouir pour la paix, certes, mais surtout pour les finances de l'État qui ne suffisaient qu'à peine à maintenir tant d'armées sur le pied de guerre.

Seule, Madame Palatine semblait mécontente de l'union. Elle écrivit à sa tante, l'électrice de Hanovre : « Je doute que la princesse de Savoie soit jamais heureuse ici, car le duc de Bourgogne est horriblement réservé et il a mauvais caractère ; de plus, elle est sûre de tomber entre les mains de vieilles dames fanatiques qui désapprouveront les plaisirs ou le bonheur qu'elle pourra connaître. »

La cour de Turin, en ébullition, restait tout à fait étrangère à ce pessimisme particulier. Anne-Marie retrouvait soudain la gaieté de sa jeunesse et s'occupait avec beaucoup d'attention des dispositions à prendre pour Adélaïde. Tessé écrivit au roi : « La duchesse ne peut réprimer l'immense joie qu'elle ressent... et saisit chaque occasion de me parler de votre Majesté et de son bonheur... » Les souvenirs de son enfance enchantée à la cour du Roi-Soleil, et si longtemps réprimés, rejaillissaient et elle les racontait sans cesse à sa fille curieuse, même si le duc lui ressassait que le Versailles qu'elle avait connu devait être réellement différent de celui de 1697. Victor-Amédée préférait expliquer minutieusement à Adélaïde le but et l'immense importance des cérémonies interminables de la cour française, lui enseignait la complexité des rangs, insistant sur la nécessité d'user de cette judicieuse politesse propre au sien. Ses leçons consistèrent aussi à lui inculquer quelques notions, afin qu'elle puisse faire preuve d'une certaine habileté politique, à lui apprendre à se taire, ce qui surprendra particulièrement Louis XIV qui s'attendait à « un bavardage futile et incessant ». Le duc lui enseigna également que le Roi-Soleil était roi de droit divin et que le premier et le plus grand des devoirs était de le servir, de lui obéir et de lui plaire.

Adélaïde goûtait fort de devenir le centre de toutes les attentions, de voir son union avec le dauphin de France s'accompagner de nombreuses satisfactions familiales : une mère redevenue gaie et insouciant, un père si longtemps absent et qui lui prodiguait maintenant son savoir sans compter son temps ; en bref, des parents, d'autant que les relations entre Victor-Amédée et Anne-Marie s'étaient sensiblement améliorées, lorsque le départ imminent du premier fruit de leur union réveilla chez le duc une affection depuis longtemps en sommeil. Sa liaison avec la contessa Di Verrua fut même interrompue et Victor-Amédée se réfugia plus souvent dans la tranquillité familiale de La Vigna.

Les derniers jours dorés de l'été s'écoulèrent dans l'agitation et la préparation du voyage. Anne-Marie commanda un ensemble de toilette d'or et d'argent aux orfèvres Peretti et Sachetti. Chaussures, rubans, corbeilles, rien ne fut négligé.

Louis XIV, agacé par les délais toujours renouvelés, pressa le duc de fixer une date de départ, mais Victor-Amédée ne se résignait pas à l'idée de se séparer de sa fille. On aimerait associer cette attitude à la nouvelle sollicitude dont le père faisait preuve envers elle. Son plan était plus probablement de garder Adélaïde jusqu'au mariage afin de s'assurer que le Roi-Soleil tiendrait d'abord tous ses engagements contractuels. Tessé écrivit à Louis XIV : « En ce qui concerne le départ de la princesse, il est caractéristique des gens de ce pays de toujours tout retarder jusqu'au dernier moment, et Monsieur le duc, agissant selon ce principe ou par pure affection parentale, désire que je rappelle à Votre Majesté que sa fille est très jeune et que la saison est très avancée. Il se demande s'il ne serait pas plus sage d'attendre le printemps avant de lui faire traverser les Alpes. Je ne lui ai rien laissé espérer à ce propos, sachant que tout ce dont elle aura besoin, ce sont six vestes et un manteau épais pour la protéger des intempéries. Je le pousse, et continuerai à le pousser à préparer le départ et je prie Votre Majesté de me confirmer que son désir de voir la princesse est tel que vous ne pouvez accepter de nouveaux délais ».

Ce qui fut fait. Louis XIV annonça alors son intention d'accueillir Adélaïde à Fontainebleau. Le duc fut forcé de s'engager et « après de douloureuses séances, que la duchesse et lui passèrent à pleurer, écrit Tessé, le prince m'envoya chercher pour me dire que la princesse partirait aussitôt que Votre Majesté en donnera l'ordre. Bien que l'on ne précipite pas facilement les choses dans ce pays [...], je pense néanmoins que la princesse ne pourra pas partir avant les premiers jours d'octobre. »

Les derniers jours à Turin pesèrent lourdement sur les épaules de Marie-Adélaïde ! Tôt le matin jusqu'à la tombée de la nuit, la princesse recevait les interminables délégations d'officiels, les félicitations de la cour, du conseil d'État et « son chagrin à l'idée de devoir quitter sa ville natale doit avoir été quelque peu mitigé par le répit que cela lui procurait de fuir ces ennuyeuses fonctions. »

Le 7 octobre 1696 au matin, la petite princesse se mettait en route pour la France : les rues de Turin se remplirent de tout un peuple : Adélaïde traversa la capitale, accompagnée de sa mère et de sa grand-mère. Victor-Amédée lui avait fait ses adieux la veille au soir et il passa la matinée enfermé dans son bureau, redoutant un au revoir trop émouvant pour lui qui ne pouvait, tout simplement, supporter le départ.

Nous ne savons rien sur les réactions de Marie-Adélaïde lorsque, âgée de onze ans, elle fut arrachée aux bras de ses parents, si ce n'est qu'elle avait beaucoup pleuré dans les ultimes moments.

Madame Royale et Anne-Marie, malgré leur bonheur de voir la petite Adélaïde retrouver leur pays natal pour monter un jour sur le trône de France, eurent bien du mal à se séparer de l'enfant, mais le duc refusa à sa mère et à sa femme la permission de dépasser où le cortège fit halte le 7 octobre au soir. Anne-Marie prit sa fille sur ses genoux, l'embrassa tendrement et lui donna ses dernières recommandations. Les larmes aux yeux, elle la confia à la principessa Délia Cisterno, sa première dame d'honneur, au Maréchal di Bronero, grand maréchal au palais et au comte di Vernone, maître de cérémonie du duc de Savoie.



Le 9, Marie-Adélaïde et sa suite entreprirent le voyage à travers les Alpes ; dans chaque ville et village qu'elle traversait, on fêtait la princesse. À Montmélian, elle fut reçue par la garnison tout entière et le gouverneur escorta personnellement le convoi sur une longue distance. En prenant congé, il la pria de dire le mot de passe pour le jour suivant. Adélaïde répondit alors : « Saint Louis, car désormais il sera mon saint ».

Marie-Adélaïde avait adoré se promener avec sa mère dans sa bonne ville de Turin. Les habitants, dont elle connaissait les joies et les peines, les contes populaires remontant à la nuit des temps et dont la régalaient ses gouvernantes lorsqu'elle avait été bien sage, toutes ces images passaient devant ses yeux humides en ce 13 octobre alors qu'elle approchait des frontières de la Savoie. Là, le comte di Vernone fit son rapport à Turin : « Ce soir, la très Sérénissime princesse est arrivée... en excellente santé, n'ayant eu d'autre mésaventure qu'un moucheron qui est entré dans son œil gauche, près de Montmélian, ce qui lui a causé quelque désagrément mais n'a fait perdre que peu de temps... Je pense que d'ici à demain elle en sera tout à fait débarrassée ».

Le cortège en grand arroi parvint à Chambéry, la vieille capitale savoyarde, où l'on fit une étape « absolument nécessaire au regard de la fatigue que l'on doit prendre en considération dans le cas d'une si jeune personne ». Hébergée au château des ducs et fêtée par la population, Marie-Adélaïde honora, en bonne princesse savoyarde, toutes les autorités civiles et religieuses de la ville avant son départ pour la France. Enfin, le 16, elle s'éveilla tôt dans le village d'Échelles. À trois heures de l'après-midi, la suite entra à Pont-de-Beauvoisin. De l'autre côté attendait la délégation de bienvenue de l'ordre de Saint Louis<sup>1</sup>. Dans une heure, Adélaïde traverserait la rivière et entrerait en France... Sa suivante, Fiorenza Orsini, a noté les détails du franchissement de la frontière : « Elle se para pour passer la frontière où l'attendait sa maison de France. Il fallut la déshabiller pour qu'elle ne conservât rien d'une cour étrangère, pas même sa chemise et ses bas : puis nous la vêtîmes à la française de superbes atours venus de Paris, et elle en parut mille fois plus charmante [...] et plut à tous ceux qui la virent passer, je le lus dans leurs yeux. Les gardes du roi de France étaient placés jusqu'à l'arrêt du milieu du pont, le carrosse du roi justement vers le milieu, la tête des chevaux vers la France. Lorsque la princesse arriva jusque le milieu du pont, le page qui portait la queue de sa robe la quitta [...] Monsieur le comte de Brionne, à la tête des dames et de la maison du roi de France, la salua et lui fit un compliment. » À mi-pont, on avait résolu les problèmes d'étiquette !

Marie-Adélaïde se montra sereine, gardant toujours à l'esprit les principes que sa mère avait pris soin de lui transmettre ainsi que les conseils de son père en matière d'habileté diplomatique, car elle se souvenait des humiliations que la France avait fait subir à Victor-Amédée. Près de ses parents, Adélaïde avait connu une réalité bien différente de celle à laquelle elle allait être confrontée.

Même si la princesse l'ignorait encore, alors que sa voiture s'éloignait du pont médiéval de Pont-de-Beauvoisin, son éducation et son passé lui seraient très utiles pour la sauver de certains pièges dorés et des chausse-trapes qu'elle rencontrerait dans les années à venir.

Le soir, Adélaïde soupa en compagnie de la princesse de la Cisterna, tandis qu'une table de douze couverts était dressée à laquelle s'assirent les seigneurs et les dames de l'escorte piémontaise. À la fin du repas, le représentant du Roi-Soleil distribua, au nom de son maître, les présents : boîtes à bijoux, diamants, bracelets, pierreries, soit 800 000 livres de cadeaux dont les hôtes étrangers apprécièrent la munificence.

Le lendemain, Marie-Adélaïde faisait ses adieux à sa suite savoyarde et, avec son équipage entamait à travers les provinces françaises un voyage si triomphal qu'il lui sembla parfois devenir l'héroïne d'un conte de fée.

À Lyon, le cortège fit son entrée au milieu d'une double haie de jeunes bourgeois en armes rangés depuis la porte du Rhône jusqu'à la place Bellecour. À la tête du corps consulaire, le prévôt des marchands débita une harangue dans laquelle, après avoir félicité la princesse de s'unir au jeune duc de Bourgogne, il ajouta : « Le ciel ne pouvait vous réserver, Madame, une plus brillante destinée. Vous réunissez les deux héros de notre siècle. Ils vous unissent au prince le plus accompli qui fut jamais, et vous allez, Madame, rendre à toute l'Europe armée cette paix tant souhaitée que la fureur de la guerre avait bannie depuis si longtemps. C'est dans cette pensée, Madame, que toute la France goûte par avance les fruits de l'union des deux plus beaux sangs du monde, et que nous regardons comme un véritable bonheur d'être les premiers à vous pouvoir donner des marques de la joie que vous avez répandue dans tout ce royaume.

« Adélaïde remercia d'un gracieux salut, puis elle fut conduite place Bellecour où, pendant deux jours, elle reçut les notables de la ville, le présidial, le trésorier de France, les représentants du parlement de la Dombes ; elle eut une parole aimable pour tous.

Puis ce fut le tour des chanoines, des comtes de Lyon, des célestins, des dames de Saint-Pierre, du carmel, où elle assista à l'émouvante prise d'habit d'une novice, enfin du collège des Jésuites dont les écoliers récitèrent des vers en son honneur.

Il lui arriva un soir de faire ouvrir la porte de ses appartements et de souper, sous les yeux émus du public, servie dans la vaisselle d'argent par le maître d'hôtel qui portait le bâton, insigne de sa charge. Quand, au bout de trois jours bien remplis, Marie-Adélaïde prononça ses mots d'adieu à la ville de Lyon, des « Vive la princesse de la paix » fusèrent de partout.



Le cortège traversa ensuite les villes de Roanne, de Moulins, de Nevers dont le lieutenant général de police, peu habitué à discourir en public, demeura court au milieu de son allocution. Marie-Adélaïde le sortit d'embarras « avec autant de bonté et de présence d'esprit qu'aurait su le faire une personne âgée. »

Dangeau, colonel du régiment du roi et chevalier d'honneur de l'ordre, couvait d'un œil attendri les débuts de la fillette dont il avait la charge et il fit part de son enthousiasme à madame de Maintenon : « Attendez-vous à voir une princesse très aimable par son aspect, par son humeur, par ses manières ; avec beaucoup d'enfance, elle fait voir bien de l'esprit, de bon sens, de vivacité. Les petites réponses qu'elle fait très sérieusement aux compliments qu'on lui adresse coulent de source et ne lui sont assurément pas suggérées. »

Dangeau résume bien la verve, la grâce de la princesse qui attisait la curiosité du roi et de la cour qui ne l'avaient point encore vue. Et tandis que se poursuivait cet heureux voyage, on apprit une nouvelle qui fit sensation. Louis XIV, qui avait tout d'abord décidé d'attendre la petite princesse à Fontainebleau, annonçait son intention de se rendre jusqu'à Montargis : attention d'autant plus surprenante que le roi était encore mal remis d'un anthrax fort douloureux et récemment opéré. Il voulut bien aussi que le duc de Bourgogne galopât jusqu'à Nemours au-devant de sa fiancée.

Accompagné par le dauphin, qu'on appelait communément Monseigneur, et par Monsieur, frère du roi, Louis XIV était arrivé à Montargis et, un peu nerveux, guettait au balcon du présidial l'apparition du cortège savoyard que l'on annonça bientôt. L'affluence, au soir de cette entrée dans la ville, est considérable, la cohue sur la place est à son comble. Cependant, la foule s'écarte peu à peu, se discipline car, au milieu de ce tohu-bohu, on entend : « Le Roi ! » Le silence respectueux qui parcourt l'assistance sur son passage, impressionne la petite Marie-Adélaïde pourtant bien tentée du haut de ses onze ans de ne pas montrer au roi et à l'assemblée sa timidité. Louis XIV paraît alors dans toute sa majesté, tel que le décrira Saint-Simon : « Son marcher, son port, toute sa contenance, tout mesuré, tout décent, noble, grand et toutefois très naturel à quoi l'habitude et l'avantage incomparable et unique de toute sa figure donnaient une grande facilité. » Si le regard séduit et en impose, le sourire, qui sait se montrer bienveillant, adoucit la « majesté effrayante » dont parle la cour et rassure le cœur de Marie-Adélaïde qui n'a cessé de battre un peu trop vite depuis que son carrosse a franchi les portes de la vieille cité...

Louis XIV, avec un empressement remarqué, s'est avancé vers la portière et, dès qu'il aperçoit Marie-Adélaïde, il lui tend les bras et l'embrasse en s'exclamant : « Madame, je vous attendais avec beaucoup d'impatience. » La fillette répondit sans trop d'embarras que ce jour était le plus beau de sa vie et posa ses lèvres avec respect sur la main royale. On soupa presque immédiatement. Sa Majesté pria la princesse de ne point l'appeler Sire, mais simplement Monsieur. Le repas terminé, le roi la fit asseoir dans un fauteuil et, prenant lui-même un simple petit siège auprès d'elle – détail qui fut commenté par l'entourage – il s'amusa à la voir jouer aux jonchets avec trois de ses dames. À la fin de la soirée, il accompagna la fillette jusqu'à ses appartements et ne put s'empêcher de goûter au plaisir de la voir peigner et déshabiller par ses femmes de chambre. Et dès qu'il l'eut embrassée, il se confia longuement à Madame de Maintenon : « Elle a la meilleure grâce et la plus belle taille que j'aie jamais vue, habillée à peindre et coiffée de même ; des yeux vifs et très beaux ; des paupières noires et admirables ; le teint fort uni, blanc et rouge comme on peut le désirer... La bouche fort vermeille, les lèvres grosses, les dents blanches [...]. Elle a quelque chose d'une Italienne dans le visage... Elle plaît, je l'ai vu dans les yeux de tout le monde... Nous avons soupé, [la princesse] n'a manqué de rien, et est d'une politesse surprenante à toutes choses... Elle a bien été regardée et observée et tout le monde paraît bien satisfait de bonne foi. L'air est noble et les manières polies et agréables. J'ai le plaisir à vous en dire du bien... » Le roi termina sa lettre sur ces mots qu'il croyait sans doute prophétiques : « Quand il faudra un jour qu'elle représente, elle sera d'un air et d'une grâce à charmer avec une grande dignité et un grand sérieux. » Au matin, le roi assista de nouveau à la toilette d'Adélaïde et s'extasia de ses magnifiques cheveux. Puis, la messe entendue au couvent des Barnabites où la princesse se fit remarquer par sa ferveur, le cortège se remit en route vers Nemours où le duc de Bourgogne s'impatiait. À la vue de la voiture royale, il bondit jusqu'à la portière et baisa avec force tendresse la petite main de Marie-Adélaïde. La France et la promesse d'un avenir qu'ils rêvaient glorieux les attendaient.

1. – Ordre de Saint Louis fondé en 1693 par Louis XIV pour récompenser les services rendus par des officiers de terre et de mer, sans distinction de naissance, professant la religion catholique.

### CHAPITRE III

« Les commencements  
ont des charmes inexprimables »

Le chagrin ressenti par Marie-Adélaïde, lorsqu'elle a quitté la Savoie, s'est bien estompé pour faire place au ravissement quand, de la berline royale, ses yeux se posent sur le plus majestueux et le plus vaste palais du monde : Versailles.

Des milliers d'ouvriers, maçons, charpentiers, sculpteurs, peintres, décorateurs avaient travaillé avec acharnement sur l'ancien rendez-vous de chasse de Louis XIII, aux vieilles pierres passées de mode, pour construire un palais où éclaterait la gloire des Bourbons. Marie-Adélaïde entre par la cour centrale ; les grilles du château, tout récemment recouvertes de feuilles d'or, l'émerveillent autant que la couleur de la pierre dorée du palais et des briques rouges. Le carrosse s'avance lentement vers le palais puis pénètre dans la cour de marbre réservée aux seuls membres de la famille royale. La jeune princesse, impressionnée, se sent comme perdue au milieu de cette immensité « qui accueillait dix mille personnes, [car] c'est sous un seul et vaste toit que le Roi-Soleil rassemblait ses nobles, son gouvernement et le nombre incalculable de visiteurs qui leur était nécessaire. »

Marie-Adélaïde se souvient alors des confidences de son père : Louis XIV était l'homme de deux grands amours : Louise de La Vallière, sa première maîtresse en titre, et son palais de Versailles. Sa passion pour la jeune femme avait été telle qu'il avait voulu faire brûler le couvent des Bénédictines de Saint-Cloud lorsqu'elle s'y était cachée et faire enfoncer le couvent des filles de Sainte-Marie de Chaillot par M. de Lauzun qui la ramena. Mais avec toutes les machinations de madame de Montespan, le roi se détacha bientôt de cette femme tant aimée. Son amour pour le château, en revanche, ne fit que croître avec les années. Louis XIV ne révéla jamais pourquoi il avait fait construire ce Versailles-là. Tout un faisceau de raisons concourt cependant à expliquer ce véritable défi d'un souverain « tyrannisant et soumettant [la nature] au pouvoir de l'art et de l'argent ». Peut-être cherchait-il en ce lieu des souvenirs de ce père qu'il avait à peine connu ? Peut-être voulait-il à tout prix fuir la capitale qui lui rappelait les années de misère de son enfance, les insurrections de la Fronde, les humiliations subies du fait des princes rebelles ? Ou bien encore prendre ses distances avec le Louvre, lieu de toutes les intrigues, de tous les secrets, voire de tous les crimes ? Avec Versailles, le souverain marquait sa volonté irrésistible de centraliser le pouvoir en un seul et même lieu pour que ne se reproduisent plus les horreurs d'une guerre civile. Il domestiquait, au sens étroit du terme, toute sa noblesse ; celle-ci vivrait sous son toit ! Il fallait que Versailles n'eût pas de rival ; les Grands qui formeront la cour se souviendront de Fouquet, ce surintendant des Finances qui avait voulu étonner le roi par la magnificence de son château de Vaux-Le-Vicomte et fut jeté aux oubliettes.

Il fallait, chaque jour, à Louis XIV, vaincre les réticences de son ministre des Finances, Jean-Baptiste Colbert qui vitupérait encore et toujours : « Tout homme qui aura du goût de l'architecture, et à présent et à l'avenir, trouvera que ce château ressemble à un petit homme qui a de grands bras, une grosse tête, c'est-à-dire un monstre du bâtiment... Ah ! quelle pitié que le plus grand roi fût mesuré à l'aune de Versailles. » Colbert, c'était entendu, détestait Versailles et se sentait, dans sa fonction de chef de bâtiment qui s'était prononcé en faveur du Louvre, blessé par les choix de Sa Majesté.

Louis XIV voulut bien accorder une faveur à Colbert : il consentait à une nouvelle façade pour le palais parisien. Colbert comprenait la nécessité de modestes rénovations dans le pavillon de Versailles ; mais alors que les dépenses de la colonnade du Louvre étaient sévèrement contrôlées, à quelques lieues de là, et sous les yeux horrifiés du ministre, une véritable fortune s'engloutissait, dès la première année des travaux, dans ce qui allait devenir bientôt une véritable incarnation de la cour.

L'histoire de Versailles, véritable légende pour une princesse de Savoie, Marie-Adélaïde la connaît bien. Sa mère et sa grand-mère, toujours très au fait des détails de la cour de France, n'ont pas manqué de la lui révéler. Voici la future petite reine dans ce lieu mythique : elle descend du carrosse, marche aux côtés de Sa Majesté, semblant presque « sortir de sa poche ». L'arrivée de la fillette a ému le cœur du roi et de madame de Maintenon qui avait tant goûté la lettre que Louis XIV lui avait écrite de Montargis.

Versailles, qui n'aime pas les enfants et ne les aimera jamais – ils gênent ! – se déclare tout de bon amoureux de cette petite. C'est nouveau. Même la Palatine l'admettra bientôt : « Tout le monde ici redevient enfant ». Incapable de se séparer de Marie-Adélaïde qui l'avait séduit à Montargis, Louis XIV, dès l'arrivée à Versailles, va renoncer à l'étiquette et jouer au maître de maison pour lui faire découvrir son palais.

La suite, ou appartements de la reine que Louis XIV présente à la princesse de Savoie ravie, se situe au premier étage dans la partie nord du bâtiment central. Elle avait été imaginée par Le Vau pour la reine Marie-Thérèse qui ne l'occupa guère puisqu'elle mourut en 1683 ; la suite revint alors de droit à la dauphine, qui devait décéder, hélas, en 1690. Aujourd'hui, Marie-Adélaïde, en première dame de France par son union au fils aîné du dauphin, allait prendre possession de ces appartements longtemps inoccupés. Des fenêtres elle pourra admirer une terrasse ornée de fontaines et, à la belle saison, de fleurs aux couleurs vives et variées. La princesse allait disposer de quatre grandes pièces en enfilade. La salle des gardes, dont les incrustations de marbre rouge et blanc étaient mises en valeur par des cadres épais en marbre noir d'ébène, était l'une des plus belles réalisations de Le Brun. C'est là que les gardes de la reine vivaient entre leurs rondes. La pièce était encombrée de casiers à fusils et des paravents avaient été

installés de façon à masquer les lits de camp et les tables des soldats. La plus grande salle de la suite allait permettre à Marie-Adélaïde de recevoir des convives. L'étiquette voulait en effet, et ceci aura lieu en dépit de son âge, que la première dame de France reçût à dîner tous les quinze jours. Louis XIV, avec la voix empreinte d'une douceur toute paternelle, lui présenta le salon des Nobles où la princesse accueillerait d'éminents ambassadeurs et membres de la cour sous le regard du dieu Mercure, de l'Éloquence, de la Poésie, de la Vigilance et du Savoir, allégories qui ornaient le plafond peint par Michel Corneille. Enfin, la chambre à coucher où la future duchesse de Bourgogne pourrait se reposer loin de l'agitation de la cour. À droite de l'alcôve, une porte menait à un petit cabinet particulier, à une salle de bains et à un passage secret conduisant aux appartements du Roi<sup>1</sup>.

Terrassée de fatigue, Marie-Adélaïde se retira donc, dès sa première nuit à Versailles, dans la chambre où elle recevrait plus tard son mari et donnerait naissance à ses enfants. Mais bien trop jeune pour laisser son imagination vagabonder sur de tels sujets, elle eut le temps, avant de plonger dans le sommeil, de se dire qu'on avait exagéré la gravité majestueuse du roi. Elle lui avait trouvé une certaine gaieté et il avait été plus disponible pour elle en une journée que son père en dix ans ! Le lendemain, un jour semblable l'attendait : Louis XIV lui avait promis de l'escorter à travers les jardins...

Des innombrables trésors de Versailles, c'est du parc royal dont le roi était le plus fier ; il avait même écrit une sorte de guide : Présentation des Jardins de Versailles : « Quittez le château... et sortez sur la terrasse. Faites halte un instant en haut des marches et contemplez la façon dont les parterres de fleurs sont disposés, les lacs d'agrément et les fontaines. »

Louis XIV, que la symétrie obsédait, parla avec passion à Marie-Adélaïde de l'équilibre parfait qu'André Le Nôtre était parvenu à réaliser dans l'ensemble du parc.

Fils d'un surintendant des Jardins royaux de Paris, André Le Nôtre avait d'abord étudié l'architecture avant de s'intéresser aux jardins. Louis XIV avait aimé la modernité de son style, son efficacité, ses méthodes de travail qui consistaient à s'entourer d'assistants, voire de grands artistes !

Quel plaisir pour le roi de faire découvrir à Marie-Adélaïde le parterre d'eau, exemple stupéfiant de l'art de Le Nôtre : il expliquait comment, en disposant deux grands bassins à l'ouest du château, ce dernier avait augmenté ingénieusement la surface de la façade grâce à un jeu de miroirs et permis ainsi une transition subtile entre le palais et les vastes jardins. La Fontaine ne s'y était pas trompé : « Le Nôtre aimait le pouvoir de commander la nature ; elle lui obéissait car il n'exigeait d'elle que ce qu'elle pouvait donner ».

L'enthousiasme du roi se communique à Marie-Adélaïde devant la fontaine de quatre niveaux incrustés de marbre rouge d'où jaillissent soixante jets d'eau retombant en cascade sur des êtres mi-humains, mi-batraciens, implorant la clémence divine. Sous le bassin de Latone, la princesse découvre l'avenue royale bordée de statues classiques et d'urnes en marbre et qui va se perdre vers la ligne d'horizon. On aimerait l'imaginer courant dans les allées, dans les bosquets, dans les clairières souvent ornées de tables, de vases, de grands chandeliers ; s'égarant dans le Labyrinthe qui demeurera son endroit préféré. On se perdait si bien dans ce lieu de rendez-vous... Louis XIV aurait aimé que ce fût la belle saison pour que Marie-Adélaïde pût admirer ses parterres de tulipes jaunes et rouges, dont quatre millions de bulbes étaient importés chaque année de Hollande, sans compter les deux mille orangers, les mille lauriers roses, grenadiers et palmiers.

Cependant, c'est la Ménagerie royale qui procura à la petite princesse de Savoie le plus fort des plaisirs. Située presque à l'extrémité du bras sud du grand canal, le bâtiment abritait le zoo de Sa Majesté : on pouvait y admirer des ours, des loups, des pélicans, des gazelles, des lions, des tigres, des chameaux, des éléphants... Dans la volière, la plus belle de France, s'ébattaient des colibris, des perroquets, des autruches, des flamants roses... Près de trois mille oiseaux venus du bout du monde. La princesse fut si charmée par la Ménagerie que le roi la lui offrit sur le champ, ainsi que le pavillon de chasse miniature qui lui faisait face, afin qu'elle y puisse organiser des « goûters » avec ses dames. Puis le roi conduisit sa petite-fille vers une vaste grotte en pierre. Il y avait là des robinets ; Louis demanda à la Princesse d'en tourner un, ce qu'elle s'empressa de faire : de l'eau froide lui jaillit au visage. Le roi adorait cette farce ; en bon grand-père, il fallait bien qu'il jouât ce tour à Marie-Adélaïde qui s'en amusa beaucoup.

Quelle ne fut pas la joie du roi en découvrant qu'Adélaïde partageait son amour pour le grand air : il fera modifier certaines parties du parc ; deux allées furent aménagées pour le jeu de mail auquel Adélaïde aimait s'adonner ; il fit installer des rails de montagnes russes, avec un chariot doré et des pentes raides, pour le plaisir exclusif de la princesse et, lorsque la petite fille réclamera une balançoire, son vœu sera exaucé immédiatement à Marly.

L'attachement de Louis à la petite Adélaïde allait augmenter chaque jour davantage. À la fin de la première semaine que la princesse passe à Versailles, Sourches note dans son Journal : « Le roi est enchanté par ses manières et fait preuve envers elle d'une surprenante affection ». Ce sursaut de jeunesse chez Louis XIV insufflé un nouvel élan à Versailles. Madame Palatine avoue à sa tante qu'elle venait de passer la journée à jouer à colin-maillard avec la petite princesse. « Hier, ce fut le tour du dauphin et de la princesse de Conti... Que pensez-vous d'une telle compagnie ? »

La cour tout entière était sous le charme de sa nouvelle princesse : sa fraîcheur, son mélange ingénu de timidité et

de gaieté, de précocité et de puérilité, ravissaient l'entourage du roi. Souches lui-même, qui demeura tout au long de la vie d'Adélaïde son plus féroce critique, admit que « les plus insignifiantes de ses actions sont empreintes d'intelligence... Ses manières sont sérieuses et aimables et elle sait déjà comment concilier entrain et dignité royale. Cependant ce n'est encore qu'une enfant et elle aime jouer à la poupée. »

Comment en effet pouvait-on demander à une jeune princesse de dix ans, séparée de sa famille, de cesser d'être une enfant simplement parce qu'elle vit au milieu des Grands, personnages plus ou moins importants de l'État ? Parmi « les riches et les seigneurs sans le sou ; ceux qui espèrent et ceux qui n'espèrent plus, ceux qui remplissent une charge et ceux qui n'en ont pas ; ceux qui logent au château et ceux qui partagent à plusieurs quelque soupente dans un hôtel minable ! Les princes et les princesses du sang, chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit, ministres et secrétaires d'État, ducs et pairs, dignitaires, ces hommes et ces femmes qui vivent à Versailles où se mêlent le drôle et le sérieux, le grave et le cocasse, le ridicule et l'important <sup>2</sup> ».

Le seul peut-être qui la considère comme une enfant, c'est le roi, « qui lui rend visite deux fois par jour, non pas de manière solennelle, mais par affection ; en effet, il est continuellement occupé à tenter de trouver les divertissements les plus appropriés à une petite fille de son âge » rapporte Govone, ambassadeur savoyard, à Victor-Amédée. Marie-Adélaïde se sentait libre, seule avec le roi, loin de la noblesse dont le mal-être se métamorphosait, par l'étiquette, en raideur, en rigueur de classe et qui voyait dans la sincérité une faute de goût, si ce n'est une candeur affligeante ! Lors des soirées à Versailles, l'art de parler s'arrêtait à l'art de trouver un bon mot, d'instiller son venin avec esprit. Sinistre conception qui laissait flotter dans les dîners une atmosphère délétère et plongeait Versailles dans un climat qui manquait de légèreté et d'authentiques intelligences.

Marie-Adélaïde aimait à se laisser guider par Louis XIV dans un abandon proche de la félicité. Il l'emmenait visiter l'École royale d'équitation où les écuyers réalisaient des prouesses pour le plaisir de la fillette. Il se promenait avec elle dans l'air parfumé de l'Orangerie, faisait préparer d'exquis goûters privés dans les clairières les plus pittoresques du parc. Marie-Adélaïde partageait avec beaucoup d'enthousiasme la passion du roi pour la chasse et devint bientôt un membre permanent des sorties quotidiennes : trop jeune pour monter seule à cheval, elle restait assise sagement aux côtés de Louis dans son « soufflet », un chariot léger pour deux personnes tiré par six poneys qu'il dirigeait « avec beaucoup d'adresse et une vitesse remarquable. »

C'est le 13 novembre 1697 – la date fut notée – que sa Majesté l'invita pour la première fois à Marly, la résidence où il renonçait à l'étiquette dans un cercle choisi. Le château offrait une vue ravissante sur la vallée de la Seine. Une fois encore, le roi avait fait appel à Le Nôtre pour les jardins et à Mansart et Le Brun pour l'architecture du bâtiment. La demeure était un peu surélevée avec des terrasses en escalier bordées d'arbres. Douze pavillons étaient reliés par des tonnelles ouvrant sur les jardins.

Le roi goûtait, dans ce château qui ne renfermait que douze appartements, une intimité dont il ne jouissait pas à Versailles. Seuls certains privilégiés pouvaient y passer quelques jours et Marly était devenu le signe hautement prisé d'une faveur royale. Pour obtenir une invitation, il fallait s'abaisser à la demander ! Le code était simple : alors que le roi s'approchait d'un groupe de courtisans nerveux et pleins d'espoir, chacun d'eux, posait à son tour la question requise : « Marly, Sire ? » Un mouvement gracieux de la tête signifiait que le roi y consentait. Louis XIV rabaisait ainsi un peu plus sa noblesse, autrefois si fière.

À Marly, Louis XIV se départissait de sa roideur, de cette dignité de Roi-Soleil ; il donnait des dîners animés, s'amusant souvent lui-même à jeter des boulettes de pain aux dames qui, pour l'occasion, étaient autorisées à riposter. Un jour, se laissant envahir par la gaieté du moment, il se mit à lancer des oranges et des pommes jusqu'à ce que l'une d'elles, envoyée assez violemment, vint frapper Mademoiselle de Vantais, jeune demoiselle d'honneur de la princesse de Conti. Indignée, elle riposta immédiatement en s'emparant d'un bol de salade qu'elle jeta avec force et une étonnante précision à la tête du roi. Louis XIV, dégoulinant de laitue, éclata de rire ! De tels ébats étaient propres à amuser la princesse enchantée par la simplicité des lieux. Lorsqu'elle émit le souhait de retourner dans cette retraite pleine de charme seule, avec « grand-papa », le roi, qui l'adorait, fit préparer leur expédition strictement privée pour le lendemain même. « La princesse sait comment gagner de plus en plus sûrement le cœur de Sa Majesté et de madame de Maintenon, note Govone à la mi-novembre 1696, [...] Sa Majesté continue de me faire part avec tendresse des questions et des réponses que la princesse et le roi échangent et ne cesse de me dire à quel point il se réjouit de constater qu'à ses manières d'enfant vient s'ajouter un certain bon sens. »

Émus par ces quelques mots de l'ambassadeur, Victor-Amédée et toute la famille éprouvaient un grand bonheur mêlé de reconnaissance et soulagement. Le 3 décembre 1696, une autre lettre de Govone vint confirmer la première : « La princesse ne cesse de donner des preuves encore plus probantes de bon sens et de bonne conduite en témoignant à Sa Majesté la plus vive affection. Aussi, l'affection que le roi a lui-même pour elle augmente chaque jour. Madame de Maintenon ne cesse de me dire combien Sa Majesté elle-même, mais aussi la cour tout entière sont satisfaits. »

Marie-Adélaïde avait conquis le cœur du souverain et la cour avec une rapidité incroyable puisque la princesse n'était arrivée à Versailles qu'au mois d'octobre. Le Journal de Dangeau montre cette étonnante évolution :

12 novembre : en quittant le conseil, le roi a envoyé chercher la princesse.

13 novembre : le roi est allé dîner à Marly et y a emmené la princesse.

15 novembre : la princesse s'est rendue à Meudon pour dîner avec le roi... Après le repas, le roi l'a emmenée dans les jardins.

17 novembre : Le roi est rentré tôt de Meudon et à son arrivée est allé voir la princesse...

18 novembre : le roi est sorti chasser et est rentré tôt. Après avoir pénétré dans les appartements de madame de Maintenon, il envoya chercher la princesse et lui remit [quelques] bijoux de la couronne.

21 novembre : après le dîner, [...] le roi fit immédiatement demander à la princesse de le rejoindre dans les appartements de Maintenon...

24 novembre : le roi est allé à la chasse, mais le mauvais temps l'a obligé à rentrer à trois heures, il se rendit aux appartements de la princesse où il demeura un long moment...

Ce que nous rapporte Dangeau a été confirmé par nombre de témoins. Marie-Adélaïde était devenue indispensable au roi. Pas une journée ne s'écoulait sans que Louis XIV ne succombât au désir de la voir près de lui. « Elle l'attrape par le cou, souligne Sourches, saute sur ses genoux et le taquine avec toutes sortes d'espiègleries ». Il se comporte avec elle comme jamais il ne s'était comporté avec ses dix-sept enfants tant légitimes que bâtards !

Il semble bien qu'à la mort de la reine, Louis XIV ait choisi, par son mariage avec madame de Maintenon et son comportement avec Marie-Adélaïde, un modèle de vie plus bourgeois. En effet, c'est sous leur influence qu'il renoncera à l'exigence du paraître qu'il s'était fixé et avait imposé à la cour dès le début de son règne.

Madame de Maintenon était tout aussi attachée à la princesse et Adélaïde passa bientôt de plus en plus de temps avec celle qu'elle appelait « ma tante ». Elles bavardaient gaiement des après-midi entiers : tout en brossant les boucles châtaines d'Adélaïde, la marquise lui contait les Fables de La Fontaine en expliquant avec beaucoup de soin la morale. Quelquefois, elle lui racontait les Contes de Perrault ou faisait rêver sa jeune auditrice ravie en évoquant les souvenirs de son enfance en Martinique. Madame de Maintenon, touchée par la confiance illimitée que lui témoignait Adélaïde, lui prodigua toute la tendresse d'une mère et, plus important encore, fit preuve d'une vigilante et sage attention pendant les premières années que la petite fille passa en France.

Madame Palatine ne supportait pas l'attachement de la fillette pour madame de Maintenon, ni de l'entendre appeler celle-ci « ma tante ». Ce terme lui rappelait sans cesse le mariage supposé de son beau-frère, le roi de France, avec madame de Maintenon, la veuve Scarron. Bien sûr, cette union ne fut pas rendue publique ; on devait la déduire de quelques signes comme le comportement du roi avec madame de Maintenon, le fait que celle-ci occupât lors de la messe une des tribunes faites pour le roi et la reine ou encore de cette phrase d'un prêche de l'abbé Thiberge à Saint-Cyr « Erunt reges nutricii vestri et reginae nutriciae vestrae », qu'il traduisit par « Les rois seront chargés de vous nourrir et les personnes les plus élevées, prendront soin de votre éducation ». Madame de Maintenon était la dame la plus élevée de Saint-Cyr ; elle faisait donc partie des « reines » que désigne le mot latin. À ce sujet, nul n'ignore la petite anecdote concernant la sainte Françoise du peintre Mignard. Ce dernier, souhaitant draper les épaules de sa sainte Françoise d'un manteau d'hermine mais craignant d'irriter le roi, sollicita son autorisation et le roi répondit : « Certainement, sainte Françoise le mérite bien. » Or, Françoise de Maintenon portait l'hermine royale ! La Palatine doutait des élans spontanés d'Adélaïde et soupçonnait la fillette de onze ans d'être quelque peu machiavélique : « Elle ne s'intéresse nullement à Monsieur et daigne à peine nous regarder mon fils et moi, mais dès qu'elle aperçoit Maintenon, elle court la rejoindre... cela prouve à quel point elle agit déjà d'un point de vue politique. »

S'expriment ici bien sûr la haine et le mépris de la Princesse allemande pour madame de Maintenon ; elle ne supporte pas que l'ancienne veuve d'un poète bossu, mal née de surcroît, ait pris le pas sur elle qui avait épousé Monsieur, frère du roi. Madame sait bien aussi qu'à onze ans la petite princesse savoyarde n'a pu oublier toutes les horreurs que les guerres entre la France et son pays ont pu engendrer. Du reste, Saint-Simon lui-même se défie également de la spontanéité d'Adélaïde pour Louis XIV et son épouse secrète : « Jamais princesse de cet âge n'était arrivée aussi disciplinée ni plus à même de tirer profit de l'instruction qu'elle avait reçue. Le duc de Savoie, qui connaissait parfaitement bien notre cour, lui avait décrit et lui avait enseigné qu'elle tenait la meilleure façon d'y être heureuse... Dès le moment de son arrivée, elle comprit comment elle devait s'y prendre et ne cessa jamais plus d'en user ». Notre mémorialiste sait faire la part de la séduction, de l'intérêt personnel et de la diplomatie chez la princesse ; comme la Palatine, il n'est point dupe de cette nature apparemment disposée au plaisir.

Les parents d'Adélaïde avaient certainement insisté sur l'importance de gagner la faveur de Louis XIV et de madame de Maintenon et cette fillette de onze ans, qui peut se montrer sincère et chaleureuse, peut aussi jouer la comédie sur le chapitre des sentiments. Notons ici que madame de Maintenon relevait elle-même qu'Adélaïde avait « un pouvoir incroyable sur elle-même. »

Dans une lettre de décembre 1696, adressée à Madame Royale, Adélaïde nous révèle cette sorte de fausse candeur lorsqu'elle déclare à sa grand-mère : « J'ai beaucoup d'affection pour elle et j'ai une grande confiance dans les conseils qu'elle me donne », mais ajoute aussitôt : « Je fais ce que vous m'avez ordonné de faire concernant



madame de Maintenon ».

Même si la nièce de madame de Maintenon, mademoiselle d'Aubigné, observatrice perspicace et compagne intime de la princesse, affirme plus tard : « Il me semble impossible de mettre en doute son affection pour le roi », comment Marie-Adélaïde aurait-elle oublié les dix premières années de sa vie passées dans son pays, la Savoie ? Elle restera d'ailleurs toujours très attachée à ses origines. Marie-Adélaïde a bien dû apprendre que, si madame de Maintenon était la veuve Scarron, elle était avant tout la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, « l'âme du parti huguenot », ce poète à qui la France devait Les Tragiques qui prophétisaient la vengeance de Dieu sur les catholiques assoiffés de guerre de religion depuis la Saint-Barthélémy :

*Cités ivres de sang et encore altérées,*

*Qui avez soif de sang et de sang enivrées,*

*Vous sentirez de Dieu l'épouvantable main...*

Madame de Maintenon s'était convertie au catholicisme et son zèle de néophyte lui conférait sa part de responsabilité dans la révocation de l'Édit de Nantes et dans l'abominable massacre des Vaudois.

Le roi, indifférent aux états d'âme de la Palatine et subjugué par la toute jeune duchesse de Bourgogne, ne cessera de la considérer comme une future reine. Le 6 décembre 1696, Marie-Adélaïde célébrant son onzième anniversaire, le roi lui fit le cadeau exceptionnel de l'emmener à Marly quelques jours, en compagnie de l'ambassadeur Govone. Louis XIV confia à ce dernier que « la princesse représentait en tout point son idéal » ; puis ils fixèrent ensemble la date de son mariage avec le duc de Bourgogne : en décembre de l'année suivante, juste après son douzième anniversaire. Il leur restait un peu plus d'un an pour préparer la jeune princesse à son futur métier de reine, car aussi indulgent et accommodant que fût le roi, il tenait à ce que Marie-Adélaïde « reste confinée de manière très stricte, [avec l'interdiction] de parler d'Opéra, de théâtre ou de jeux. » Ce n'était pas grave en soi pour Marie-Adélaïde qui trouvait pour l'instant les douillettes soirées passées en compagnie de Louis XIV et Madame de Maintenon à raconter des histoires et à chanter des airs savoyards en s'accompagnant au clavecin, bien plus délicieuses que les pièces de Molière ou l'ennui des tables de lansquenets.

De retour à Versailles, madame de Maintenon informa l'ambassadeur qu'elle avait l'intention de se tenir « entre la princesse et le monde », jusqu'à ce que l'enfant puisse découvrir elle-même les arcanes de la société. Elle annonça sa décision de garder Adélaïde loin de la cour pour s'assurer que la religion occuperait une place majeure dans le rôle que le destin lui avait réservé. Govone, profondément impressionné par le discours de madame de Maintenon, note dans son rapport à Turin qu'à ce moment-là, elle se lança dans des réflexions dont « ni [sa] plume, ni [sa] mémoire ne peuvent rendre leur effet. »

Madame de Maintenon avait, il est vrai, depuis l'éducation du duc du Maine, une solide expérience en la matière ; de plus, elle connaissait, par une série de rapports, les goûts de la princesse et les moindres détails de la vie qu'elle avait menée à la Vigna avec sa mère et sa grand-mère. Cependant quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle constata qu'Adélaïde ne « savait absolument rien, même pas écrire » : ses lettres ressemblent à des hiéroglyphes, les fautes d'orthographe fleurissent avec abondance et la brièveté de sa correspondance révèle ses difficultés et son ignorance ! « Vous me pardonnez, madame, si je ne vous en ai pas écrit la peur de vous annuler me la fait faire, Madame, votre très humble, très obéissante petite fille, Marie-Adélaïde de Savoie » (sic !) La grammaire et l'orthographe allaient s'améliorer légèrement avec les années mais ne prendraient jamais le rythme des acquisitions d'Adélaïde en matière de vocabulaire : à vingt-cinq ans, elle se révélait toujours incapable d'épeler « Versailles ». Une telle incurie n'est pas très surprenante lorsque l'on se souvient quelle importance la duchesse de Savoie avait accordée à l'éducation spirituelle de sa fille plutôt qu'à la maîtrise de la langue et de la grammaire.

Maintenant qu'Adélaïde était chérie du roi et de la cour, rares étaient ceux qui se permettaient de l'encourager à étudier des heures chaque jour, si tant est qu'elle eût recherché d'elle-même de telles stimulations. Il est clair que son éducation n'allait pas être chose aisée, mais madame de Maintenon était déterminée ; elle engagea deux professeurs de français à qui elle recommanda de dispenser des leçons de courte durée, car « notre princesse ne s'intéresse pas à ce qui est long ».

Pour l'enseignement de l'histoire – matière ô combien capitale ! – madame de Maintenon nomma Dangeau, le professeur aimé d'Adélaïde. « Deux leçons par jour seront suffisantes, déclara-t-il, une sur les fables, l'autre sur l'histoire romaine... Il est inutile de penser faire d'une enfant une femme instruite contre son gré. » Consciente des faibles aspirations et des capacités médiocres de son élève, madame de Maintenon essaierait simplement d'éveiller la curiosité en stimulant d'abord le désir d'apprendre avant de la satisfaire. « Nous devons nous limiter à l'instruire sur certaines choses qui contribuent à la distraire ». Il est évident qu'avec une telle conception, il fallait engager également un maître de danse et un maître de musique. Adélaïde ne manifesta jamais de véritables talents pour la musique, mais elle développera bientôt pour la danse une passion qui jamais ne faiblira.

Désireuse de mettre Marie-Adélaïde à l'abri des mœurs dissolues de la cour, madame de Maintenon avait commis, ce faisant, une formidable erreur dans son système d'éducation : la princesse n'était entourée que de dames trop mûres, terriblement ennuyeuses pour une enfant de cet âge qui avait grandement besoin de petites amies. Madame



de Saint Simon, mesdemoiselles de Chevreuse et d'Ayen et mademoiselle d'Aubigné eurent bientôt la tâche de résoudre ce problème en répondant à toutes les invitations d'Adélaïde, qui se lia vite d'amitié avec chacune d'entre elles. Marguerite d'Aubigné devint rapidement sa meilleure amie. Les deux enfants étaient dévouées l'une à l'autre, ce qui ne les empêchait pas pour autant de se quereller à l'occasion et parfois violemment. Un jour, à la suite d'un désaccord, elles roulèrent sur le sol, s'assommant de coups avant d'être séparées par un messager du confesseur d'Adélaïde, le père Lecomte, qui attendait la princesse à la chapelle pour la confession. Avec un sourire entendu, mademoiselle d'Aubigné s'exclama : « Eh ! je ne voudrais pas être à ta place pour rien au monde, à devoir me confesser avec tout ce que tu as sur la conscience. »

Il régnait entre elles un climat taquin où le moindre incident, cependant, conduisait l'une et l'autre à laisser éclater leur ire. Comme les progrès d'Adélaïde se révélaient inexistantes et qu'il paraissait difficile de l'élever comme un oiseau en cage, madame de Maintenon, après mûres réflexions, convainquit Louis XIV de faire entrer Adélaïde dans son institut de Saint-Cyr destiné à des jeunes filles nobles et désargentées.

C'est rapidement après son mariage secret, dont la date est difficile à fixer mais qui dut se célébrer dans un délai très bref après le décès de la reine en juillet 1683, que madame de Maintenon fit part au roi de son désir de créer un institut d'éducation qu'elle établirait à Saint-Cyr. Elle souhaitait ardemment un lieu où elle aurait la première place puisque ce mariage, sur lequel la cour pouvait à l'infini s'interroger, ne lui conférait pas le titre de première dame de France. Revanche sur Versailles, le projet de l'institut ravit le roi à condition toutefois qu'il n'eût pas le statut de couvent. Sa vocation fut fixée : on confierait deux cent cinquante jeunes filles nobles et pauvres, de leur septième à leur vingtième année, à des dames, authentiques pédagogues, qui auraient prononcé des vœux simples. Madame de Maintenon en deviendra l'intendante, le guide spirituel et le guide intellectuel. Le roi ne restait pas indifférent aux petits détails et donnait son avis, par exemple, sur l'uniforme d'hiver avec des doublures de ratine ou sur l'uniforme d'été avec ses doublures de futaine ; il exigeait aussi des couverts d'argent, les seuls dignes de la noblesse à laquelle appartenaient les dames et les pensionnaires. Pour la croix que porterait chaque dame, Louis XIV fit appel à Racine qui composa ce distique :

*Elle est notre guide fidèle*

*Notre félicité vient d'elle.*

En ce qui concerne la formation intellectuelle, madame de Maintenon s'appuya sur le Traité de l'éducation des filles que Fénelon avait composé pour les huit filles de monsieur et madame de Beauvilliers dont il était un intime. Si madame de Maintenon choisissait les idées de Fénelon, c'est que ce dernier considérait les enfants d'une façon tout autre que La Bruyère, précepteur du petit-fils de Condé, le duc de Bourbon, cet « élève paresseux, rêveur ». Selon La Bruyère, « les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages... menteurs, dissimulés... ils ne veulent pas souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes ». Chez Fénelon, l'enfant est un être en devenir et il n'y a pas de généralisation possible. On y trouve des bons et des mauvais confrontés à des maîtres qui sont loin d'incarner la perfection. De sa conception, il tirait cette règle : « Il faut que les enfants vous estiment... Ne les réprimandez jamais uniquement parce que vous êtes de mauvaise humeur... Traitez les bons tempéraments avec affection, soyez sévère avec les mauvais, mais ne soyez dur avec aucun d'eux. » Le prélat préconisait aussi l'alternance du travail et de la récréation tout au long des années de formation. La récréation, ce moment « qui unit et efface les préjugés, lie la maîtresse à ses élèves... Ce moment où les choses les plus désagréables peuvent être dites sans rebuter car elles sont exposées dans la gaieté ».

Lorsque, le 25 novembre 1696, madame de Maintenon conduisit pour la première fois Marie-Adélaïde à Saint-Cyr, la princesse fut reçue avec tous les honneurs par deux cent cinquante fillettes sous la houlette de madame de Payra. Adélaïde fut enchantée de cette visite qui s'acheva avec le concert de la chorale dans le réfectoire<sup>3</sup>. Sourches note que « Marie-Adélaïde était transportée par la vue des petites filles. Elle courut immédiatement retrouver le roi qui travaillait chez madame de Maintenon, et il fut particulièrement ravi des réponses enjouées qu'elle faisait à ses questions et de la façon dont elle tempérait son plaisir d'enfant. »

Ce sera toujours une grande joie pour Adélaïde, lassée de ces dames de Versailles toutes confites dans le respect de l'étiquette, de se rendre à Saint-Cyr. Elle tirera souvent un plaisir tempéré de vanité quand les jeunes filles écouteront avec un intérêt passionné ce qu'elle leur conte sur la cour, ce monde qu'hélas ! elles ne devraient jamais connaître.

Qu'une princesse royale entrât à Saint-Cyr était tout à fait nouveau ; et madame de Maintenon craignait naturellement que la future reine n'éveillât chez ces jeunes filles l'aspiration à la vie mondaine. Il n'aurait pas fallu que se reproduisent les émotions qu'avaient provoquées les apparitions de la future duchesse du Maine dans des toilettes extrêmement raffinées où s'étalait son goût du luxe. Avant d'inscrire Adélaïde, madame de Maintenon mit les demoiselles en garde : « Je me sentrais désespérée si le fait de voir chaque jour la princesse et des dames dont le statut exige d'elles qu'elles affichent un air mondain, devait raviver de telles tendances en vous. »

Ses peurs se révélèrent infondées : Marie-Adélaïde n'excita point les esprits. Elle se comporta en enfant de son âge. Dans ses Mémoires, une des dames de l'institution écrivit à propos d'Adélaïde : « Elle est gentille... gracieuse envers tout le monde, s'intéressant aux différentes tâches des dames, et à toutes les occupations et les sujets d'étude des demoiselles, se soumettant elle-même de bon cœur aux règles de l'établissement, même à celle du silence. »

Adélaïde semblait heureuse au milieu de tant d'amies de son âge, elle progressait dans toutes les matières et brillait même parfois dans le catéchisme... qu'elle avait si bien étudié en Savoie.

Lorsque les cours s'interrompaient, Adélaïde était libre de courir dans les couloirs du couvent, d'aider les novices dans leurs occupations ménagères, de préparer des tartes avec la cuisinière, de ramasser des fruits dans le verger pour soulager le dos d'une vieille sœur. Formée avec les gens simples de La Vigna, elle savait montrer son affection aux sœurs de Saint-Cyr, à sœur Marie en particulier, qui avait gagné une place dans son cœur pour l'avoir miraculeusement guérie d'une indigestion en lui couvrant l'estomac d'un couvercle de pot de terre bien graissé ! Il arrivait cependant qu'elle manquât de simplicité ; un jour, elle « oublia » de se changer, arriva tout essoufflée au bénitier, y trempa deux doigts et se signa avant la confession : « Le prêtre, raconte avec plaisir madame de Caylus, entendit le bruissement de sa robe de soie et supposa que cette pénitente, qu'il ne voyait pas, était une de ces pécheresses blasées de la cour et il débita l'admonestation appropriée. Marie-Adélaïde écouta en silence, puis courut en riant jusqu'à madame de Maintenon s'exclamant :

– Ma tante, je suis enchantée par ce confesseur : il m'a dit que j'étais pire que Magdelène ! » Madame de Maintenon devait parfois intervenir et réprimander vigoureusement Marie-Adélaïde qui bouleversait l'emploi du temps de l'école en arrivant en retard aux leçons. Elle exigeait également qu'elle prît une part active à la vie religieuse de la communauté en assistant, par exemple, aux séances des chapitres.

Cependant la marquise semble satisfaite d'Adélaïde à travers un « rapport de progrès » à la duchesse de Savoie : « Je suis étonnée par la princesse, lui confie-t-elle, et n'ai jamais vu intelligence plus extraordinaire. Elle ne se manifeste pas par des déclarations savantes, par une répartie vive et surprenante, ni par des exploits de mémoire comme c'est le cas pour d'autres enfants. Elle parle peu, mais elle ne dit rien de déplacé. Elle écoute sans en avoir l'air. Elle craint de déplaire mais ne cherche pas à tout prix à plaire. Lorsque ses dames pensent avoir perçu quelques signes d'impatience pendant sa toilette, il suffit de lui parler et elle ne recommence plus... Elle vit entourée d'un petit groupe de femmes respectables qui lui parlent d'une seule et même voix. Personne ne la gêne. Au contraire, tout est tourné vers son éducation. Il n'en sera pas toujours ainsi, car des pièges guettent les princesses tout autant que les communs des mortels, et plus elle reçoit de louanges aujourd'hui, plus elle suscitera de jalousie. Je prie Dieu de la protéger. »

Heureusement l'éducatrice royale ne se contente pas, devant cette intelligence moyenne, de l'intervention divine : en envoyant Adélaïde à Saint-Cyr, elle pense pourvoir la princesse d'une éducation sérieuse, d'un groupe de compagnes avenantes et, surtout, d'innombrables bons souvenirs qu'Adélaïde conservera toujours. Saint-Cyr permettra aussi à la jeune princesse d'échapper au carcan de l'étiquette et de laisser éclater un tempérament fort pétulant. Madame de Maintenon n'est sans doute pas plus dupe que madame Palatine du caractère de Marie-Adélaïde mais il lui faut garder la confiance, l'amour du roi qui adore la jeune princesse.

Bien sûr, Saint-Cyr n'occupait qu'une partie des journées. Pendant que madame de Maintenon s'efforçait d'enseigner à la petite savoyarde la grammaire et les rudiments de l'histoire, Louis XIV veillait en effet à ce que sa protégée, qui serait bientôt officiellement la duchesse de Bourgogne, sût remplir ses devoirs de future reine. Adélaïde se pliait au rituel de la toilette publique deux fois par semaine.

Sa journée ne commençait qu'à huit heures moins le quart ; elle flânait en déshabillé jusqu'à onze heures dans ses appartements, jouant au clavecin avec son maître de musique ou dansant avec Dangeau, pendant que lui étaient lues à voix haute ses fables préférées.

Puis la princesse était vêtue pour la messe quotidienne. Devant un parterre de dames de très haut rang, on lui tendait son habit de cour : d'abord la chemise en lin blanc, puis le corset à lourdes baleines dont l'ouverture large de dix centimètres était solidement lacée par les membres les plus âgées de la suite. Puis étaient passés plusieurs jupons et enfin, la robe en soie ou en velours. L'habillage était souvent lent et laborieux, car les dames qui détenaient le droit si convoité de tendre les vêtements royaux devaient parfois céder leur prérogative à d'autres personnes de rang plus élevé, quand il s'en présentait.

À midi, les portes de la chambre à coucher s'ouvraient sur la princesse qui, en musique et devant son personnel, allait se parer de ses bijoux et se faire coiffer selon le goût du roi et de madame de Maintenon. Les courtisans se ruaient alors dans la Galerie des Glaces pour assister au passage du roi conduisant la princesse à la messe. Alors que Louis XIV déjeunait en public après l'office, Adélaïde regagnait ses appartements accompagnée de la duchesse du Lude. Dans le début de l'après-midi, le roi l'attendait pour leur sortie quotidienne dans le parc du château, puis Adélaïde recevait les dignitaires des cours étrangères. Une de ces entrevues fut accordée à l'envoyé du sultan du Maroc et le discours de l'ambassadeur, dont le style emphatique, ampoulé, était tout à fait étranger à Adélaïde, faillit déclencher chez elle un fou-rire :

« Madame, submergé comme je le suis actuellement par la générosité du plus grand monarque du monde, et noyé dans l'océan de sa munificence, ma coupe devrait déborder de joie. Mais l'honneur que me fait aujourd'hui Sa Majesté, en me permettant de rendre hommage à une princesse dont le mérite bien plus élevé que son âge l'a rendue digne de s'unir au plus grand prince de la terre, me comble de joie. Permettez-moi, très grande et excellente princesse, de joindre ma voix à celle de l'Europe et de faire connaître au peuple d'Afrique les mérites édifiants de votre illustre personne qui ont fait de vous l'Étoile du matin, et l'aube rayonnante de la paix. » Il doit être porté au

crédit de l'Étoile du matin qu'elle contrôla son envie de rire jusqu'à ce qu'elle fût seule avec ses dames.

Après le dîner, Marie-Adélaïde se rendait chez madame de Maintenon qui contait avec passion les histoires de son enfance, ajoutant souvent au récit de ses souvenirs une morale appropriée : « Nous ne devrions jamais refuser d'apprendre quelque chose, quelle qu'en soit la nature... Je n'avais jamais imaginé qu'apprendre à peigner mes cheveux pourrait m'être utile. Ma mère, se rendant en Amérique, emmena plusieurs dames avec elle, mais elles s'y marièrent toutes et il ne lui resta personne d'autre que de petits esclaves, tous absolument incapables de la coiffer. Alors, elle m'apprit à le faire et, comme elle avait une très belle et très longue chevelure noire, j'étais obligée de monter sur une chaise ; mais je les peignais très bien. Quand je fus à la cour, ce petit talent me valut la faveur de la dauphine... Elle disait que personne ne la coiffait aussi bien que moi... Vous ne devez pas penser que ces choses sont au-dessus de vous parce que vous êtes une jeune dame. »

Ainsi, madame de Maintenon tentait d'inculquer à Marie-Adélaïde des leçons de simplicité, la mettant en garde contre le danger de la vanité et de l'orgueil. Cependant, elle n'avait aucunement besoin de lui répéter qu'il fallait aimer le roi, lui être fidèle... Adélaïde le plaçait dans son cœur juste après Dieu, comme son père le lui avait recommandé, puisqu'il était roi de droit divin...

Pour la princesse, la première année en France touche à sa fin. "Chaque jour [elle est] un peu plus jolie. Son visage devient plus petit. Son teint est rosé et blanc. Elle a grandi... Sa silhouette est parfaite. Elle est propre et ordonnée, au contraire de la plupart des enfants... Elle danse très bien et sa grâce n'a pas d'égal... C'est ainsi maintenant", conclut madame de Maintenon.

Louis XIV et madame de Maintenon, la tante de Marie-Adélaïde, sont fascinés par sa beauté et ravis par les progrès réalisés sous ce qu'ils pensent être leur tutelle experte. La future duchesse de Bourgogne était pour eux promise à un brillant avenir. La dauphine n'était plus ; le dauphin, même s'il devait régner un jour, ne pourrait jamais traiter en reine de France et faire asseoir sur le trône la grosse et laide mademoiselle de Choin qu'il avait épousée secrètement, pas plus que Louis XIV n'y avait placé madame de Maintenon. Quant au menu peuple, bafoué, exploité, tenu à l'écart par la noblesse de cour, il aimait peut-être à s'imaginer que Marie-Adélaïde et le duc de Bourgogne, dont le cœur depuis la rencontre de Nemours ne battait plus que pour elle, accédant au trône, agiraient pour que la France fût heureuse.

1. – Aujourd'hui, Adélaïde ne pourrait reconnaître qu'une de ces pièces : la chambre des gardes. Son fils, Louis XV, rénova entièrement la chambre à coucher pour son épouse, Marie Leszczyńska, à la fin des années 1720 ; quarante ans plus tard, Marie-Antoinette mit à son goût la salle à manger et le Salon des Nobles.

2. – Bruno Cortequisse : La Galerie des Glaces, Perrin 1999.

3. – La musique du morceau chanté par les pensionnaires était composée par Lully. Le texte : « Grand Dieu, sauvez le Roi, Grand Dieu, vengez le Roi, Vive le Roi, Qu'à jamais glorieux, Louis victorieux, voie ses ennemis toujours soumis, vive le Roi » correspond aujourd'hui à l'hymne national britannique « God save the Queen ».

## CHAPITRE IV

### L'époux

La naissance de Louis Bourbon, duc de Bourgogne, le 6 août 1682, représentait bien plus pour Louis XIV que le prolongement de sa dynastie : depuis cent trente-cinq ans, c'était la première fois qu'un roi de France voyait naître un petit-fils ! Ce jour-là, Louis XIV parvint au comble du bonheur. Il avait reculé ses frontières, humilié ses ennemis, brillé à la tête de ses armées ; le génie de la guerre et l'habileté politique avaient concouru à sa puissance. La magnificence, le goût et les arts à Versailles avaient nourri l'admiration de l'Europe entière. Il ne manquait plus alors qu'une postérité qui affermirait le trône. Le dauphin Louis, seul survivant légitime d'un roi qui avait engendré dix-sept enfants, et son épouse, avaient enfin exaucé le désir d'un pays tout entier qui s'enflamma à l'annonce de la nouvelle. La joie fut telle à la cour que le monarque lui-même céda à l'exaltation générale : il accorda non seulement aux courtisans la faveur de l'embrasser, mais également celle de le porter sur leurs épaules avec « une familiarité si touchante et si peu conforme à la gravité de son caractère » que, donnant sa main à baiser, il sentit qu'on le mordait. Un de ses serviteurs s'inclina alors et s'excusa par ces mots : « Sire, si je n'avais pas mordu, Votre Majesté ne m'eût point remarqué ».

On avait toutes les raisons de se réjouir de cette heureuse naissance, car la dauphine avait auparavant fait deux fausses couches. Marie-Anne-Christine de Bavière, arrivée à Versailles au début de l'année 1680 pour épouser l'héritier du Roi-Soleil, n'était pas belle, mieux, elle n'était « pas seulement laide mais grotesque ». Malheureusement pour elle, le dauphin Louis, gros jeune homme paresseux, était irrésistiblement attiré par les laiderons et ne répugnait en aucune façon à remplir ses devoirs conjugaux.

Les difficultés que la jeune femme avait rencontrées pour porter un enfant à terme auraient dû servir d'avertissement lors de la naissance du duc de Bourgogne qui avait laissé la dauphine presque à l'agonie. Mais à peine remise, elle mit au monde, le 19 décembre 1683, Philippe, duc d'Anjou, et le 31 août 1685, Charles, duc de Berry. Lorsqu'elle mourut épuisée en 1690, le petit duc de Bourgogne, alors âgé de huit ans, fut en proie à une douleur qui surprit toute la cour. Marie-Christine de Bavière avait mené une vie retirée et s'était montrée plus mère que dauphine.

La solitude du duc de Bourgogne, plongé dans le désespoir, ressemblait quelque peu à celle qu'avait ressentie la jeune Adélaïde trop souvent privée de son père durant sa petite enfance à Turin. La perte de sa mère semblait l'avoir si terriblement perturbé que son caractère en fut profondément affecté. « Ce prince fit trembler, témoigne Saint-Simon, dur et colère jusqu'aux derniers emportements et contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même du temps et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps, opiniâtre à l'excès. » Saint-Simon n'est pas le seul mémorialiste à dépeindre les excès de rage incontrôlables, le tempérament bouillant du duc de Bourgogne qui devint, très peu de temps après la perte de sa mère, emporté et terriblement entêté. Sa gouvernante, la maréchale de la Mothe, le qualifiait de « Sainte terreur ».

Cet enfant de caractère difficile devait être encadré par des maîtres capables de lui tenir tête. Le duc de Beauvilliers fut nommé gouverneur, et Bossuet recommanda comme précepteur l'abbé Fénelon, car il désirait qu'on dispensât au successeur du dauphin dont il n'avait lui-même rien tiré, ce que Louis XIV regrettait de n'avoir pas reçu de Mazarin : une éducation digne des devoirs du trône. Le duc de Beauvilliers, père d'une famille nombreuse, était un homme simple, affable, discret et moins envieux que le brillant Fénelon, cet homme à l'esprit vif, lumineux, d'une sensibilité littéraire extraordinaire. Leur entente cimentée par l'amitié fut efficace.

Fénelon se trouva confronté à ce prince, indocile, à l'esprit cruel. Il suffit d'analyser le portrait du capricieux qu'il trace dans *Mélanthe*, pour y découvrir la personnalité insupportable du duc dans ses jeunes années : « Mélanthe se coucha hier les délices du genre humain : ce matin on était honteux pour lui ; il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu ; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres... Sa raison est comme à l'envers : c'est la déraison... Il menace, il tremble : il mêle des hauteurs avec des bassesses indignes. »

Le programme d'études que Fénelon mit en place reposait sur quelques notions de physique et de mathématiques, le latin, le français et l'histoire, cette dernière principalement axée sur les règnes de Charlemagne et de Saint Louis, sans oublier le destin de l'Angleterre si étroitement lié à celui de la France depuis tant de siècles. Pour l'éducation morale, le duc de Bourgogne s'adonna à la lecture des *Aventures de Télémaque*, ouvrage d'abord destiné dans la pensée de Fénelon, son auteur, à mettre en garde le jeune prince contre les dangers de l'amour sensuel et coupable. Le petit dauphin apprécia fort bien les Lettres, mais pas autant que l'exercice physique, dont l'équitation qui demeura toujours sa véritable passion. Il pratiquait avec adresse la voltige et les armes, l'épée et le pistolet. Quant à son goût pour la chasse, il s'était éveillé les jours où, tout enfant, il s'amusait à courir avec ses chiens dans la forêt de Fontainebleau. Très jeune, il prit part avec entrain à sa première chasse à courre. Saint-Simon remarque que le petit duc de Bourgogne « avait une passion pour toutes sortes de plaisirs » et, en particulier, pour l'armée où, selon Sourches « il s'exerçait avec sa troupe, faisant preuve d'une précision, d'une régularité et d'une habileté bien supérieures à celles que l'on rencontre d'habitude chez les garçons de son âge, il était vraiment surprenant de

voir un enfant à peine âgé de sept ans se comporter avec le sang-froid et l'assurance d'un homme de vingt-cinq ans. » Louis XIV était profondément ému de ces qualités de petit guerrier.

Le roi, qui savait depuis fort longtemps ne pouvoir rien espérer de Monseigneur, avait reporté toute son affection sur l'aîné de ses petits-fils. Satisfait de l'éducation dispensée par Beauvilliers et surtout par Fénelon, il jugea nécessaire d'arracher l'enfant à la douceur féminine de madame de la Mothe, le 3 septembre 1689, pour le confier au marquis de Donville, « un homme aimable et courageux » et à Messieurs Dupuy et Leschelles, esprits « honorables et cultivés... » De ces cinq hommes qui entouraient le prince, seul Fénelon, dont les théories sur l'éducation des filles avaient tant inspiré madame de Maintenon, nourrissait réellement pour le duc de très nobles ambitions. Il sut reconnaître ses capacités et s'évertua à gagner sa confiance et son affection. Pour obtenir des résultats, il utilisa de nombreuses méthodes qui conduisaient Bourgogne à comprendre la gravité de ses fautes en lui insufflant le désir de s'améliorer. Un jour, après une violente crise de rage du prince, Fénelon convoqua les membres de la suite et les chargea de faire remarquer à Bourgogne qu'il avait l'air malade ; le jeune duc, alarmé, appela le médecin royal : Fagon l'examina méthodiquement et le questionna pour savoir si quelque chose ne l'avait pas récemment irrité. Il énuméra toutes les maladies que pouvait engendrer un excès de colère, ajoutant malicieusement qu'il avait connu des cas où une telle conduite avait entraîné une mort immédiate. Bourgogne s'empressa alors de présenter ses excuses à Fénelon.

Cependant la fougue naturelle et les mauvaises habitudes renouvelèrent souvent ces crises. L'essentiel était donc d'assouplir la raideur du caractère, de le plier à l'obéissance sans paraître l'y contraindre et Fénelon excellait dans cet art difficile. Un après-midi, le petit duc rencontra par hasard un charpentier qui travaillait dans l'une des pièces du palais et fut intrigué par ses outils. Il importuna tant l'ouvrier que ce dernier, feignant de se mettre en colère, s'écria : « Hors de ma vue, Prince, lorsque je suis en colère, je casse tous les os du corps de quiconque s'approche de moi ». Le petit duc, effrayé, retourna en courant auprès de son précepteur, affirmant que le charpentier devait être un bien méchant homme. Fénelon répondit avec un sourire : Alors comment appelleriez-vous un prince qui bat son valet de chambre lorsque ce dernier fait de son mieux pour le servir ? »

Lorsqu'il voulait représenter, le prince se montrait si altier, ou plutôt si hautain qu'il en devenait plus insupportable encore. Fénelon, mieux que personne, savait alors aplanir les difficultés en joignant indulgence et autorité : le jeu entre la fermeté et la patience résolvait souvent les problèmes et devint le fondement de sa pédagogie. Le marquis de Louville rapporte dans ses *Mémoires* un épisode significatif : un jour que le prince était de mauvaise humeur, il s'adressa à Fénelon avec arrogance :

– Je sais quelle est votre place, je connais la mienne ! Sans un mot, Fénelon quitta la pièce. Il revint le lendemain, l'air triste, et s'exclama :

– Vous souvenez-vous qu'hier vous avez dit que vous saviez quelle était ma place et la vôtre ? Il est de mon devoir de vous répondre qu'il n'en est rien ! Vous vous imaginez être au-dessus de moi ; c'est peut-être ce que vous ont dit les serviteurs ; je peux vous affirmer sans hésitation que je vous suis bien supérieur en ce qui concerne le savoir et l'expérience. Vous pensez que je suis heureux d'être votre précepteur, vous vous trompez. J'ai accepté la charge car je dois obéissance au roi... Afin que vous ne soyez plus abusé, je vous mène à l'instant auprès de Sa Majesté pour le prier de vous trouver un autre précepteur qui j'espère aura plus de succès. »

Le duc de Bourgogne, en larmes, implora son pardon. L'indignité de sa conduite, la crainte de ses parents, la honte l'accablèrent.

– Ah ! Monsieur, s'écria-t-il, vous pourriez me rappeler bien d'autres torts que j'ai eus à votre égard. Ce qui s'est passé hier y a mis le comble ; mais j'en suis désespéré. Si vous parlez au roi, vous me ferez perdre son amitié ; et si vous abandonnez mon éducation, que pensera-t-on de moi dans le public ? Au nom de Dieu, ayez pitié de moi. Je vous promets de vous satisfaire à l'avenir. »

Fénelon fut heureux de ces réactions ; cependant, il ne promit rien, témoigna du doute, prolongea l'incertitude jusqu'au lendemain et parut ne céder qu'aux preuves les plus fortes du repentir : la leçon porta. Le précepteur jouait aussi sur la sensibilité du duc de Bourgogne, cette sensibilité intense, profonde qui le fera si souvent souffrir. « Les naturels vifs et sensibles, disait Fénelon, sont capables de terribles égarements ; les passions et la présomption les entraînent, mais ils ont aussi de grandes ressources » ; ce sont ces dernières qui permettront au prince de se corriger. Comment aurait-il pu résister au maître incomparable qui le dirigeait avec tant de soin ?

Au nom du Christ et de la monarchie de droit divin, Fénelon va également inculquer au duc de Bourgogne, très tôt initié à la Bible et à l'Évangile, une éducation religieuse à laquelle il se montra très réceptif. Sa dévotion le poussera à lutter contre les passions, à s'embarrasser parfois même de trop de scrupules. Le jour de Pâques 1694, il fait sa première communion, il a tout juste douze ans. Son confesseur, l'abbé Martineau, rapporte que, la nuit précédant l'événement, l'enfant, impatient, demanda à plusieurs reprises à se lever. « Il revint transformé de la Sainte Table, relève madame de Maintenon ; ses progrès dans la vertu étaient sensibles d'une année à l'autre... Il continue à se faire violence pour détruire entièrement ses défauts. Sa piété l'a tellement métamorphosé que, d'emporté qu'il était, il est devenu modéré, doux, complaisant. On dirait que c'est là son caractère, et que la vertu lui est devenue naturelle. »



Là était la différence entre le duc de Bourgogne et Marie-Adélaïde. Ce que le prince avait promis à Dieu, et à lui-même, il le tint fidèlement et, à partir de sa première communion, il s'appliqua sans cesse à réprimer son humeur, à devenir chaque jour plus vertueux, alors que Marie-Adélaïde, même si elle avait reçu de sa mère une éducation très chrétienne, semblait dans de bien moins bonnes dispositions. Madame de Maintenon dut entretenir la crainte et l'horreur du péché dans son âme enfantine en s'efforçant de la soustraire à certaines influences, qu'elle jugeait pernicieuses, de la cour où la rigueur n'était pas précisément florissante, même si, pour ne pas déplaire au roi, on s'appliquait à sauver les apparences. Ce qui soudain semblait définitivement acquis chez le duc apparaissait nettement comme contraint chez Marie-Adélaïde. Lui s'éloignait de la cour volontairement et observait une vie presque monacale, pendant qu'elle était forcée à une forme d'isolement, éloignée de certaines personnes jugées trop peu vertueuses pour son âge. L'intimité douteuse entre mademoiselle de Nantes et mademoiselle de Mursay, la propre nièce de madame de Maintenon, n'était un mystère pour personne, de sorte qu'il fallut les marier pour qu'elles fussent libres de se rejoindre ailleurs qu'à Versailles.

Le duc de Bourgogne ne se laissera pas entraîner sur des voies dangereuses ; il se rappelait sans cesse les principes fondamentaux de son éducation : la vertu et la raison resteront ses guides. Le goût du travail et l'horreur du vice l'éloignaient des pièges de la volupté ; les défauts de son caractère n'étaient plus pour lui que des motifs de vigilance et leur correction, une source de triomphe.

Adélaïde, pourtant instruite depuis son arrivée à Versailles par madame de Maintenon, apparaissait très différente de son futur mari ! Elle avait de l'esprit, de la grâce, l'art de plaire, des goûts dispendieux. On percevait déjà chez elle les signes avant-coureurs d'un authentique caractère épicurien, voire hédoniste. Tout opposait le duc et la duchesse, sauf peut-être leur rayonnement à la cour.

Le duc de Bourgogne, en effet, n'incarnait pas vraiment la séduction. Malgré « le front parfait, les plus beaux yeux du monde, un regard vif et toujours perçant », avec ses lèvres et sa bouche qui ne présentaient quelque attrait que « s'il les tenait fermées, [car] sa mâchoire supérieure si proéminente recouvrait les dents du dessous, il était loin d'être un Adonis, encore que sa chevelure châtain, épaisse, retombât en boucles généreuses sur ses épaules. »

Les complications, lors de sa naissance, avaient provoqué un déplacement des vertèbres qui, à peine perceptible durant son enfance, devint, avec l'âge, une véritable déformation : le jeune duc de Bourgogne se retrouvait avec une épaule plus haute que l'autre ! Le chirurgien du roi lui confectionna un collier en fer que le prince porta pendant des années de peur que cette difformité n'apparût trop flagrante à la cour peu préoccupée pourtant des corps harmonieux. En effet, il faut se rappeler que les pratiques d'accouchement du XVII<sup>e</sup> siècle, ajoutées à une fréquente consanguinité, avaient rendu Versailles presque indifférent à l'apparence physique. Perruques et poudres, dentelles et brocarts tentaient de dissimuler artificiellement les défauts de la nature... La maréchale de Luxembourg avait une bosse derrière et une devant, le duc du Maine était pied-bot ; lorsque le duc de Vendôme se soumit au remède du mercure pour soigner sa syphilis – probablement la plus grande cause de mortalité à la cour de France – il revint sans son nez ; les os du prince de Vaudémont se décalcifiaient si vite que le jeune homme pouvait à peine marcher. Dans ce monde d'infirmités, la colonne vertébrale déformée du duc de Bourgogne passait presque inaperçue.

Très heureusement, à la cour, le duc de Bourgogne attirait plus l'attention par son intelligence et son instruction que par son physique. Sa formation intellectuelle avait été forgée à partir des Aventures de Télémaque, traité politique « qui devait instruire M. le duc de Bourgogne tout en le divertissant avec des récits d'aventures ». Ce traité, inspiré de l'Odyssée d'Homère, retrace jour après jour les pérégrinations de Télémaque, fils d'Ulysse qui, guidé et conseillé par Athena sous les traits de Mentor, parcourt le monde à la recherche de son père. La genèse de l'ouvrage eut sans doute pour dessein, comme devait l'affirmer Fénelon, de distraire le jeune duc, mais surtout d'instruire le prince des règles du pouvoir, de la nature même du véritable amour et des dangers de l'adultère, péché mortel. Trois femmes incarnaient trois formes d'amour : la sensuelle Calypso, l'amour charnel, Eucharis, l'amour courtois et Pénélope, l'amour conjugal. Écrit pendant les négociations avec Turin, le *Télémaque*, de toute évidence, préparait son lecteur à tomber amoureux de l'épouse qu'on lui avait choisie !

Mais, le vrai but de Fénelon étant de confronter un futur roi de France à sa propre philosophie politique, il s'y révéla un authentique Mentor, grand pourfendeur de la guerre : « La guerre est parfois nécessaire, mais c'est la honte de la race... Ne me dites pas, ô rois, que je devrais désirer la guerre pour obtenir la gloire ! Quiconque préfère sa propre gloire aux sentiments d'humanité est un monstre de vanité et non un homme ; il ne récoltera qu'une gloire factice, car la véritable gloire ne réside que dans la modération et la bonté... Les hommes ne devraient pas penser du bien de lui, puisqu'il en pense si peu d'eux et a fait couler leur sang avec prodigalité au nom d'une cruelle vanité ».

Son horreur de la guerre, Fénelon la traduisait déjà dans une lettre à Louis XIV qu'il n'a peut-être jamais envoyée. « Si le roi, dit-on, avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre ? [...] Cette gloire, qui enduret votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours de maladies causées par la famine ».

C'est vraisemblablement le *Télémaque*, paru sans l'autorisation royale ni sans celle de Fénelon, qui, avec la défense



de Madame Guyon pendant la controverse quiétiste, provoqua la chute foudroyante de Fénelon et causa une crise grave entre Louis XIV et madame de Maintenon.

On n'insiste jamais trop sur les données religieuses de l'époque. De nombreux historiens ont affirmé, à juste titre, que la religion était, dans l'esprit du XVII<sup>e</sup> siècle, ce que la politique est devenue pour le XX<sup>e</sup> siècle. C'était en effet le seul champ possible pour le combat.

Les premières années du règne du Roi-Soleil avaient été témoins de la montée du jansénisme. Les jansénistes croyaient en la prédestination et rejetaient le concept catholique du libre-arbitre de l'homme. Une telle liberté, prétendaient-ils, a été perdue pour toujours par le péché d'Adam, et la rédemption réside non pas dans l'accomplissement des bonnes mœurs ou de vies exemplaires qui, selon l'Église, rachètent, mais seulement si Dieu accorde la grâce. Le jansénisme parvint à une telle popularité en France que l'aversion de Louis XIV, pour les « déviationnistes » religieux en général et pour le jansénisme en particulier, se manifestera par la destruction de Port-Royal en 1712. Malgré sa mise au ban par le pape et l'acharnement royal, le jansénisme avait continué de se développer tout au long du siècle.

Depuis la conversion d'Henri IV, pour qui « Paris valait bien une messe » et la promulgation de l'Édit de Nantes, une certaine tolérance religieuse avait régné en France envers les protestants.

Brutalement, Louis XIV revint sur la décision de son grand-père et, en 1685, ce fut le choc de la révocation.

Alors que cette révocation de l'Édit mettait un frein à la montée du protestantisme à l'intérieur du Royaume, elle rendit plus évidentes des tensions au sein de l'église catholique française. La dernière partie du règne fut marquée par une nouvelle tendance religieuse qui gagna Saint-Cyr et la cour comme un feu de paille : le quiétisme.

Tout commença par une inquiétude de madame de Maintenon qui, après qu'elle eut chargé Racine d'écrire pour les jeunes filles de Saint-Cyr deux pièces d'inspiration biblique, Esther et Athalie, fut fort secouée par leurs effets inattendus. Avec ce théâtre, auquel assistèrent peut-être trop de courtisans, une sorte de frivolité, un certain goût du luxe et le désir de briller envahirent Saint-Cyr. Il était nécessaire de revenir à plus d'austérité, voire de pudeur. La seule voie qui le permit fut, pour l'évêque de Chartres, le passage de l'institut au statut de couvent dont les « éducatrices » seraient liées par des vœux perpétuels. Louis XIV céda alors devant le pape qui y aspirait depuis longtemps. Mais l'idée même de prononcer des vœux perpétuels plongeait certaines âmes dans la tourmente et ce fut le cas en particulier de madame de Maisonfort. Cette dernière, pour enseigner à Saint-Cyr, avait déjà considéré les vœux simples comme une contrainte. Les vœux perpétuels la bouleversèrent à un point tel qu'une cousine, du nom de madame Guyon, vint à son secours et lui fit parvenir ses réflexions sur la relation authentique à Dieu et sur la prière avec un petit manuel qu'elle avait composé. Le Moyen court de faire oraison. Elle y affirmait que la religion reposait entièrement sur la prière « non pas une formulation ampoulée de prières, mais une attitude du cœur permettant d'être uni à Dieu par la foi et l'amour ». La prière devenait un pur état mental, « le silence de l'âme » et de ce silence étranger au langage naissaient un amour désintéressé et un apaisement, une quiétude totale... l'essence même du quiétisme !

Madame Guyon, depuis son veuvage et après la disgrâce de son ami Fouquet, était tombée sous l'influence de la fille de ce dernier, la duchesse de Béthune qui l'entraîna sur les voies du mysticisme conduisant au quiétisme. L'âme fortement armée, madame Guyon entreprit de nombreux voyages à travers l'Europe. Elle revint en France, malheureusement pour elle, juste après la condamnation de cette hétérodoxie chrétienne par Innocent XI, ce qui permit à l'archevêque de Paris de la faire emprisonner. Libérée, elle ne pratiqua pas de prières plus conformes aux attentes du pape et fut à nouveau internée chez les Visitandines de la rue Saint-Antoine. Si madame Guyon peut venir au secours de madame de Maisonfort, c'est qu'elle a retrouvé sa liberté, peut-être grâce à Dieu, mais certainement grâce à quelques amis haut placés. Elle fut bientôt présentée à madame de Maintenon qui était déjà sous le charme à travers les propos de madame de Maisonfort et même fascinée par la conception religieuse. Il manquait l'aval d'un Père, d'un abbé, bref d'un homme de religion. Or, Fénelon était sur ses gardes : « Elle a une mauvaise réputation », devait-il déclarer après leur première rencontre. Mais avant la fin de l'année 1688, il allait devenir un grand ami et bien plus loyal que ne le sera jamais madame de Maintenon, responsable des secousses qui allaient ébranler Saint-Cyr. C'est elle en effet qui introduisit madame Guyon à l'institut où sa doctrine se répandit comme une traînée de poudre.

Madame de Maintenon céda à la panique en voyant soudain le couvent s'affranchir des prières et s'abîmer dans un mysticisme intense. Elle s'en remit à l'évêque de Chartres qui alerta Louis XIV. Madame Guyon fut priée de s'éloigner et Le Moyen court de faire oraison fut envoyé à Rome pour y être jugé.

En 1689, le pape condamna l'ouvrage ; madame de Maintenon espéra que l'incident était clos à jamais. Ce ne fut pas le cas !

Fénelon, qui peu à peu s'était – contrairement à Bossuet – laissé séduire par le charisme de madame Guyon et se montrait consterné par le traitement que le pouvoir faisait subir à cette dernière, prit la défense de la quiétiste.

Louis XIV s'irritait sans doute des affinités entre madame de Maintenon et Fénelon en matière d'éducation et surtout de religion, alors qu'il était lui-même incapable d'une authentique prière. Il n'était d'ailleurs pas le seul à en

être agacé. Bossuet avait de bien meilleurs motifs : trente ans auparavant, le roi lui avait confié l'éducation du dauphin. Il avait échoué très vite dans sa tâche mais tirait fierté de ce que cela n'avait altéré en rien le respect et l'amitié que le roi lui portait. Mais depuis la nomination de Fénelon, et à laquelle il avait aidé, comme précepteur du duc de Bourgogne, Bossuet regardait son succès avec une jalousie doublée d'inquiétude. À la veille de la controverse quiétiste, il réalisait déjà – comme la plupart des courtisans – qu'à tout moment « le poste que [Fénelon] occupait, pouvait le placer dans les premiers rangs parmi les dirigeants », car, si Louis XIV mourait, le regard de la nation ne se fixerait pas sur l'élève de Bossuet, qui ne serait jamais qu'une pauvre tête couronnée, mais sur celui de Fénelon. Après plus d'un quart de siècle de prééminence, c'était ce que l'orgueilleux archevêque ne pouvait supporter. Bossuet, ayant pressenti la rancune que le roi nourrissait à l'égard de Fénelon, était prêt à l'utiliser à son avantage. Pour l'Église romaine, le quiétisme représentait le catalyseur. L'affaire Guyon arrivait à point.

Rome voyait deux grands dangers dans ce mouvement si empreint de mysticisme : le goût du suicide, car « commettre le péché le plus abominable est d'offrir à Dieu le plus grand des sacrifices » ; mais, pis encore, le reniement de la tradition et des conventions grâce auxquelles l'Église avait dirigé les peuples pendant des siècles ! Bossuet tendit un piège à son rival trop confiant, en se réfugiant derrière l'autorité de l'Église. Il proposa de s'entretenir à Meaux pour examiner les idées du quiétisme, sous réserve, stipula-t-il, que Fénelon et madame Guyon se soumettent tous deux aux conclusions. Les conditions furent acceptées ; les études de Meaux se poursuivirent de juillet 1694 jusqu'en mars 1695. Le précepteur refusa de signer les Articles de Meaux, et les deux ennemis se déterminèrent à publier leur propre défense.

Bossuet, « le cerveau le plus puissant du royaume [se mit] à l'œuvre pour provoquer la chute de Fénelon ». Il travailla rapidement, désireux d'intervenir le premier. En juillet 1696, il termina son traité Des états de la prière, dénonciation mordante des idées de madame Guyon. Il soumit son manuscrit à Fénelon, afin que ce dernier lui fît part de ses réactions et le sanctionnât, sachant bien que, s'il y consentait, Fénelon « devait admettre que les opinions qu'il avait lui-même exprimées étaient fausses et affaibliraient ainsi pour toujours sa position au sein de l'Église... [et que s'il refusait de répondre], les conséquences étaient incalculables et mettraient probablement fin à sa carrière. »

Fénelon tomba dans le piège les yeux fermés. Comme son code de l'honneur l'obligeait à soutenir madame Guyon et à refuser d'admettre Des états de la prière, Fénelon permit à Bossuet de triompher. Le roi, qui ne comprenait pas grand-chose à cette bataille théologique, réprimanda madame de Maintenon : elle avait passé bien trop de temps à soutenir un homme dont les idées frôlaient l'hérésie. L'épouse du Roi-Soleil fut terrifiée à l'idée des conséquences qu'elle aurait à subir si elle continuait à défendre Fénelon. Elle versa force larmes jusqu'à l'absolution de Louis XIV qui la lui donna en ces mots : « Madame, allez-vous donc mourir pour cette affaire-là ? » Elle se détacha du précepteur et vint ainsi grossir le nombre des plus terribles détracteurs de l'archevêque de Cambrai. Fénelon n'eut pas d'autre alternative que d'en référer au Vatican, La réponse du pape était à prévoir : le 1<sup>er</sup> août 1697, Fénelon reçut l'ordre de se retirer dans son évêché de Cambrai. Le prélat, vaincu, obéit et quitta immédiatement Versailles, évitant avec soin de faire à son élève des adieux douloureux. Bossuet triomphait mais les fonctions de précepteur de la famille royale et cette guerre religieuse tout à fait propre au siècle, à laquelle Fénelon et lui se livrèrent, les réuniraient pour la postérité dans l'Histoire de France. Le duc de Bourgogne fut anéanti par cette brutale séparation. Le visage baigné de larmes, il pria son grand-père d'adoucir son décret mais Sa Majesté resta inébranlable. Ce fut tout aussi difficile pour Fénelon : il assura Beauvilliers qu'il ne cesserait jamais de penser au jeune Bourgogne et pressa le gouverneur du prince de continuer le travail qu'ils avaient commencé. Il réitéra ses principes. « Je dois aimer le duc de Bourgogne en dépit de ses pires défauts. Je vous implore de ne jamais laisser quoi que ce soit diminuer l'amitié que vous avez pour lui, que cette amitié soit désintéressée et ancrée dans la foi ; c'est votre rôle de le nourrir... Encouragez-le sans le flatter, instruisez-le sans l'ennuyer... Dites-lui les vérités que vous devez lui dire, mais brièvement, doucement, avec respect et tendresse. »

Ainsi, sous prétexte de protéger le prince contre les dangers d'une terrible hérésie, on sépara Bourgogne de l'homme qui eut le plus d'influence dans sa vie. Il accepta le jugement du roi, comme il avait appris à toujours le faire. Mais si, en apparence, il acquiesçait, il n'abandonna jamais son vénérable professeur et ami. Quatre années devaient s'écouler avant qu'il ne lui fût permis de communiquer avec Fénelon ; sa première lettre montre clairement que l'affection qui l'unissait à l'archevêque n'avait en rien diminué : « Versailles, le 22 décembre 1701. Enfin, mon cher Archevêque, j'ai l'occasion de briser notre silence. J'ai beaucoup souffert pendant tout ce temps, mais rien ne m'a autant blessé que de ne pas pouvoir vous dire tout ce que je ressentais pour vous. Vos malheurs ont augmenté mon amour au lieu de l'atténuer. Je pense avec ravissement au moment où je pourrai vous revoir, mais j'ai bien peur que ce moment soit encore loin... Je ne peux pas vous dire ici à quel point j'abhorre le traitement que vous avez subi, mais on doit accepter la volonté de Dieu et croire que tout ceci est pour notre bien. » Une telle résignation était le fruit des grandes leçons enseignées par Fénelon, leçons qui devaient être très utiles au prince pour le reste de sa vie.

Le départ de l'archevêque de Cambrai allait avoir des répercussions sur le caractère du duc de Bourgogne ; il maîtrisa sa colère mais ne pardonnera jamais vraiment à son grand-père la disgrâce de son précepteur. Sans doute n'apprit-il jamais la réconciliation du roi et de Fénelon par les soins du duc de Chevreuse qui était intimement lié aux deux.

Marie-Adélaïde ne fut pas alors pour le jeune prince d'un grand réconfort : la princesse ne connaissait que peu Fénelon, et même si on lui avait enseigné le quietisme à Saint-Cyr, elle était bien loin d'avoir l'âme mystique. Du reste, pendant que le duc vivait un véritable drame, Marie-Adélaïde était, elle, tout aussi bouleversée de voir s'éloigner madame Marquet, sa fidèle femme de chambre savoyarde.

On se souvient que Louis XIV avait interdit à quiconque de la maison de Turin d'accompagner Marie-Adélaïde. Seule madame Marquet avait été autorisée à suivre la princesse en France et elle demeura un certain temps à son service à Versailles. Mais le roi était bien déterminé, malgré toute son estime pour la femme de chambre, à la renvoyer en Savoie le plus rapidement possible ; la duchesse de Bourgogne « est tellement à son aise avec ses dames, explique-t-il, qu'elle n'a absolument plus besoin de sa femme de chambre piémontaise. » Marie-Adélaïde pleura amèrement le départ de madame Marquet avec qui elle parlait parfois de sa terre natale ; l'intérêt qu'elle portait à cette véritable amie ne diminua jamais. Sa correspondance régulière est la preuve suffisante de sa fidélité.

Madame Marquet congédiée, le dernier lien de Marie-Adélaïde avec la Savoie, La Vigna, semblait à jamais rompu. Comme sa position au sein de la cour ne lui permettait pas de s'apitoyer sur elle-même et que Louis XIV détestait les gens tristes, particulièrement lorsqu'il s'agissait de sa petite-fille dont le bonheur était devenu sa principale préoccupation, Adélaïde se laissa aller dans les bras de sa nouvelle gouvernante, madame Nogaret, et le cœur brisé, pleura jusqu'à ce qu'une visite de Louis XIV l'apaisât. À en croire Sourches, « elle fit preuve de beaucoup de courage et sécha rapidement ses yeux, de peur de causer du trac au roi. »

Le temps à lui seul aurait suffi à atténuer la nostalgie de Marie-Adélaïde, mais la gentillesse constante de sa suite personnelle, la présence attentive du roi, et surtout l'excitation des préparatifs de son mariage, compensèrent très rapidement la perte de son amie très chère.

Une menace avait plané sur l'union du duc et de la duchesse de Bourgogne, dont Louis XIV rêvait depuis fort longtemps : les intempéries de 1697, qui se révélèrent terribles au point que Marie-Adélaïde, qui n'avait pourtant jamais connu de problèmes de santé, avait été forcée de s'aliter. Bien que cette indisposition fut bénigne, le roi s'occupa sans relâche de la princesse, puisque la peur d'une éventuelle contagion avait interdit toute communication avec le duc de Bourgogne. Aussi dès qu'Adélaïde eut repris ses forces, le roi, Monseigneur et madame de Maintenon décidèrent qu'il était temps de permettre au couple de faire plus amplement connaissance. Les jeunes gens eurent la permission de se rencontrer toutes les semaines sous l'œil attentif de la duchesse du Lude. L'ambassadeur savoyard, invité à l'un de ces entretiens, rapporte à Victor-Amédée que « dès le début, le jeune couple se mit à converser de manière familière, et c'est avec tristesse qu'ils conclurent lorsqu'ils s'aperçurent que le moment de se séparer approchait. » Une grande complicité s'installa entre les deux futurs époux durant les préparatifs de la cérémonie : être au centre des intérêts de la cour les amusait beaucoup.

Le 26 novembre 1697, ils répétèrent les pas de leur danse de mariage, en présence du roi, de madame de Maintenon et d'invités. Marie-Adélaïde brilla, car la danse, qui lui était enseignée depuis son plus jeune âge, était un de ses divertissements favoris ! Et si un mémorialiste comme Saint-Simon admet « qu'elle évoluait avec une grâce dont elle n'était pas consciente, comme une déesse qui marche sur des nuages », on peut aisément imaginer les compliments de son « grand-papa », plein de fierté.

En fait, Marie-Adélaïde était très impatiente de se marier, imaginant toutes sortes de libertés dont elle ne pouvait encore jouir. La jeunesse regarde comme le plus heureux temps de la vie celui où, délivrée de l'autorité, elle pourra satisfaire ses goûts en liberté. C'est le temps où des mœurs se perdent, où des principes s'altèrent, où la soif de certains plaisirs efface les sentiments de la vertu. Les princes et les princesses qu'on marie trop jeunes sont exposés à ce danger plus vite encore. Tout s'offre à leurs désirs, la flatterie les assiège, la morale s'éloigne... Mais « je vous assure, affirmait Adélaïde, que malgré mon changement de statut, je resterai la même toute ma vie ». Elle rêvait d'une grande cérémonie d'autant que Louis XIV était le premier roi à marier un petit-fils depuis le grand-père de Charles Le Sage en 1350 ! Le Souverain était bien déterminé à répondre à ses exigences. Depuis qu'il avait épousé madame de Maintenon, Louis XIV s'était habillé avec la plus grande simplicité, toujours vêtu d'un habit marron uni et d'une veste ornée de satin bleu ou rouge, ne portant ni bagues, ni bijoux, hormis les boucles de ses chaussures et la broche d'un chapeau à plumes blanches. Mais, pour cette grande occasion, il commanda « un élégant habit tout neuf et conseilla vivement à la cour de suivre son exemple.

« Cela suffit, note Saint-Simon, pour que tout le monde, excepté les prêtres et les hommes de loi, se mettent à ne plus considérer leurs dépenses, ni même leur rang. Ils rivalisaient avec rage de splendeur et d'originalité, utilisant toujours plus de dentelle d'or et d'argent ; les étals des marchands se vidèrent en quelques jours... Une extravagance sans limites régnait à la cour. » Saint-Simon s'en souvient encore lorsqu'il rédige ses Mémoires, car il n'avait pas été épargné non plus par cette soudaine frénésie : il dépensa vingt mille livres pour le mariage de Marie-Adélaïde... Les marchands de soie et les bijoutiers parisiens estimèrent à plus de cinq millions de livres le chiffre d'affaires réalisé pour l'occasion. Elle était bien oubliée, la leçon qu'avait dispensée Fénelon dans le Télémaque : « L'autre mal, presque incurable est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation... Les proches parents du roi veulent imiter sa magnificence ; les Grands, celle des parents du roi ; les gens médiocres veulent égaler les Grands... Toute une nation se mine. »

C'est le roi, bien sûr, qui choisit personnellement la robe de mariée de la princesse. Madame de Maintenon, quant à

elle, offrit à sa chère Adélaïde un coffret joliment travaillé, rempli de bijoux entourant le portrait miniature du duc de Bourgogne, ainsi qu'un livret de recommandations écrit de sa propre main. Les deux premiers chapitres « concernant Dieu » et « concernant le monde » sont des échos des leçons dispensées à Saint-Cyr depuis près d'un an. La marquise avait tenu également à prévenir la jeune princesse que la vie au quotidien avec le duc de Bourgogne ne serait pas toujours facile. « Ne vous attendez pas à recevoir autant d'affection que vous lui en donnez, écrit-elle. Les hommes en général sont moins affectueux que les femmes... Vous serez malheureuse si vous êtes trop critique envers ses amitiés... Priez Dieu pour que vous ne soyez pas jalouse... Ne tentez jamais de regagner son amour par des plaintes, des pleurnicheries ou des reproches. La seule façon est d'user de gentillesse et de patience ; mais j'espère que le duc de Bourgogne ne vous soumettra jamais à pareille épreuve ».

Marie-Adélaïde fut sensible aux conseils de madame de Maintenon qui ne lui avait jamais menti ; elle avait tenté de lui ouvrir les yeux sur la vie de couple, de lui donner un peu de lucidité : « Ne croyez pas que votre union vous apportera un bonheur parfait. Les meilleurs des mariages sont ceux où chacun s'accorde à l'autre avec gentillesse et patience. » Fort heureusement, Adélaïde ne rêvait pas à cette forme de félicité ; seule l'excitation de la cérémonie la transportait, surtout que « grand-papa » venait de nommer à son service un maître d'hôtel, un surintendant, un secrétaire, un médecin et un chirurgien personnel, ainsi qu'un nombre tel de domestiques et de garçons d'écurie que sa suite comprit bientôt cinq cents personnes. Les charges étant à vendre au plus offrant, Louis XIV attribua les postes les plus prestigieux au marquis de Villacerf qui paya deux cent mille livres le privilège de diriger la cuisine d'Adélaïde ; M. Ricourt, le fils du pharmacien du roi, acheta le poste de médecin vingt-deux mille livres, et quinze mille livres permirent à M. Dionys de devenir le chirurgien personnel de la princesse. Louis XIV espérait encaisser ainsi environ deux millions de livres, somme qui devait contribuer logiquement à couvrir les dépenses du mariage. Chaque jour, des tissus, de la vaisselle « d'apparence très coûteuse » arrivaient à Versailles. La date approchait...

Le 7 décembre 1697, le lendemain de son douzième anniversaire, Marie-Adélaïde se leva à l'aube et fit son apparition en mariée, éblouissante : le jupon, tissé de rubans argentés, était décoré de rubis et de diamants provenant de la collection de la couronne, tout comme sa traîne, longue de sept mètres cinquante. La cour s'était assemblée dans les appartements du duc de Bourgogne revêtu d'un costume de velours noir, couvert de broderies d'or et d'argent.

Il traversa le palais sous les grands lustres brillant de mille feux et qui illuminaient l'espace où la foule se massait. Tandis qu'il avançait, de nombreuses femmes le regardèrent avec des sourires charmants et le saluèrent ; de jolis yeux provocants s'attirèrent les gracieux compliments d'usage. Soudain, il se trouva en face d'un visage fin et curieux, le visage d'une très jolie femme, encadré d'une splendide auréole de cheveux cendrés. Alors qu'elle levait les yeux vers lui, ces beaux yeux bleus, mi-tendres, mi-moqueurs, le cœur du duc s'arrêta dans un transport de joie et d'émerveillement : il sentit tout au fond de son être la réalisation de son désir le plus cher : il avait bien rencontré la femme de ses rêves.

Il offrit son bras à sa fiancée qu'il mena jusqu'aux appartements du roi où attendait la famille royale. Dans la chapelle, les futurs mariés s'agenouillèrent sur des coussins de satin au pied de l'autel et, lorsque le moment vint de dire : « Je le veux », Marie-Adélaïde « fit quatre fois la révérence, explique Madame Palatine, mais le marié seulement deux fois, car il ne devait demander le consentement que de son père et de son grand-père, alors que la mariée demandait également le mien et celui de Monsieur, puisque nous sommes ses grands-parents ».

Le duc de Bourgogne passa ensuite une bague au doigt d'Adélaïde et lui offrit treize pièces d'or, symbole de ses biens. C'est à ce moment précis que la princesse devint réellement duchesse de Bourgogne, future reine de France et, lorsque la famille royale retourna dans les appartements d'Adélaïde, « la mariée prit la place qui convenait à son rang de duchesse de Bourgogne, juste derrière le roi ».

Toute la cour se réunit dans la Galerie des Glaces pour assister au grand feu d'artifice, « le plus resplendissant que le monde ait jamais vu, » selon l'ambassadeur vénitien Nicolo Erizzo, et qui fut suivi d'un grand souper. L'opulence souhaitée par Louis XIV était au rendez-vous ; le Mercure rapporte à ses lecteurs que « jamais attirail n'avait atteint une telle splendeur ».

Puis le lit nuptial fut dévoilé : c'était un véritable chef-d'œuvre de tapisserie. Entourée de ses dames, Marie-Adélaïde reçut des mains de l'épouse de Jacques II sa chemise et se coucha. Le duc de Bourgogne entra ensuite et prit sa place à côté d'elle... quelques minutes seulement, car le roi estimait, à juste titre d'ailleurs, que la princesse était trop jeune encore pour consommer son mariage.

Comme le Tout-Versailles se retirait pour la nuit, la duchesse de Bourgogne rêva aux quinze jours de festivités qui allaient suivre, puis se laissa gagner par un sommeil bien mérité.

Deux jours plus tard, Marie-Adélaïde se rendit avec madame de Maintenon à Saint-Cyr pour une visite officielle. Elle mourait d'envie de raconter son mariage aux jeunes filles de l'institut qui n'en connaîtraient jamais tant. La marquise lui avait permis d'apporter sa robe de mariée « si lourdement brodée d'argent qu'une nonne fut à peine capable de la porter ». Et Adélaïde, croulant sous les éloges de ses amies, répondit en souriant que la robe n'était pas plus lourde qu'elle ne l'avait été le samedi. La princesse assista à un *Te Deum* dans la chapelle du couvent, puis le chœur de l'école chanta en son honneur ; la nuit était tombée avant que Marie-Adélaïde et madame de

Maintenon ne soient de retour au château.

On dansa beaucoup les jours suivants, les bals dans la Galerie des Glaces se succédaient, au grand plaisir de la jeune princesse. La cour appréciait son maintien dans le menuet, ainsi que la vivacité avec laquelle elle exécutait le difficile passe-pied, danse extrêmement délicate à réaliser dans un corset « baleiné ».

Le mariage de Marie-Adélaïde passionnait le royaume et les cours étrangères qui, avides de renseignements et de précisions, attendaient avec impatience les nouvelles de leur ambassadeur. Très perspicace, Erizzo note que « la duchesse a de nombreux dons. Son mari est un jeune garçon sérieux, suffisamment bien éduqué pour mériter le qualificatif d'érudit, et pourtant d'un caractère passionné. On espère tendrement que ces deux êtres finiront par se comprendre. Pour le moment, si l'on tient compte de leur jeunesse, leurs esprits ne sont pas moins éloignés que leurs personnes. » Ce message, en mettant l'accent sur la différence de caractère et de tempérament entre le duc et la duchesse, ne laissait pas d'augurer tout ce qui, dans l'avenir, pourrait séparer ou détruire ce jeune couple.

D'autres réactions furent aussi mitigées, en particulier celles de l'ambassadeur vénitien qui ne s'extasiait qu'à demi : « À ce moment, les grandeurs de la France deviennent évidentes et l'on comprend combien sont pauvres et misérables les tentatives des autres pays à l'imiter. La présence du roi donna de l'éclat à la fête mais, en même temps, eut un effet restrictif, si bien que l'atmosphère, lourde de silence et de contrainte, faisait que l'on se croyait au milieu d'une assemblée d'hommes plutôt que dans une salle de bal. »

Le comportement austère de Louis XIV n'empêcha pas les réjouissances de se poursuivre et la célébration officielle du mariage se fêta jusqu'à la mi-décembre. Le 17 de ce mois, l'Opéra donna une représentation d'Apollon et Issé. La musique d'André-Cardinal Destouches et d'Houdart de la Motte rendait cette œuvre terriblement ennuyeuse ; le spectacle n'était relevé que par le somptueux décor imaginé par Berain. Mais Adélaïde n'en fut pas moins enchantée par son premier opéra. La princesse – pour une fois – resta assise, en proie à de vives émotions, tantôt riant très fort, tantôt ne pouvant contrôler ses sanglots ! Elle fit preuve d'un tel intérêt, posa tant de questions et manifesta de tels émois que le roi et madame de Maintenon décidèrent qu'il était de la plus haute importance de suspendre les plaisirs jusqu'aux fêtes de Noël.

Le couple princier venait de passer deux semaines éblouissantes. Bourgogne n'ignorait pas que, pendant l'année 1698, il retournerait à ses précepteurs et à ses prêtres ; Marie-Adélaïde se résignerait à reprendre des leçons à Saint-Cyr, accompagnée de ses dames, et à passer des soirées au coin du feu avec « grand-papa » et la marquise... Mais pour l'instant, la princesse débordait de joie. Depuis son mariage, elle avait savouré la vie de première dame de France, sans se lasser jamais de voir les courtisans, avec une servilité pleine de grâce, tirer leur révérence, lorsqu'elle allait et venait dans les galeries du château...

Au matin du 18 décembre 1697, un rai de soleil, lui caressant les paupières, l'arracha au sommeil. Le monde qui s'ouvrait à elle n'était pas un rêve. Elle était mariée, presque reine... Elle prit possession de son royaume avec l'air extasié d'une jeune femme qui entre dans l'Histoire...



## CHAPITRE V

### La diablesse...

Arrêtée au bord du lit conjugal par la volonté de Louis XIV, Marie-Adélaïde, tout compte fait privée d'époux, va désormais remplir ses jours et ses nuits en s'abandonnant aux divertissements que le souverain s'ingéniait à lui offrir en toute occasion. Le roi n'ignorait pas que chaque plaisir nouveau arracherait la jeune duchesse et le duc aux désirs qu'ils pouvaient avoir l'un de l'autre, voire à leur passion. Il connaissait sans doute cette pensée de Pascal : « Sans divertissement, il n'y a point de tristesse ; et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnages de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertisse, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état. » Mais Louis XIV n'avait pas prévu la métamorphose qui s'ensuivrait chez la jeune princesse au petit nez retroussé et aux longs cheveux soyeux.

Au printemps 1698, les plaisirs étaient encore innocents ; la princesse goûtait les promenades, en gondole sur le grand canal, accompagnées du son des violons et des hautbois qui soulignaient la magnificence du décor. Parfois, le duc de Bourgogne la rejoignait sous l'œil vigilant de la duchesse du Lude qui, pareille à une duègne, veillait sur leur vertu. Pour échapper à des tête-à-tête sans intérêt véritable, le duc et la duchesse s'adonnaient avec passion à la chasse à courre. Marie-Adélaïde portait avec prestance un élégant costume de velours rouge, garni de larges galons d'or, et de sa voiture, elle suivait jusqu'à l'hallali toutes les péripéties de la poursuite à laquelle participait son époux.

Il est évident que promenades en gondole ou chasse à courre ne pouvaient combler sa vivacité et son tempérament infatigable. Les bals, les mascarades durent remplir les soirées. La duchesse semblait comblée, si l'on en croit les lettres qu'elle tentait maladroitement d'écrire à sa mère : « On vous dit la vérité, ma chère maman, quand on vous assure de mon bonheur et je pourrai dire que j'ai trop de divertissement, car il m'ôte tout mon temps. On me fait voir tous les jours quelque chose de nouveau et de très beau. »

Cependant est-ce méconnaissance de la langue française ? Est-ce réaction de l'âme ? L'expression « j'ai trop de divertissement » est tout près de révéler chez Marie-Adélaïde l'embryon d'une prise de conscience d'une existence vide et frivole ; malheureusement, elle se laissera prendre au piège des beaux gestes du roi : « Il me donne tous les jours les marques de sa bonté, j'ai lieu d'espérer qu'elles augmenteront. Du moins, n'oublierai-je rien pour les mériter ». En effet, mariée, presque libérée des contraintes de l'éducation, elle fut bientôt elle-même divertissement, se donnant à tout moment en spectacle par des attitudes qui mettaient la Palatine dans tous ses états. « Le roi et madame de Maintenon gâtent absolument la duchesse de Bourgogne. En voiture, elle ne reste pas un instant en place, elle s'assied sur les genoux de toutes les personnes qui se trouvent dans le carrosse et elle voltige tout le temps comme un petit singe. Tout cela, on le trouve charmant. Elle est maîtresse absolue chez elle. Elle fait tout ce qu'elle veut. Quelquefois, l'envie lui prend d'aller courir à cinq heures du matin. On lui permet tout et on l'admire ! Une autre donnerait le fouet à son enfant s'il se conduisait de la sorte. Ils se repentiront, je crois, avec le temps, d'avoir laissé faire à cette petite fille toutes ses volontés... Mon dieu, qu'à mon avis on élève mal cette duchesse de Bourgogne. Cette enfant me fait pitié. En plein dîner, elle se met à chanter, elle danse sur sa chaise, fait semblant de saluer le monde, fait des grimaces les plus affreuses, déchire à pleines mains les poulets et les perdrix dans les plats, fourre ses doigts dans les sauces : il est impossible d'être plus mal élevé et ceux qui se trouvent derrière s'écrient : « Hé, qu'elle a de grâce ! Hé, qu'elle est jolie ! » Elle traite Monseigneur, son beau-père, d'une façon irrespectueuse et le tutoie. Lui s' imagine alors qu'il est en faveur et il est tout joyeux. Elle traite, dit-on, le roi avec plus de familiarité encore. »

Ces façons de faire, si éloignées du respect que les nobles témoignaient au roi, exaspéraient naturellement sa grand-mère d'adoption mais choquaient également bien des courtisans. Il est possible cependant que là était le secret de la fascination qu'exerçait cette femme-enfant sur Louis XIV dont l'existence s'était déroulée dans le paraître et qui ne s'était jamais permis, et n'avait jamais permis à ses enfants, légitimes ou bâtards, de laisser aussi follement exploser leur nature.

Du reste, celle que Louis XIV considérait comme une future reine de France semblait se soucier comme d'une guigne de l'étiquette et du lourd protocole. Elle fit scandale, par exemple, en recevant la femme de l'ambassadeur de Hollande. Cette dernière, madame de Heemskerke, qui se présentait avec sa fille de seize ans lors d'une réception, embrassa la duchesse de Bourgogne. Mais mademoiselle de Heemskerke, qui suivait, tendit gracieusement sa joue, s'attendant à voir Marie-Adélaïde se pencher vers elle. Surprise, la princesse consulta du regard madame du Lude, laquelle répondit négativement d'un signe de tête ; monsieur de Saintot, qui introduisait des ambassadeurs, poussa, quant à lui, la jeune Hollandaise et souffla à la duchesse :

– Baisez, Madame, cela est dû ! « Jeune, toute neuve, embarrassée de faire un affront, remarque Saint-Simon, la duchesse, sans malice, baisa sur cette périlleuse parole ». Et ce fut la catastrophe ! Monsieur de Saintot conduisit ensuite les deux jeunes filles chez la Palatine. La même scène se reproduisit avec la mère, puis la fille s'avança à son tour, prête à recevoir l'accolade de Madame qui, particulièrement à cheval sur l'étiquette, se recula brusquement, laissant la pauvre mademoiselle de Heemskerke interdite.

L'introduit intervint pour calmer la situation :

– Madame la duchesse de Bourgogne vient de faire à mademoiselle Heemskerke l'honneur de la baiser, s'exclama

M. de Saintot avec assurance.

– Tant pis, rétorqua la Palatine avec sa brusquerie habituelle, c'est une sottise que vous lui avez fait faire et que je ne suivrai pas.

On imagine bien l'irritation de la duchesse de Bourgogne quand on lui rapporta le propos ! L'incident fut l'objet de bien des commentaires et l'assistance blâma la duchesse qui, par son geste déplacé, avait provoqué un scandale. Cette scène regrettable, suivie de bien d'autres maladresses, témoigne d'un mépris certain de Marie-Adélaïde pour un milieu aussi protocolaire que la cour de France et sans doute s'y vengeait-elle, se souvenant de la simplicité des courtisans savoyards de son père Victor-Amédée II, duc de Savoie.

Le duc de Bourgogne ne se préoccupait guère de ces problèmes, enfermé qu'il était dans ses appartements, partageant son temps entre les études et la prière. Il semblait étranger à toute mondanité, à tout plaisir ; il n'aimait pas la danse, n'accompagnait qu'exceptionnellement sa femme à la comédie et haïssait le jeu auquel la cour s'adonnait avec frénésie. Un jour, Monseigneur organisa une partie de lansquenets dans ses appartements et lorsque le duc de Bourgogne se fit annoncer, on lui proposa de tenter sa chance. Il se retira aussitôt devant cette manifestation du diable. La morale faite d'austérité et de vertu que lui avait inculquée Fénelon triomphait de toutes les tentations. Il faut même noter que la petite somme de mille livres que lui octroyait chaque mois Louis XIV suffisait très largement à ses modestes besoins et, lorsque, après la consommation du mariage, le souverain offrit au duc de Bourgogne d'augmenter sa pension annuelle de douze mille livres, ce dernier répondit, selon Dangeau « qu'il en avait assez et que si, dans sa suite il en avait besoin, il prendrait la liberté de le lui dire. »

Bien qu'il fût très heureux d'avoir Marie-Adélaïde tout à lui, de retrouver près d'elle l'ardeur de sa jeunesse quand, sous les yeux de mademoiselle de la Vallière ou de madame de Montespan et vêtu de l'éclatant costume d'Apollon, il dansait aux fêtes en l'honneur de Bacchus, le roi s'inquiétait cependant de voir ce futur monarque vivre comme un moine ! Comme le mariage ne pouvait pas encore être consommé, il décida de lui confier une mission qui mettrait pleinement en évidence d'autres capacités.

En 1697, lors de la paix de Ryswick<sup>1</sup>, signée d'une part, entre la France, l'Angleterre et les Provinces Unies, et d'autre part entre l'Espagne et l'Empire, Louis XIV était véritablement allé à Canossa. En mettant fin à la guerre de la Ligue d'Augsbourg, il rendait à l'Angleterre, aux Provinces Unies et à l'Espagne toutes les conquêtes gagnées depuis le traité de Nimègue et acceptait que les principales places des Pays-Bas fussent occupées par les garnisons hollandaises ; il reconnaissait Guillaume III comme roi d'Angleterre et promettait de ne donner aucune assistance aux partisans de Jacques II, qu'il se contentera en effet d'héberger à Saint-Germain, lorsque ce dernier fuira l'Angleterre. La France rendait à l'Empire d'Autriche toutes les villes acquises, sauf Strasbourg ; elle cédait Brisach, Fribourg et Philippsbourg et toutes les têtes de pont qu'elle avait sur la rive droite du Rhin. Ces traités consacraient l'échec de la politique de Louis XIV. La France à demi ruinée avait tout lieu de penser que son souverain renoncerait définitivement à la guerre. Mais Louis XIV tenait à montrer aux autres pays européens que la France, même si elle avait déposé les armes, demeurait encore une grande puissance militaire.

Il donna l'ordre de rassembler les régiments de Versailles et de Paris au camp de Compiègne dont le duc de Bourgogne, à sa grande surprise, se vit confier la direction.

Depuis sa tendre enfance, le duc de Bourgogne s'était entraîné à manier le mousquet et ce commandement lui fit prendre conscience des prouesses militaires attendues d'un futur roi de France. Désirant assurer sa charge au mieux, il s'adonna à certains exercices avec une régularité de métronome. Avec humour, Dangeau, dans son Journal de juin 1698, note : « Monseigneur le duc de Bourgogne, alla à la maison au pas et en revint pour s'accoutumer à marcher le train qu'il faut à la tête des troupes qu'il commandera », soit 50 bataillons de 700 hommes, 52 escadrons de 50 chevaux, 40 pièces de canon, 6 mortiers et 8 pontons avec leur matériel, en tout soixante mille hommes. Le roi avait consigné ses exigences concernant l'art militaire dans un Mémoire de toutes les choses dont Sa Majesté veut que M. le Duc de Bourgogne soit instruit et de tous les mouvements que feront les troupes durant le séjour au camp. Toutes les règles à respecter impérativement apparaissaient dans les moindres détails : le fonctionnement des divers services, la distribution des vivres et du fourrage, le règlement intérieur, la vie en communauté ; le commandement des exercices militaires tels que l'escarmouche, la canonnade, la séparation de la troupe en deux camps, un combat, un franchissement de rivière à gué, un passage par bateaux, l'investissement, l'assaut et la capitulation d'une place de guerre, la retraite d'une armée « sans confusion ni désordre » !

Le duc de Bourgogne, qui allait être confronté à la troupe commandée par Boufflers<sup>2</sup> et six officiers généraux, se consacra sans délai à l'étude de ce vaste programme dont son grand-père lui avait bien aplani les difficultés !

Depuis son avènement, Louis XIV avait toujours interdit à la cour « d'investir » les camps militaires. Mais est-ce une conséquence de la paix de Ryswick ? Est-ce un caprice de la duchesse de Bourgogne qui voit là un divertissement aussi nouveau qu'imprévu ? Voici qu'en cette occasion, il offre, à tous ceux qui le désirent, de le suivre à Compiègne. « Tout fut bon pourvu qu'on y allât », note Saint-Simon, qui s'y précipita comme beaucoup de courtisans.

Et comme Compiègne ne pouvait héberger autant de monde, les seigneurs et les dames firent litière de toute pudeur dans un joyeux méli-mélo.

Le 1er septembre 1699, sous un beau soleil, arrivèrent au camp de Compiègne, entassés dans un carrosse, le duc et la duchesse de Bourgogne, la princesse de Conti, la duchesse de Bourbon et la duchesse de Lude. Immédiatement, Marie-Adélaïde circula avec une grande liberté dans le camp, se promenant entre les rangées des tentes, assistant aux distributions de vivres. Elle voulut même goûter au pain de munitions, dont elle dévora à pleines dents une belle tranche au grand plaisir des vieux brigadiers...

Après de longues journées bien remplies, elle dînait le plus souvent le soir en compagnie de son mari et de Jacques II, roi d'Angleterre, qui avait accepté l'invitation de Louis XIV, chez le maréchal de Boufflers ; elle ne s'y lassait d'admirer non seulement le luxe et l'abondance de la vaisselle, mais également la magnificence du service qui d'ailleurs était permanent tout au long de la journée pour les courtisans et officiers. On y trouvait ce dont s'émerveille Saint-Simon, « toutes sortes de liqueurs, chaudes ou froides, et tout ce qui peut être le plus splendidement compris dans le genre des rafraîchissements, les vins français et étrangers. Ceux de liqueurs les plus rares y étaient abandonnés à profusion, et les mesures y étaient si bien prises que le gibier et la venaison arrivaient en masse de tous côtés, et que les mers de Normandie, de Hollande, d'Angleterre, de Bretagne et jusqu'à la Méditerranée, fournissaient tout ce qu'elles avaient de plus monstrueux et de plus exquis à jour et à point nommés, avec un ordre inimitable et un nombre de courriers prodigieux. »

Ces quantités orgiaques de vins fins, de liqueurs, de volailles, de rôtis, de fruits de mer, n'étaient-elles pas là aussi pour combler la duchesse de Bourgogne dont on savait que, malgré son jeune âge, elle buvait souvent jusqu'à plus soif et s'empiffrait sans vergogne ?

Marie-Adélaïde, à travers les vapeurs de l'ivresse, pouvait apercevoir la fumée de la canonnade et discerner l'écharpe blanche du général en chef, son époux. Le roi, entouré de ces dames et des courtisans, gardait la tête froide pour suivre du rempart la stratégie militaire de son petit-fils. Debout, concentré, il regardait la scène avec attention et se penchait parfois pour parler à madame de Maintenon qui avait bien voulu se dérouter en la circonstance, mais avait refusé de quitter sa chaise à porteurs dont elle ne daignait même pas tirer le rideau pour le roi. Quelle représentation ne manquait-elle pas ! Car, raconte Saint-Simon, « on découvrait toute la plaine et la disposition des troupes. C'était le plus beau spectacle qu'on pût imaginer que toute cette armée et ce nombre prodigieux de curieux de toutes conditions, à cheval et à pied, ce jeu des attaquants et des défendants, tout à découvert puisqu'il ne s'agissait que de la parade. » On comprend l'enthousiasme de la duchesse de Bourgogne, prise dans le feu de ce divertissement, quand elle écrit à sa grand-mère : « Je n'aurais jamais cru me trouver dans une ville assiégée, éveillée par le bruit du canon comme je l'ai été ce matin, j'ai de grands plaisirs ici ». Louis XIV lui avait offert une guerre en dentelles et sans doute aussi quelques agréables moments avec les officiers ! Le duc de Bourgogne, âgé maintenant de dix-sept ans et couvert de lazzis par ses frères pour une chasteté indument prolongée, sentit ses désirs s'éveiller. Louis XIV décida rapidement de réunir les jeunes mariés. Il y avait de toute façon à craindre que la duchesse de Bourgogne, si à l'aise et si allègre dans les divertissements de tous genres, ne commît un faux pas.

Les courtisans, toujours friands de détails d'alcôve, attendaient cet instant depuis longtemps ; lorsque Louis XIV rendit publique à Fontainebleau, l'attribution d'un nouvel appartement<sup>3</sup> au duc de Bourgogne qui ne pourrait demeurer dès lors auprès de ses frères, on sut que la grande date était arrivée. Le roi en informa officiellement son petit-fils, et madame de Maintenon, Marie-Adélaïde. Naturellement, la cour observa malicieusement leur attitude et les diplomates en rendirent compte à leur cour « Le roi, rapporte le baron de Breteuil dans ses Mémoires, nous dit à son petit coucher, en parlant de madame la duchesse de Bourgogne, qu'il y avait déjà quatre à cinq jours que sa pudeur alarmée avait commencé à la faire pleurer. »

Cependant, au grand regret de Breteuil, le roi avait décidé que la soirée se passerait « sans bruit ni aucun appareil ». Et il y en eut encore moins qu'il l'avait prévu ! Le 22 octobre 1698, vers onze heures, le roi monta dans son carrosse en compagnie du duc et de la duchesse de Bourgogne et, d'une seule traite, arriva à Versailles en fin de journée. Marie-Adélaïde passa la soirée chez madame de Maintenon et pleura encore un peu, « mais vers dix heures, elle s'alla coucher, et si inopinément que, hors sa première femme de chambre, les autres femmes et la plupart de ses domestiques ne s'y trouvèrent pas ».

Le duc de Bourgogne, quant à lui, soupa chez le roi et vers la même heure s'éclipsa pour aller se déshabiller dans ses nouveaux appartements. Breteuil, en sa qualité de maître de cérémonie, vint le chercher : « Il avait, raconte le mémorialiste, la tête fort frisée, et la magnificence de son déshabillé et de sa toilette sentait la noce. Il partit de son appartement avec un air courageux et assez enjoué et, comme j'avais l'honneur de lui tenir son bougeoir, je le conduisis jusqu'à la porte du champ de bataille... Tout cela se dépêcha si vite que le roi, qui leur avait dit qu'il irait seul, par les derrières de leur appartement, les voir dans leur lit, y arriva trop tard et n'entra point ».

Le lendemain matin, vers huit heures et demie, le duc de Bourgogne regagna ses appartements ; les courtisans se rendirent à son lever avec bien plus d'empressement qu'à l'ordinaire et ils constatèrent que le prince avait les yeux battus et paraissait fatigué.

Tirez-en vos conséquences », ajoute Breteuil. Quant à la duchesse de Bourgogne, elle se leva vers neuf heures et monta aussitôt en carrosse pour se rendre à Saint-Cyr, curieusement comme elle l'avait fait le lendemain de son mariage. On s'était alors étonné du poids de la robe, peut-être souhaitait-elle maintenant lui opposer la légèreté du

plaisir ?

Sans aucun doute, elle devait se sentir comblée ; on sait en effet qu'elle ne se montrera pas frileuse devant les appétits de son mari puisque Dangeau nous confie : « Monseigneur le duc de Bourgogne prend le train de coucher tous les jours chez madame la duchesse de Bourgogne ».

On est en droit de penser que remplir le devoir conjugal est une source de plaisir pour le jeune couple. Pour la duchesse, il se confond avec un divertissement qu'elle peut chaque soir renouveler et pour le duc, le plaisir ne le conduit en rien à déroger à la morale chrétienne qui guide sa vie, puisqu'il se contente de « connaître son épouse », comme le dit la Bible ! Le peuple se réjouit de cette nouvelle, comme il s'était réjoui quelques années auparavant lors de l'arrivée de Marie-Adélaïde. Bien sûr, on chanta dans la capitale, assez gaillardement d'ailleurs, sur la « besogne » du jeune prince :

*Content sera le Grand-Papa*

*Et de tout son cœur en rira*

*Quand il verra de la besogne*

*De Monsieur le duc de Bourgogne.*

Madame Dunoyer attribue cette chanson à madame de Bourbon elle-même, héritière de l'esprit caustique de sa mère, madame de Montespan et, ajoute-t-elle, « on ne chante pas autre chose à présent. M. d'Argenson, notre lieutenant de police, a voulu le défendre, mais il n'a pas pu en venir à bout. »

Ces derniers jours d'octobre marquent donc, à tous les égards, une nouvelle étape dans la vie des jeunes gens. Le duc a dix sept ans, la duchesse, quatorze. Le mariage consommé, la duchesse est autorisée à prendre part, absolument sans aucune contrainte, à la vie libre et sans frein qui s'offre à elle et à abandonner l'apprentissage du pouvoir à son auguste mari.

Louis XIV, qui voulait donner une nouvelle manifestation de la confiance que lui inspirait son petit-fils, invita ce dernier à siéger au Conseil des Dépêches, là où les princes faisaient habituellement leurs débuts avant d'entrer au Conseil d'en Haut. Le duc de Bourgogne y fut admis le 26 octobre, à un âge où ne l'aura jamais été son père : cependant on lui intima de ne pas manifester ses opinions et de se borner à écouter. Cela n'en demeurerait pas moins une participation directe aux affaires de l'État ! Le prince fut très honoré que Louis XIV eût à ce point foi en lui. Le roi, avant que le conseil ne se penchât sur l'ordre du jour, s'adressa avec solennité à son petit-fils « sur les affaires du dedans du royaume ; il lui donna les instructions les plus sages et les plus pleines d'amitié qui se puissent. Monseigneur le duc de Bourgogne a paru fort touché, et, durant le Conseil, fut très attentif, comme un homme qui veut profiter de ce que le roi lui a dit et de ce qu'il peut apprendre dans le Conseil ».

Définitivement affranchie de la surveillance discrète et attentive de madame de Maintenon, Marie-Adélaïde s'abandonna au goût du plaisir qui semblait maintenant faire partie de sa nature : bals à Versailles, mascarades à Marly ; le rythme était si trépidant que Coulanges, le vieil ami de madame de Sévigné, racontait à madame de Grignan : « Il n'est pas que vous ne sachiez. Madame, tous les déchainements où l'on est pour les plaisirs. Le roi veut que madame la duchesse de Bourgogne fasse sa volonté depuis le matin jusqu'au soir, et c'est assez pour qu'elle s'en donne à cœur joie. Ce ne sont donc plus les voyages de Marly, de Meudon, qu'allées et venues à Paris pour les opéras, que bals, que mascarades et que seigneurs qui, pour ainsi dire, mettent couteaux sur table pour s'attirer les bonnes grâces de la jeune princesse. Les dames qui entrent dans les plaisirs ont besoin de leur côté d'être bien en affaires : la dépense est quadruplée ; on n'emploie pas pour les mascarades des étoffes de moins de cent et cent cinquante francs l'aune, et quand, par malheur, quelqu'une est obligée de faire paraître deux fois en un même habit, on dit qu'on voit bien qu'elle n'est venue à Paris que pour s'habiller à la friperie. »

La duchesse de Bourgogne vouait un véritable culte à la beauté et à l'originalité des toilettes et des costumes : Le Mercure la décrit tantôt représentant la déesse Flore drapée dans un habit riche et galant et suivie de son cortège de nymphes, tantôt en laitière, tantôt en vieille femme, ou tout au contraire, envoûtant la cour dans une tenue de magicienne, de sultane, d'Espagnole ou bien en... reine de trèfle. « Madame la duchesse de Bourgogne fut fort applaudie » est la phrase qui revient le plus souvent dans ce journal.

Impitoyable vis-à-vis des courtisans en ce qui concerne la dépense et la fatigue, elle les contraignait, sans avoir l'air d'y toucher, à organiser bals et soirées pour lui plaire. La duchesse du Maine<sup>4</sup> elle-même, grosse et alitée, ne donna pas moins de vingt bals en l'honneur de Marie-Adélaïde, alors qu'elle attendait le futur comte d'Eu. On dansait dans sa chambre à coucher et, comme la pièce était exigüe, la confusion était totale cependant que la cour s'étonnait de l'ordre qui régnait chez Condé, « un des hommes qui s'entendaient le mieux à donner semblables fêtes ». Il surprit la cour, écrit Saint-Simon par « la fête du monde la plus galante, la mieux entendue et la mieux ordonnée : un bal paré, des masques, des entrées, des boutiques de tout pays, une collation dont la décoration fut charmante, le tout sans répudier personne de la cour et sans foule ni embarras ».

Pour flatter la duchesse de Bourgogne et s'attirer ses bonnes grâces, l'émulation battait son plein. Une des soirées

les plus magnifiques fut organisée par madame la Chancelière de Pontchartrain ; Le Mercure ne consacre pas moins de vingt-cinq pages à en décrire les merveilles : « Madame la Chancelière trouva moyen de rassembler, dans la même soirée, tous les divertissements que l'on prend ordinairement pendant tout le cours du carnaval, savoir ceux de la comédie, de la foire et du bal ». En effet, dès son arrivée, la duchesse de Bourgogne fut conviée « dans un lieu disposé pour lui donner le divertissement d'une petite comédie ». Quelques scènes italiennes furent jouées par les deux filles de madame la Chancelière. « La comédie finie, elle mena la duchesse de Bourgogne dans une autre salle où il y avait une superbe collation disposée d'une manière ingénieuse. Cinq boutiques étaient tenues par des marchands chantants, c'est-à-dire un pâtissier français, un Provençal marchand d'oranges et de citrons, une limonadière italienne, un confiturier, et un Arménien, vendeur de thé, de café et de chocolat. Durant la collation, la musique de M. Cotasse, l'un des maîtres de musique du roi, se fit entendre, chantant des duos et des trios, ainsi qu'un chœur composé de personnes qui parlaient diverses langues et qui ne laissaient pas de s'accorder admirablement bien. » La princesse retourna ensuite dans la salle de bal où elle dansa jusqu'à quatre heures du matin. En se retirant, Marie-Adélaïde marqua « en termes fort obligeants qu'elle avait pris beaucoup de plaisir au divertissement qu'on venait de lui donner et qu'elle en était extrêmement satisfaite. Ainsi finit cette fête qui attira beaucoup de louanges à madame la Chancelière ».

Ce carnaval prit fin le Mardi gras au soir par trois bals auxquels la princesse assista successivement : le premier en masque, chez Monseigneur, le second chez la duchesse du Maine, le troisième chez monsieur le Grand, qui dura jusqu'à cinq heures. Il était rare en effet qu'elle ne clôturât pas elle-même le bal. Par malice, elle « consignait » ses convives aussi longtemps que durait son plaisir. Saint-Simon, qui rapporte le trait rajoute : « Madame de Saint-Simon, qui suivit toujours madame la duchesse de Bourgogne, et c'était grande faveur, et moi, fûmes les dernières trois semaines sans voir le jour... Je fus ravi de voir arriver les Cendres, et j'en demeurai un jour ou deux étourdi et madame de Saint-Simon, à bout, ne put fournir le Mardi gras. »

Marie-Adélaïde eut la force, elle, d'aller prendre les Cendres, de déjeuner avec ses dames de compagnie, de saluer madame de Maintenon qui partait pour Saint-Cyr, et de se coucher enfin : il était sept heures.

Les deux mois de l'année où le roi se retirait au château de Fontainebleau, la duchesse de Bourgogne n'avait plus à courir d'un bal à l'autre ni à se rendre à la comédie ; or elle ne pouvait plus se passer de divertissements. En septembre et octobre, Marie-Adélaïde, privée de danse, comblait son temps à monter des pièces de théâtre. Cette passion grandit ; on joua Racine bien sûr : Phèdre, Mithridate, Andromaque, Britannicus, Iphigénie, Les Plaideurs, mais aussi Molière : Les Précieuses ridicules, Le Médecin malgré lui, Le Bourgeois gentilhomme, Le Misanthrope, L'École des Femmes, L'Avare. À plusieurs reprises, le roi autorisa Tartufe qu'il avait interdit quelques années auparavant. À cette époque de sa vie, il ne lui semblait plus que la satire de l'hypocrisie représentât un véritable danger. Le Joueur de Regnard, Le Grondeur, L'Avocat Patelin de Brueys étaient également à la mode. Pour complaire à madame de Maintenon, furent mises en scène de temps en temps des pièces de feu son mari, le poète Scarron. Bien sûr, Louis XIV, d'un air chagrin, maugréait contre les acteurs qui ne pouvaient rivaliser avec la troupe de Molière dont les plus brillants comédiens avaient disparu, mais Marie-Adélaïde, qui n'avait pas connu les plus belles heures du Grand Siècle, fut prise d'un tel engouement pour les représentations que bientôt elle exigea de jouer la comédie à son tour. Il n'était pas question pour elle de laisser la seule duchesse du Maine incarner des personnages de choix dans son théâtre de Clagny ! Le roi, qui ne savait rien lui refuser, conçut un théâtre dans les appartements de madame de Maintenon. Marie-Adélaïde n'entendra plus que la voix de sa nouvelle passion ; elle n'entend – il est vrai – rarement d'autres voix que celle de ses désirs et se persuade qu'elle est littéralement possédée par l'art dramatique. Ce fut dans le Jonathas de Duché, « comédie de dévotion » selon Dangeau, qu'elle apparut la première fois sur scène, devant un public restreint : le roi, bien sûr, madame de Maintenon, Monsieur, les dames du palais de la princesse, et le capitaine des gardes en quartier. Dangeau, qui assista à la deuxième représentation, laissa un témoignage sur le jeu des acteurs, sauf sur celui de la duchesse de Bourgogne ; doit-on présumer qu'elle n'avait que peu de talent ?

Bientôt, même lorsque la cour était de retour à Versailles, il lui fallut jouer. Duché, membre de l'Académie française, dans le but de gagner la faveur de madame de Maintenon, s'était piqué d'écrire à la manière de Racine, revenu à la première place avec Esther et Athalie jouées à Saint-Cyr, des tragédies tirées de l'Écriture sainte, dont Absalon, que Marie-Adélaïde mit à son répertoire. Elle choisit d'incarner la fille d'Absalon, le rôle principal. Les répétitions durèrent un bon mois et la première représentation eut lieu le 19 janvier, dans une mise en scène de Baron, devant un parterre d'une quarantaine de personnes, princes, princesses, ou dames du Palais. La duchesse de Bourgogne portait un costume de scène que, dans sa vanité de première dame de la cour, elle avait voulu brodé de toutes les pierreries de la couronne.

Grâce aux conseils de Baron, la pièce eut quelque effet.

Mise en goût par ce succès, Marie-Adélaïde s'enticha d'Athalie, mais un grave incident dans la distribution des rôles irrita fortement la princesse. La Beaumelle, l'éditeur des lettres de madame de Maintenon, a publié une missive longtemps célèbre : « Voilà donc Athalie encore tombée. Le malheur poursuit tout ce que je protège et ce que j'aime. Madame la duchesse de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussirait pas, que c'était une pièce fort froide, que Racine s'en était repenti, que j'étais la seule qui l'estimait ».

La marquise comprit la réelle cause de cette mauvaise humeur ! La princesse devait jouer Salomith, la sœur de



Zacharie, un rôle assez effacé puisque l'on se méfiait de son talent d'actrice. Or, elle voulait décrocher le rôle de Josabet qui avait été attribué à la comtesse d'Ayen. « Après avoir reçu ses honnêtetés là-dessus, ajoute madame de Maintenon, je lui ai dit que ce n'était pas à elle de se contraindre dans une chose qui ne se fait que pour son bon plaisir. Elle est ravie, et trouve Athalie une fort belle pièce ». Mais, capricieuse comme elle l'était, Marie-Adélaïde l'emporta finalement sur la comtesse d'Ayen. Si l'on en croit Le Mercure de France, la pièce aurait été parfaite en tout point s'il n'y avait eu le jeu de la duchesse de Bourgogne : elle a « joué Josabet avec toute la grâce et le bon sens imaginables, et quoique son rang pût lui permettre de faire voir plus de hardiesse qu'une autre, celle qu'elle a fait paraître, seulement pour marquer qu'elle était maîtresse de son rôle, a toujours été mêlée d'une certaine timidité que l'on doit trouver plutôt modestie que crainte ».

De cette note, dont l'auteur ne semble pas très à l'aise, on peut conclure que Marie-Adélaïde était une actrice médiocre qui se tira gauchement d'un rôle qui, au départ, ne lui avait pas été proposé, parce qu'au-dessus de son talent. Malgré le soutien du roi, Athalie marqua la fin de la carrière d'actrice de la princesse. De toute façon, assez rapidement elle se serait lassée du théâtre : « Que de dégoûts on trouve en tout », ne déclarait-elle pas à la fin d'un séjour à Versailles ?

En fait, Marie-Adélaïde s'était prise d'une autre passion exigeant moins d'efforts mais tellement plus dangereuse et à laquelle elle cédera sans partage : le jeu. « Madame la duchesse de Bourgogne alla hier à Meudon ; elle n'y vit personne, et on lui fit jouer gros jeu, qui est sa passion dominante ». On ne peut sans doute accuser la duchesse de Bourgogne d'avoir répandu le goût immodéré pour le jeu à Versailles. Le roi semblait bien l'avoir favorisé durant les années qui avaient précédé la venue de la princesse ; sous l'influence de madame de Maintenon, Louis XIV n'offrait plus guère de divertissements aux courtisans et il avait très vite compris que les divers jeux de hasard pouvaient à eux seuls remplacer les brillantes fêtes d'autrefois. Il avait même instauré quelques règles : les courtisans avaient le droit de rester assis quand Sa Majesté passait dans la Galerie où les tables de jeu étaient installées à l'abri de paravents. Ainsi encouragée, toute la cour joua avec une fureur sans limite, depuis les personnes les mieux nées jusqu'aux plus humbles des domestiques. Le lansquenet était si à la mode qu'il y eut un temps où les princesses, filles du roi, ne quittèrent plus les cartes de la journée ; la duchesse de Bourbon perdit elle-même douze mille pistoles au brelan. Comment et pourquoi, en effet, la duchesse de Bourgogne, qui n'oubliait pas qu'elle était la première dame de France, ne se serait-elle pas adonnée au jeu comme les autres princesses ? Le reversis, auquel Dangeau l'initia, l'absorba bientôt.

La duchesse de Bourgogne qui, par tempérament, manquait de concentration, perdait beaucoup, beaucoup de livres, et voyait fondre ses ressources ; il lui arriva souvent de se trouver dans l'embarras pour s'acquitter de ses dettes. Pareille à une pécheresse, elle s'en remettait alors à madame de Maintenon.

Une lettre bien connue montre la princesse reconnaissant humblement la légèreté de sa conduite. Cette missive, la duchesse de Bourgogne l'écrivit à minuit, alors qu'elle avait commis quelques excès...

« À Madame de Maintenon

Ce vendredi à minuit, mai 1700

Je suis au désespoir, ma chère tante, de faire toujours des sottises, et de vous donner lieu de vous plaindre de moi. Je suis bien résolue à me corriger et de ne plus jouer à ce malheureux jeu qui ne sert qu'à nuire à ma réputation et à diminuer votre amitié, ce qui m'est plus précieux que tout. Je vous prie, ma chère tante, de n'en point parler, en cas que je tienne de la résolution que j'ai prise. Si j'y manque une seule fois, je serai ravie que le roi me le défende et d'éprouver ce qu'une telle impression peut faire contre moi sur son esprit. Je ne me consolerais jamais d'être la cause de vos maux, et je ne pardonnerai point à ce maudit lansquenet.

Pardonnez-moi donc, ma chère tante, mes fautes passées. J'espère que dorénavant ma conduite réparera généralement mes sottises et que je mériterai votre amitié. Tout ce que je souhaiterais au monde, ce serait d'être une princesse estimable par ma conduite, ce que je tâcherai de mériter à l'avenir. Je me flatte que mon âge n'est pas trop avancé, ni ma réputation assez ternie pour qu'avec le temps, je n'y puisse parvenir. Je suis comblée de toutes vos bontés, et de ce que vous m'avez envoyé pour payer mes dettes. J'ai été fâchée tantôt de ne pouvoir vous en parler ; et comme je ne ferais que recommencer ce que j'ai fait tant de fois, j'ai cru qu'il valait mieux vous récrire, afin de ne point vous donner encore un nouveau sujet pour vous faire mal. Je suis au désespoir de vous avoir déçu. J'ai abandonné Dieu et Il m'a abandonnée ; j'espère qu'avec son secours que je lui demande de tout mon cœur, je me corrigerai de tous mes défauts et vous rendrai une santé qui m'est si chère et que je suis la cause que vous avez perdue. Pour mon malheur, je n'oserais me flatter que vous avez oublié mes fautes, ni vous redemander, ma chère tante, une amitié dont je me suis rendue indigne. J'espère pourtant qu'avec bien du temps je la remèterai ; c'est la seule occupation que je vais avoir. »

Marie-Adélaïde semble alors avoir pris conscience de façon très aiguë de ce qui, dans son comportement, porte atteinte aux liens qui l'unissent à madame de Maintenon, à sa réputation et la rend tout à fait indigne du titre qui est le sien. Elle comprend qu'il s'agit de passions malsaines qui l'enferment dans le péché et l'éloignent de Dieu. Ces marques de repentir, les promesses de la lettre laissent entendre que la duchesse ne jouera plus et qu'elle s'arrachera à ce qui, pour son mari, est damnation. Hélas ! Les dettes payées, Marie-Adélaïde ne peut s'arrêter. Elle joue partout, dans les salons de Versailles, de Marly, chez la princesse de Conti, et chez elle. A-t-elle un moment de

libre ? Elle demande à ses dames de la rejoindre et entame une nouvelle partie.

Cette frénésie de plaisirs ne lui laissait aucun repos. N'était-ce pas assez pour un jour, remarquait le roi, « qu'un dîner, une cavalcade, une chasse, une collation ? » Non ! son énergie lui permettait encore de courir les boutiques, où elle jetait l'argent à pleines mains, de courir les foires comme celles de Saint-Germain, de Nanterre ou de Saint-Laurent. Le soir, elle rentrait épuisée à sa Ménagerie... où elle se paraît pour aller danser.

En lui offrant ce lieu, Louis XIV avait souhaité qu'Adélaïde possédât comme la plupart des princesses du sang, un endroit qui lui fût propre, où elle pût se reposer à loisir. On remarque dans une de ses lettres la joie que lui avaient procurée les aménagements intérieurs que le roi avait ordonnés. « Ma mère vous dira sans doute, raconte-t-elle à madame Royale, ce qui m'occupe présentement et vous prendrez part à ma joie ; mais on a bien des affaires quand on veut bâtir et meubler une maison. Adieu, ma chère grand'maman. Préparez-vous à entendre parler plus d'une fois de cette maison-là...

On travaille à ma Ménagerie. Le roi a ordonné à Mansart de ne rien épargner. Jugez, ma chère grand'maman, ce que ce sera : mais je ne le verrai qu'à mon retour de Fontainebleau. Il est vrai que les bontés du roi pour moi sont admirables, mais je l'aime bien aussi. »

La Ménagerie sera pour elle un peu ce que deviendra le petit Trianon pour Marie-Antoinette, un lieu d'imprévus, de fantaisies et de plaisirs... Quand elle ne trouvait pas ses journées assez remplies, elle organisait des promenades nocturnes, en gondole sur le grand canal puis elle errait jusqu'au petit matin, parfois seule et toujours à l'insu de Louis XIV, selon Sainte-Beuve, dans les jardins et les bosquets. Ainsi s'écoulait alors sa vie sans qu'une pensée sérieuse semblât lui effleurer l'esprit ; cette dissipation la poussera même jusqu'à l'imprudence, car il était inévitable que cette existence de plaisirs sans trêve altérerait son état.. « Ma santé serait parfaite, regrette-t-elle, sans les fluxions ». Au mois d'août 1701, en effet, la duchesse de Bourgogne tomba gravement malade, « pour s'être baignée imprudemment », assure Saint-Simon. Elle dut s'aliter à Marly, ne pouvant se résoudre, selon Sourches, « ni à quitter le roi, ni à lui ôter le plaisir d'aller à Marly ». Comme la fièvre redoublait, Fagon la saigna et lui prescrivit de l'émétique ; la princesse se crut perdue et supplia qu'on la laissât mourir en paix. Le père Gravé la reçut en confession et elle fit preuve alors d'une piété dont l'intensité toucha et édifia toute la cour. Le sens du péché, le repentir face à la mort étaient chez la princesse un trait de caractère dont hériterait son fils, le futur Louis XV<sup>5</sup>.

« Si sa maladie, observe madame de Maintenon, doit être considérée comme un effet du dérèglement de la vie qu'on faisait, elle a été d'ailleurs très honorable à notre princesse qui y a fait voir toute la religion qu'on peut désirer. Elle voulut se confesser et le fit avec des dispositions et une résignation qui ne sont pas de son âge. Sa raison et sa patience n'étaient pas moins surprenantes dans un naturel si vif.

Le roi, madame de Maintenon et le duc de Bourgogne étaient au désespoir, la cour, dans la consternation. Mais Marie-Adélaïde revint à la vie, et sa convalescence fut l'objet d'une joie générale traduite dans le Mercure de France par des madrigaux. Comme les rapports conjugaux du couple étaient constants, la santé de la duchesse de Bourgogne, jusqu'à la naissance du duc de Bretagne, fut aussi altérée par les avortements spontanés qui l'affaiblissaient, puisque, son énergie et sa vitalité triomphant, elle ne prenait aucune précaution pour mener une grossesse à terme.

Peut-on condamner Marie-Adélaïde pour cette quête incessante du divertissement et du plaisir, termes qui reviennent sans cesse dans ses propos ou dans ses lettres ? N'oublions pas qu'au-dessus de tout à la cour se trouve le roi. Rien ne se déroule à Versailles qu'il ne l'ait consenti. On peut alors arguer que son tempérament de jouisseur, qu'il avait mis sous le boisseau en se remariant secrètement avec la très pieuse et très morale madame de Maintenon, se réveillait devant les exigences et les appas de la petite princesse de Savoie. Celle-ci lui permettait, sans doute, un jeu politique à long terme, mais on ne peut faire abstraction d'une sensualité récurrente chez le souverain.

En effet, si la puberté, la consommation du mariage n'avaient fait éclore aucune beauté particulière chez Marie-Adélaïde, avec « son front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes,... le cou long avec un soupçon de goitre », elle avait un charme qui tenait à « un port galant, gracieux, majestueux, et le regard de même ; le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée ; une marche de déesse sur les nuées. Elle plaisait au dernier point. Les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmé avec cette aisance qui était en elle, jusqu'à la communiquer à tous ceux qui l'approchaient... Sa gaieté, jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois et qui y donne le mouvement et la vie. »

De plus, la duchesse de Bourgogne n'était plus une enfant et comment le roi pouvait-il résister, quand elle se présentait devant lui et madame de Maintenon en particulier, « causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux ; elle leur sautait au col, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tenait le dessous du menton ». Elle se permettait aussi des saillies qui, venant d'une autre personne, auraient paru le comble de l'irrévérence :

– Ma tante, dit-elle un jour, il faut convenir qu'en Angleterre, les reines gouvernent mieux que les rois et savez-vous

pourquoi ?

– Non, s'étonna madame de Maintenon.

– C'est que sous les rois, ce sont les femmes qui gouvernent et ce sont les hommes sous les reines.

« L'admirable, rajoute Saint-Simon, c'est qu'ils en rirent tous les deux, et qu'ils trouvèrent qu'elle avait raison ! »  
D'une autre bouche, la plaisanterie aurait pu sembler osée ou même... très cinglante !

Que n'auraient-ils accepté de Marie-Adélaïde, surtout le roi, tiraillé entre l'austérité de madame de Maintenon et la vie débordante de la duchesse de Bourgogne entrée à Versailles vers l'âge des passions et bouleversant par ses plaisirs « une cour de vieux hommes repentants et de pieuses douairières » ? Louis XIV ne pouvait plus se passer d'elle. S'il lui arrivait de demeurer au lit, il la mandait dès le matin dans sa chambre ; était-elle retenue dans son appartement par quelque indisposition ? C'était au tour de Louis XIV d'aller lui rendre visite et lui tenir compagnie ; quand venait l'heure de leur promenade quotidienne et que Sa Majesté s'attardait avec ses ministres ou ses conseillers, la duchesse de Bourgogne venait gratter à la porte sans se soucier des protestations de l'huissier et le roi obéissait à son appel, si bien qu'on a pu prétendre que l'affection filiale du roi s'était peu à peu métamorphosée en un sentiment amoureux. Quant à madame de Maintenon, elle eût pu s'effaroucher de ces comportements, de rechutes possibles dans le péché, mais il n'était pas question pour elle de faire chorus avec madame Palatine. Elle pardonnerait partout où cette dernière accuserait ! Sachant que son courrier était lu, madame Palatine envoyait à travers l'Europe entière une image peu dithyrambique de la cour de France et de celle qu'elle considérait à juste titre comme sa petite-fille. Elle ne se gênait pas pour déclarer que « la vertueuse mère de la princesse l'avait élevée selon ses sains principes et qu'en arrivant en France elle avait de très bonnes manières, mais que [la vieille sorcière], afin de se faire aimer de la duchesse de Bourgogne et de pouvoir seule la contrôler, lui a permis de faire tout ce qu'elle voulait dans tous les domaines et n'a, à aucun moment, résisté à ses principes ».

Elle n'est pas loin non plus de souhaiter à la duchesse un avenir moins rose : « Je ne sais si la duchesse de Bourgogne sera plus heureuse que madame la dauphine et moi. Quand nous arrivâmes, nous fûmes trouvées merveilleuses l'une après l'autre, mais on se lassa bientôt de nous... »<sup>6</sup>.

La Palatine se plaindra aussi qu'elle « ne peut compter obtenir l'amitié de la jeune plante qui est si mal élevée. La seule chose que j'exige et que je puisse obtenir d'elle, c'est que, si elle se moque de moi, que ce ne soit pas en face, et qu'elle me réponde quand je lui demande une chose ».

Il est certain que Marie-Adélaïde, confiée à madame de Maintenon, la plus grande ennemie de La Palatine, ne ressentait aucune tendresse pour sa grand-mère maternelle et se moquait volontiers de cette grosse et rude Allemande.

Dans une lettre à Sophie de Hanovre, Madame raconte comment, un jour, elle la pria de s'expliquer sur son aversion :

« Elle devint rouge comme le feu et décontenancée : Vous prenez ma timidité pour aversion, rétorqua la duchesse de Bourgogne.

– Et pourquoi seriez-vous timide avec moi qui n'ai d'autre intention que de vous honorer et approuver ?

– Ne parlons plus du passé, conclut la princesse. J'espère que vous serez dorénavant plus contente. » Bien entendu, la réconciliation dura ce que durent les roses...

Madame Palatine n'a jamais voulu se laisser prendre à l'attitude d'Adélaïde envers le roi et de madame de Maintenon et dans laquelle elle sentait du machiavélisme ! Elle fut toujours persuadée, comme Saint-Simon, que la jeune princesse était loin d'avoir oublié les instructions de son père. On retrouve du reste dans son comportement quelque chose de... savoyard ; son souverain mépris pour l'étiquette la conduisait à vivre dans la simplicité, la familiarité avec ses intimes. Marie-Adélaïde appelait la comtesse d'Ayen « ma sœur », madame de Nogaret « mon puits » et, quand elle se promenait avec ses dames dans les jardins de Versailles, elle ne les précédait point de quelques pas comme le stipulait l'étiquette. « La duchesse va se promener ? Lui reprochait La Palatine, eh bien, elle donne le bras à une dame et les autres marchent à côté. On ne voit donc plus qui elle est ».

Par ailleurs Saint-Simon, rédigeant ses Mémoires assez longtemps après la mort de la duchesse et n'ayant plus à la flatter pour la suivre dans bals et carnivals, l'accusera d'avoir voulu plaire « aux personnes, même les plus inutiles et les plus médiocres » ; en fait, la société savoyarde dont Marie-Adélaïde se souvenait ne reposait pas sur la séparation des classes, des castes dirions-nous, qui régissait la France. Nous pourrions illustrer cette affirmation par la colère de La Palatine lorsque Louis XIV s'unit à madame de Maintenon : considérant cette union comme une « mésalliance », elle ne manque pas d'appeler la marquise la « vieille fille ». La duchesse de Bourgogne partageait la même idée que son père ; ce n'était pas l'appartenance sociale qui donnait leur valeur aux hommes. Elle était également capable de gestes dignes de sa mère et de sa grand-mère : un jour qu'elle revenait de Paris, sa voiture, lancée à grande allure dans Sèvres, renversa un passant, le blessant grièvement. Elle descendit de son carrosse, fit transporter l'homme dans une maison, fit appeler en grande hâte un médecin et un prêtre. Marie-Adélaïde ne le

quitta que lorsque le malheureux décéda deux heures plus tard. La princesse avait oublié qu'elle était alors attendue à Versailles pour le souper du roi, ces traits d'humanité, qui nous paraissent aujourd'hui naturels, attendrissaient le peuple, car hélas ! les accidents étaient fréquents et jamais une princesse n'eût gâché comme elle sa toilette pour secourir un pauvre quidam.

Il est vrai qu'Adélaïde a toujours correspondu avec sa mère, sa grand-mère savoyarde Madame Royale et avec sa sœur Marie-Louise, dès que celle-ci épousa par procuration, le 11 septembre 1711, le duc d'Anjou, frère du duc de Bourgogne, qui allait bientôt devenir roi de toutes les Espagnes sous le nom de Philippe V.

En dépit de l'animosité de certains de ses proches, malgré le chagrin de sa mère devant son laisser-aller et le fait qu'« elle ne montre aucun respect pour les gens de la cour et se moque tout le temps d'eux », malgré aussi quelques problèmes de santé, Marie-Adélaïde venait de passer à Versailles cinq années où elle avait donné libre cours à son tempérament de feu et avait marché sur le fil du rasoir : elle n'était pas de celles qui méditent gravement sur le bien ou sur le mal ni sur le caractère insondable des lendemains.

La duchesse de Bourgogne tenait pour sûr qu'elle régnerait un jour sur la France et que son rire résonnerait toujours dans les allées des jardins de Versailles. Mais le destin de la France allait rester lié à celui des autres États européens, y compris le petit duché de Savoie.

...Car soudain, on apprit que le pauvre Charles II, roi d'Espagne, agonisait, laissant sans héritier le trône d'un vaste empire. L'attention de ceux qui revendiquaient le droit à la succession se concentra alors au-delà des Pyrénées, sur l'Espagne qui s'offrait à toutes les tentations et aux convoitises des grandes puissances.

1. – Traité conclu par la France au château de Nieuwburg, situé près de Ryswick, village au sud de La Haye.
2. – Le Maréchal de Boufflers, né en 1644 avait servi sous Condé, sous Turenne, comme cadet aux gardes ; il s'était illustré dans les campagnes de 1688 à 1692 ; il fut fait Maréchal de France en 1695.
3. – L'appartement du duc de Bourgogne serait donc situé au premier étage de la vieille aile donnant sur la cour royale. Sa chambre communiquait avec l'antichambre du roi et celle de la duchesse de Bourgogne. Elle forma plus tard une partie des cabinets ou petits appartements de Marie Leczinska et Marie-Antoinette.
4. – Voir *La duchesse du Maine ou la conspiration de Cellamare* du même auteur.
5. – Voir *Madame de Pompadour, marquise des Lumières* du même auteur.
6. – Mémoires de Primi Visconti

## CHAPITRE VI

### La succession d'Espagne

L'Espagne, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, avait été une des plus grandes puissances d'Europe. Depuis la conquête du Nouveau Monde, elle avait connu ce que l'Histoire appelle le siècle d'or. Les *Conquistadores*, ayant soumis la plus grande partie de l'Amérique du sud, en firent don à la mère patrie qui s'enrichit alors d'un immense empire colonial, L'Espagne gouvernait aussi les Pays-Bas et de nombreuses possessions italiennes, dont Naples et la Sicile. Mais ce royaume de toutes les Espagnes, qui avait fait trembler l'Europe, avait perdu de son rayonnement, de sa puissance, en particulier, sous le long règne de Philippe IV. Ce dernier, tout juste âgé de seize ans lorsque mourut son père, était un peu trop jeune pour résister à toutes les pressions qui s'exercèrent sur lui. Louis XIII l'attaqua dans les Flandres et lui infligea la terrible défaite de Rocroi où s'illustra le Grand Condé. Philippe IV perdit aussi, au traité de Westphalie, la partie protestante des Pays-Bas. En Italie, la population napolitaine, frappée par des impôts jugés injustes, entra en rébellion, suivie de la Sicile. À la mort de Philippe IV en 1665, l'Espagne n'avait donc plus le rayonnement du siècle précédent mais constituait cependant encore un État digne de considération. Malheureusement, Charles II, le seul héritier mâle de Philippe IV, de constitution malade, présenta rapidement les signes d'un esprit faible, voire débile. Malgré ses deux mariages successifs avec Marie-Louise d'Orléans en 1679 et Marianne de Neubourg en 1690, il mourut, le 1<sup>er</sup> novembre 1700, sans descendance et sans avoir su remettre l'Espagne sur le chemin de la grandeur. Il y avait là matière à éveiller les appétits de la France, de l'Autriche, de la Bavière... et de la Savoie.

En effet, Philippe IV, veuf d'Isabelle de Bourbon, ayant perdu son premier héritier mâle, Baltasar-Carlos, épousa en secondes nocces Marianne d'Autriche tandis que deux rois de France, Louis XIII et Louis XIV avaient épousé des Infantes d'Espagne. Celles-ci, conformément aux usages de l'époque, avaient dû renoncer à leurs droits sur la couronne de toutes les Espagnes, à condition toutefois que leurs dots fussent versées. Or, la dot de Marie-Thérèse, l'épouse du Roi-Soleil, ne parvint jamais à Versailles. Le souverain français était donc en droit de considérer que ses descendants directs, fils ou petit-fils, pouvaient s'asseoir sur le trône de Madrid.

La Bavière, elle, prétendait que Joseph-Ferdinand de Bavière, fils de Léopold I<sup>er</sup> et de Marguerite, une des nombreuses filles de Philippe IV, avait des droits équivalents. Quant à l'Autriche, elle soutenait l'archiduc Charles. La Savoie, dont les liens avec l'Espagne remontaient pour le moins à Charles Quint, n'était pas en reste.

Dès que la mort de Charles II fut proche, les puissances signèrent, en 1698, un traité un peu prématuré concernant la succession d'Espagne : le trône reviendrait à Joseph-Ferdinand de Bavière tandis que les territoires autres que ceux de la péninsule ibérique seraient partagés entre l'Autriche et la France. La mort inattendue de Joseph-Ferdinand donna, par un nouveau traité, le trône et l'empire colonial à l'archiduc Charles. Tout semblait presque pour le mieux dans le meilleur des mondes... C'était sans tenir compte des aspirations d'authentiques Espagnols. L'Espagne était écartelée entre un parti autrichien et un parti pro-français. Il restait à convaincre ce fou de Charles II de rédiger un testament. Le cardinal Porto-Carrero, représentant le parti français, l'emporta enfin et Charles II désigna comme successeur le jeune duc d'Anjou, frère du duc de Bourgogne. Charles II put mourir sereinement le 1<sup>er</sup> novembre 1700, réconforté par les saints sacrements de l'Église.

À Madrid, alors que le roi venait de rendre son âme à Dieu, les Grands de la cour se rassemblèrent dans une salle proche de la chambre mortuaire. Tous attendaient avec anxiété que l'on ouvrît le testament, que fût prononcé le nom de celui qui serait leur roi. Soudain, « le duc d'Abrantès se présenta, raconte le duc de Saint-Simon, un grand silence s'établit tout à coup pour entendre le choix du souverain. Les deux ministres de France et d'Autriche, Blécourt et Harrach, étaient debout près de la porte. Blécourt s'avança avec la confiance d'un homme qui s'attendait à une déclaration en faveur de son parti, mais le duc, sans lui prêter attention, s'approcha de Harrach, l'embrassa avec une démonstration de tendresse qui annonçait les nouvelles les plus satisfaisantes. Tout en répétant ses compliments malicieux et en réitérant ses embrassades, il lui dit :

– Monsieur, c'est avec le plus grand plaisir et avec la plus grande satisfaction que je prends pour la vie congé de l'illustre Maison d'Autriche. »

Le duc d'Abrantès ne pensait pas si bien dire, puisque tous les rois d'Espagne, jusqu'à nos jours, descendront des Bourbons. C'est donc par un baiser que l'Espagne apprit que la France contre laquelle elle s'était autrefois tant battue, allait lui offrir un jeune monarque. « Après deux cents ans de guerre, constatera en effet Voltaire dans le Siècle de Louis XIV, et de négociations pour quelques frontières des États espagnols, la France avait d'un trait de plume la monarchie entière, sans traités, sans intrigues et sans même avoir eu l'espérance de cette succession ». Le messenger qui avait galopé jusqu'à Fontainebleau, où Louis XIV résidait avec la cour, apprit le 8 novembre, au roi de France, la mort de Charles II et le contenu du testament. La position de Louis XIV s'avéra extrêmement délicate. Accepter le testament, c'était la guerre ; le refuser, c'était reconnaître l'hégémonie de l'Autriche ! D'un seul coup, le roi trancha : il l'acceptait.

Le 16 novembre fut un des jours les plus glorieux du règne de Louis XIV : annoncer à son petit-fils le duc d'Anjou la gloire qui l'attendait se doublait du plaisir indicible de devenir l'arbitre de l'Europe. « Ce fut ce jour-là, témoigne Souches, que se passa à Versailles la plus grande et la plus extraordinaire scène qui se fût jamais passée » :



– Monsieur, dit Louis XIV au marquis Castel dos Rios, ambassadeur d'Espagne, voilà le roi que l'Espagne demande !

– Sire, quel bonheur de nous voir présentement un seul ! Puis prenant par le bras le duc d'Anjou :

– Messieurs, s'exclama le roi, voilà le roi d'Espagne. La naissance l'appelait à cette couronne, le feu roi aussi par son testament ; toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé instamment. C'est l'ordre du ciel, je l'ai accordé avec plaisir.

Puis se retournant vers son petit-fils :

– Soyez bon Espagnol, c'est présentement votre premier devoir, mais souvenez-vous que vous êtes né Français pour entretenir l'union entre les deux nations.

L'assemblée fut attendrie de cette scène. « Tout le monde paraît ravi de l'affaire d'Espagne, constate madame de Maintenon. Notre jeune roi la reçoit avec la gravité et le sang-froid d'un roi de vingt-quatre ans ». Il n'en avait que dix huit ! Seules deux personnes, et on le comprend, ne semblaient pas partager la liesse générale : le comte de Zindorf, représentant de l'empereur et le comte de Vernon, ambassadeur de Victor-Amédée, qui se demandait bien quelle politique le duc de Savoie adopterait à l'arrivée du duc d'Anjou sur le trône espagnol. Marie-Adélaïde ne montra pas son anxiété, mais c'est pourtant à ce moment qu'elle prit conscience de sa position à la cour du Roi-Soleil. Son mariage avait permis aux deux pays de se réconcilier après une guerre meurtrière de plusieurs années, et pourtant, la Savoie tendait à garder cette liberté de décision à laquelle Victor-Amédée tenait tant. La duchesse de Bourgogne sentit que le vent allait peut-être tourner. Nul doute que son père se mêlerait lui aussi de la succession d'Espagne.

Cependant, elle restera muette sur les questions politiques et, comme en ce jour remonte en elle la nostalgie du départ, qu'elle se souvient de la dureté de la séparation d'avec sa famille en Savoie, elle n'hésite pas à consacrer tout son temps libre à son beau-frère. Avec beaucoup de douceur, elle tente de lui faire oublier la tristesse, le déchirement de la rupture. Le soir même, elle transforma la chambre de madame de Maintenon en véritable salle de jeux où elle convia son mari et ses deux frères. Philippe V, qui n'avait pas la sensibilité de la jeune princesse, semblait moins touché qu'il ne le laissait paraître. Il offrit cependant à la duchesse de Bourgogne, en remerciement de sa bienveillance, des pendants d'oreille en diamants qui lui venaient de sa mère, la dauphine de Bavière, bijoux dont Marie-Adélaïde ne se sépara jamais.

Dans les premiers jours de son accession au trône d'Espagne, le duc d'Anjou ne semble pas avoir pris une conscience très nette de sa nouvelle position. Il continue de se comporter comme ce jeune homme simple, timide et généreux que l'on connaissait. Louis XIV, cependant, l'appelle « Majesté » et les courtisans l'observent comme un prodige, mais dès qu'il peut échapper à l'étiquette et à ses obligations, il joue à cigne-musette avec ses frères et Marie-Adélaïde. Si seulement, pense-t-on en silence à la cour, on avait songé à le préparer au métier de roi ! Il reste une quinzaine de jours avant son départ pour l'Espagne et Louis XIV est inquiet. Si les Espagnols ont accueilli avec enthousiasme le testament de Charles II, c'est qu'ils espèrent retrouver, grâce à la France, la grandeur qu'ils ont perdue et échapper au pouvoir du clan autrichien mis en place par l'épouse de Charles II. Malheureusement, le temps manque et l'élève n'est pas doué ! Louis XIV fait part de son angoisse à d'Harcourt, car, lui seul, dès la frontière franchie, aura la délicate tâche de lui faire exécuter les volontés de son grand-père. Mais le Roi-Soleil ne se fait guère d'illusions : « Je crois nécessaire de vous avertir que les intentions du roi d'Espagne sont bonnes. Il aime le bien, il le fera s'il le connaît, mais cette connaissance lui manque en beaucoup de choses. Il est peu instruit, même moins qu'il ne convient à son âge. Il sera facile de le gouverner si, dans les commencements, vous avez beaucoup d'attention à prévenir les impressions qu'on pourra lui donner. Vous ne pouvez présentement me rendre un plus grand service que d'y veiller. Il aura confiance en vous et il suivra vos avis. Je ne doute pas que vous ne lui en donniez de bons. Songez enfin que je me repose entièrement sur vous. » La dernière recommandation qui sera faite au jeune duc d'Anjou sera précisément de suivre les avis du roi de France et de ne jamais en informer les Espagnols, de rester discret.

Le 4 décembre, Philippe V quitte Versailles ; Marie-Adélaïde et le roi l'accompagnent jusqu'à Sceaux, chez la duchesse du Maine, lieu qu'a choisi le roi pour faire ses adieux à son petit-fils. Il semble que la duchesse de Bourgogne et La Palatine, les seules qui aient connu l'exil, peuvent vraiment comprendre les états d'âme du duc d'Anjou. Pourtant, note Dangeau, « on ne saurait s'imaginer un spectacle plus grand, plus touchant et plus attendrissant. Louis XIV conduisit le roi d'Espagne jusqu'au bout de l'appartement et se cachait le visage pour cacher ses larmes... En lui disant le dernier adieu, il le tint longtemps entre ses bras. Les larmes qu'ils répandaient l'un et l'autre entrecoupaient tous leurs discours. » Louis XIV conduisit Philippe V jusqu'au péristyle du château. Alors, Marie-Adélaïde, en voyant s'éloigner le jeune duc, prit la main du roi de France et la serra parce qu'il avait en ce jour laissé pour la première fois paraître un authentique chagrin.

– N'ayez jamais d'attachement pour personne, avait paradoxalement conseillé le Roi-Soleil à Philippe V.

Cette phrase remonta longtemps à la pensée de la duchesse de Bourgogne. La princesse la trouvait cruelle. Comment peut-on demander à un prince d'oublier ses origines et de ne s'attacher à personne ? Le roi est au-dessus des hommes, certes, mais c'est un être humain aussi. Ne s'était-elle pas tournée vers Louis XIV, à son arrivée à la cour de France, parce qu'elle se sentait perdue au cœur de l'immense palais de Versailles ? Sa Majesté n'avait-elle

pas répondu à sa soif d'affection, de tendresse ?

Le duc de Bourgogne devait accompagner son frère jusqu'à la Bidassoa, la frontière, et ils parcourront ensemble les chemins de France.

Le cortège, 120 gardes et 900 officiers, se mit en branle sous l'œil admiratif d'un peuple qui l'acclamait, qui délirait de joie, croyant avec naïveté peut-être que deux siècles de guerres, d'invasions et de massacres allaient prendre fin.

Dans son Journal de voyage, le duc de Bourgogne, prenant surtout conscience de la pauvreté de la population, note l'état des provinces qu'il traverse, mentionne le nom des intendants. Pour l'héritier du trône de France, le contraste était rude entre le faste de Versailles et la misère du royaume. Il ne voyait à travers les campagnes que misérables chaumières, mendiants et guenilles. Quel sens avaient les festins que Sa Majesté offrait à Versailles ? Le duc de Bourgogne, sous l'œil des lointains sujets, convenait qu'au palais du Roi-Soleil, il était bien loin de la réalité. Il se souvient alors de Fénélon, de *Télémaque* et, s'il cache ses émotions, il sent bien que son futur métier de roi consistera à se rapprocher du peuple. Il frémissait au triste spectacle d'une France réduite, en certaines places, à la mendicité, à une indigne « gueuserie » ; au triste spectacle d'un État incapable d'assurer la solde de ses troupes et de diminuer son train de vie. Dans les villes de province où il se rendra, à l'aller comme au retour, que ce soit Angoulême, Bordeaux, ou Grenoble, Mâcon, Lyon, Beaune, Dijon, Auxerre, et Sens... une vérité va s'imposer au duc de Bourgogne : les Grands de son siècle pratiquaient l'art de vivre dans le luxe et abandonnaient le peuple au froid et à la faim.

Quant à Philippe V, il paraît plus préoccupé par l'annonce surprise de son mariage qui lui est faite par l'ambassadeur que par l'état d'un pays où il ne remettra plus les pieds ! Selon le testament de Charles II, le successeur au trône se devait d'épouser une des archiduchesses d'Autriche. Mais il était fort délicat d'unir un prince français à un ennemi de toujours qui, d'ailleurs, était lui-même prétendant au trône d'Espagne. Louis XIV ne souhaitait pas respecter sur ce point la volonté du défunt et, prétextant la laideur des filles de l'empereur, il ne manquait pas une occasion de l'offusquer sur ce sujet. Il préféra tourner ses regards vers Marie-Louise Gabrielle de Savoie, la jeune sœur de Marie-Adélaïde. Elle est jeune, elle est belle et elle profite de l'extraordinaire popularité de sa sœur qui, lorsqu'elle épousa le duc de Bourgogne, avait vite séduit la cour de France, la seule pierre d'achoppement à l'union de Philippe V et de Marie-Louise, c'est bien sûr la méfiance que lui inspire, à juste titre d'ailleurs, Victor-Amédée II, le père des deux sœurs. Certes, depuis le mariage de Marie-Adélaïde avec le duc de Bourgogne, le duc de Savoie soutient la France. Un second mariage permettrait peut-être de stabiliser un peu plus l'alliance. Mais ne sera-t-il pas tenté, lorsqu'il verra sa fille juchée sur le trône d'Espagne, de pactiser avec l'Autriche pour rééquilibrer les forces ? Comme toujours, on est en proie au doute quant à l'attitude de Victor-Amédée.

Philippe V parvient enfin à la frontière et, au bord de la Bidassoa, il rencontre le marquis d'Harcourt, élevé au rang de duc pour les services rendus. Après avoir fait la connaissance de l'amiral de Castille, Grand d'Espagne, la France et l'Espagne se mettent d'accord pour que Philippe V épouse sans délai Marie-Louise de Savoie. La princesse des Ursins, pour son plus grand bonheur, est chargée d'escorter la future reine. « Jugez après cela, commente-t-elle, si je ne ferai pas la pluie et le beau temps en cette cour... ». La princesse des Ursins, issue d'une des plus vieilles familles de France, a été tour à tour la meilleure représentante du pouvoir français à Madrid, l'agent secret le plus efficace de Louis XIV au Vatican et l'une des plus grandes dames de la société parisienne. Au cours de ses séjours à l'étranger, elle entretint une correspondance régulière avec madame de Maintenon, comme elle s'oppose systématiquement à la mainmise de l'Autriche sur l'Espagne et soutient le mariage de Philippe V avec Marie-Louise de Savoie, la mission d'escorter la future reine jusqu'à Madrid lui revient donc. Madame de Maintenon en avise aussitôt le duc d'Harcourt : « Comme je dis plus mon avis sur les affaires des dames que sur les autres, je propose que ce soit madame de Bracciano (madame des Ursins) qui vous mène la princesse de Savoie. C'est une femme qui a de l'esprit, de la douceur, de la politesse, de la connaissance des étrangers, qui a toujours représenté et s'est fait aimer partout... Elle est sans mari, sans enfants, et aussi sans prétentions embarrassantes. Je vous dis tout ceci sans dessein ni intérêt particulier, mais simplement parce que je la crois plus propre à ce que vous désirez qu'aucune femme que nous ayons ici. »

Madame des Ursins doit à madame de Maintenon son titre de *Camarera Mayor*, charge qui lui confère des privilèges tels que personne n'en possède à la cour d'Espagne. Cet éloignement de la cour de France convient fort bien à madame de Maintenon qui peut craindre près de Louis XIV la présence d'une femme plus jeune, plus jolie qu'elle, et d'un esprit fort brillant.

La princesse des Ursins quitte Rome le 7 août 1701 ; le 5 septembre, elle arrive à Gênes, le 14 à Villefranche où elle attend Marie-Louise qui s'était déjà mariée par procuration le 11. Le 18, à Nice, la future reine d'Espagne rejoint sa *Camarera Mayor* ; on échange les compliments d'usage et puis on attend que Victor-Amédée invite le cardinal Archinto à entrer dans la ville pour remettre à Marie-Louise, souveraine de toutes les Espagnes, la Rose d'Or, la plus haute distinction qu'un souverain pontife puisse offrir ! L'attitude de Victor-Amédée est complètement incompréhensible : il laisse le cardinal s'impatience devant les portes de la ville avec sa suite de 250 personnes. Victor-Amédée envisagerait-il de recevoir le prélat sur une galère de l'escadre espagnole de Méditerranée ? La princesse des Ursins ne manque pas alors d'en faire une scène comique :

– Imagine-t-on M. le cardinal emberlificoté dans sa cappa magna, sortant d'une felouque qui tangue et qui roule pour se hisser à bord de la galère par une échelle de corde, tandis qu'un clerc essaie de grimper devant lui, portant la croix, et qu'un autre s'efforce par derrière de maintenir un dais au-dessus de sa tête ?

L'humour de la *Camarera Mayor* n'amuse guère Marie-Louise de Savoie qui perçoit bien le tragique de la situation : le caractère entêté de son père va encore gêner l'ensemble des relations diplomatiques de Louis XIV !

Heureusement, quelques jours plus tard, Victor-Amédée se décide enfin à ouvrir les portes de Nice au nonce et, par là même, se résout au mariage définitif de sa fille. Marie-Louise ne semble pas être aussi ravie qu'on le prétend à l'annonce de son départ. La princesse, tout comme Marie-Adélaïde quelques années plus tôt, se voit priver de ses femmes de chambre qu'elle connaissait depuis sa plus tendre enfance et attribuer une suite espagnole. Ces heures sont pénibles pour la jeune fille, mais elle sait, par sa sœur qui les a vécues que ces états d'âme ne sont que passagers ! Marie-Adélaïde, excitée par le mariage de Marie-Louise, en demande les moindres détails à Tessé qui lui répond un jour de Turin : « Madame la princesse votre sœur, que vous m'aviez tant recommandé d'observer, est de la taille à peu près que vous étiez quand j'eus l'honneur de vous voir et que vous me prîtes pour un Allemand. Elle aura le teint quasi aussi beau que le vôtre, les yeux de la même couleur que les vôtres, mais plus petits et moins brillants ; ses dents ne seront pas belles ; elle a quelque chose de vous dans le bas du visage ; l'on ne peut pas dire que vous vous ressembliez et cependant il y a quelque air l'une de l'autre. La petite vérole ne l'a point marquée. Elle n'a pas sur les lèvres le coloris qui ferait quasi croire que l'on vous les écorche quelquefois ; elle n'a pas la tête placée comme vous, et ses yeux enfin ne se promènent pas comme les vôtres, et ne leur ressemblent qu'en ce qu'ils sont de la même couleur. Au surplus, cette princesse passe pour être douée, facile à servir, peu ou point d'humeur... ».

Ce portrait tout en formules négatives ne signifie pas que Marie-Louise est laide. Bien au contraire ! Elle a les cheveux sombres, l'œil vif des filles de son pays, un sourire éclatant. Si elle est encore peu épanouie, c'est que ses grâces tiennent plus de celles d'une fillette que de celles d'une femme. À douze ans, elle ne peut avoir encore ni la douceur, ni la féminité de Marie-Adélaïde ; mais si tous les contemporains s'accordent à donner à la jeune duchesse de Bourgogne la palme de la beauté de la famille, c'est à Marie-Louise qu'ils décernent celle de la constante bonne humeur. Sa gaieté, hélas ! ne résistera pas à la soirée du 3 novembre qui suit la bénédiction nuptiale. Horreur ! Pour le grand dîner d'apparat, Philippe V a eu l'heureuse idée de faire cuisiner à la fois des plats français et espagnols. Or, la nouvelle reine d'Espagne ne supporte pas... les recettes espagnoles. Selon l'étiquette, les dames du palais doivent passer les plats un par un à la *Camarera Mayor* qui, elle, les présente aux souverains. Marie-Louise refusant les mets espagnols, les courtisanes, « méchantes femmes, affreusement laides »<sup>1</sup> offusquées de voir ainsi bafouer l'honneur de leur pays, jettent violemment à terre les plats français. Marie-Louise ne dit mot, mais sitôt rentrée dans ses appartements, éclate en sanglots, hurle au scandale, réclame ses femmes piémontaises et jure de rentrer à Turin dès le lendemain.

Pendant la colère de la reine, Philippe V avait quitté la table pour se préparer à sa nuit de noces. Ayant appris que sa femme était prête à le quitter, le roi d'Espagne se mit à pleurer ; madame des Ursins alla le chercher et le conduisit dans la chambre de Marie-Louise en le rassurant : « Elle est très fatiguée par le voyage ».

Cette première nuit se termine alors comme elle a commencé : la princesse ne cesse de se plaindre et récite toutes les leçons diplomatiques de Victor-Amédée II. Au matin, Philippe, excédé mais non dépourvu d'humour, déclare à Madame des Ursins qu'il a partagé et la couche de sa femme... et sa fatigue du voyage.

L'incident cependant paraît grave, et Louville, envoyé de Louis XIV, est prêt à prévenir Versailles, mais dès que les dames espagnoles présentent leurs excuses, la reine s'apaise et redevient douce comme un agneau... Pour sa troisième nuit, le jeune couple royal se perdra dans les délices de l'amour...

Cette affaire vaut à madame des Ursins d'avoir gagné la confiance de son roi et d'avoir consolidé celle de Louis XIV et de madame de Maintenon. Bien sûr, la *Camarera Mayor* ne maîtrise pas encore le comportement de la reine, mais tente d'y arriver : « J'ai l'étoile des reines, affirme t-elle à Torcy, chargé de mission, j'attends avec impatience qu'elle me donne de celle que je sers. Elle vient très lentement quoique je fasse tout ce que je puis pour l'attirer ». Petit à petit, une certaine complicité s'installe entre les deux femmes : la princesse des Ursins essaie toujours de comprendre les problèmes. Elle gagne la reine avec douceur et lui « insinue la conduite qu'il convient de tenir ». Bientôt, la *Camarera Mayor* notera son triomphe dans un mot à Torcy : « Sa confiance en moi ne peut guère aller plus loin et je crois que je serai toujours assez maîtresse de lui faire faire tout ce que je voudrai en prenant de certaines mesures. » Madame des Ursins, diplomate émérite, excelle dans ce genre d'exercice. La *Camarera Mayor* assure encore à Torcy qu'elle fera « tout son possible pour que le roi... laisse toute sa tendresse à la reine et reste toujours maître de son autorité ». La princesse des Ursins sait fort bien qu'il s'agira là du jeu de l'amour : Philippe V est en extase devant la fée dotée des qualités qui lui manquent ; la ténacité, le charme, l'ardeur de cette petite Vénus lui donnent tant de plaisir et le possèdent entièrement. Il se reposera totalement sur elle. Quel soulagement pour lui !

Ayant quitté Nice, ils n'ont pas encore atteint Madrid que déjà la petite princesse savoyarde constatait un des points faibles du roi en politique : « Si seulement, il voulait parler un peu plus aux Espagnols ! », déclarait-elle. Madame des Ursins l'a bien compris ; elle travaille en secret pour transformer cette adolescente en reine de toutes les

Espagnes et lui enseigne quotidiennement l'art de gouverner. Aucune intrigue ni aucune cabale ne sépareront la reine et sa Camarera Mayor.

Les relations avec Versailles apparaissent primordiales aux deux femmes ; elles deviendront, par la correspondance que Marie-Louise entretient avec Louis XIV, d'excellente qualité. La jeune reine d'Espagne n'hésite pas à écrire avec familiarité au souverain français : « Vous m'avouerez que ce serait assez plaisant de voir vos deux petites-filles vous sauter au col toutes les deux à la fois ; ma sœur aurait l'avantage d'être plus grande, mais je pourrais bien la gagner à la main par la légèreté. »

Ces lettres sont-elles de cette enfant de treize ans ? Oui, sans aucun doute, car le style révèle la vivacité et la spontanéité de la jeune princesse, mais la subtile madame des Ursins a su vraisemblablement lui faire admettre la nécessité de les écrire. Marie-Louise a une écriture d'une qualité bien supérieure à celle de sa grande sœur Marie-Adélaïde. Le don est précieux ; et cette Marie-Louise, qui signe Louison lorsqu'elle écrit à son père, sent tout de suite que le meilleur moyen de conquérir le plus grand monarque du monde est encore de le séduire par ses mots. Du reste, elle ne désespère pas d'être autorisée par le roi d'Espagne à se rendre un jour à Versailles pour embrasser son « cher grand-papa ». Elle n'ignore pas que Louis XIV a épousé, voici 17 ans, madame de Maintenon qui l'entoure de tendresse. Marie-Louise a bien saisi la position de cette dernière ; elle la respecte mais ne s'abaisse pas à lui écrire. La première réponse à une lettre de madame de Maintenon tardera à arriver à Versailles. « Vous n'aviez pas besoin de la permission de la princesse des Ursins pour m'écrire, car j'ai reçu avec grand plaisir votre lettre, et si vous voulez continuer, elles seront toujours reçues de même. L'on ne peut pas être plus transportée que je ne suis de contribuer un peu au bonheur du roi... Le mien est fort grand, car je ne pourrais pas souhaiter davantage que ce que j'ai. Comme je suis persuadée que vous avez contribué à me mettre à la place où je suis, vous voulez bien que je vous en remercie et que vous prie de vouloir bien contribuer aussi à la continuation de mon bonheur en me rendant de bons offices auprès du roi mon grand-père... Je vous assure que je suis fort heureuse d'avoir auprès de moi une personne d'aussi bonne qualité que la princesse des Ursins. »

Des lettres amusantes, Louis XIV n'a pas eu souvent l'habitude d'en recevoir. La duchesse de Bourgogne, elle, grimpe sur le fauteuil du roi pour lire l'épître de sa sœur, vole à l'écritoire pour répondre sur le même ton enjoué. À Versailles, les missives de Marie-Louise apportent la gaieté, la surprise, la fraîcheur de la jeunesse. Il y a des lettres pour Louis XIV, pour Marie-Adélaïde, pour les beaux-frères, les ducs de Bourgogne et de Berry et pour Madame Palatine. On peut supposer que la princesse des Ursins recommandait cette correspondance à Marie-Louise, la lui inspirait, mais la verve est trop naturelle pour qu'elle lui soit dictée.

Ainsi entre Philippe V, Marie-Louise et madame des Ursins, l'intimité va croissant. « Cela me flatterait, s'émeut madame des Ursins, si je pouvais m'ôter de la tête que les rois sont faits pour être aimés mais que, dans le fond, ils n'aiment jamais rien ». C'est déjà beaucoup qu'ils se laissent aimer et s'aperçoivent qu'ils le sont ; quand on se laisse aimer, on se laisse servir, conseiller, diriger et c'est justement ce à quoi tendent Louis XIV et madame de Maintenon. La princesse des Ursins est leur alliée dans la place et si les moyens sont petits, au moins pour le moment, les fins sont grandes. Pour ne citer qu'un exemple, Louis XIV souhaite que l'ambassadeur de Savoie ne puisse jamais parler seul à seul avec la reine. La princesse des Ursins l'entend bien et imagine un stratagème : raccourcir l'estrade sur laquelle la reine parle à l'envoyé ! Ainsi, les dames placées derrière Marie-Louise peuvent écouter leur conversation. Louis XIV veille par là à ce que Victor-Amédée II n'influence pas politiquement sa fille.

Les heures sont graves en effet. Le Roi-Soleil a pu croire à son prestige, en la valeur d'un testament pour faire régner le petit-fils du roi de France sur l'Espagne. Il a cru la partie gagnée et a osé un geste téméraire, bien difficile à comprendre, à l'encontre du roi d'Angleterre. Quand le roi Jacques II meurt à Saint Germain, le 5 septembre 1701, Louis XIV reconnaît les droits de son fils, Charles-Édouard, au trône d'Angleterre : il le soutient dans ses prétentions et désavoue, de ce fait, la légitimité de Guillaume d'Orange. Il maintient que, selon le droit divin, le descendant direct de Jacques II peut seul prétendre au trône. Pourquoi a-t-il fait ce geste aussi vain que dangereux ? A-t-il eu des scrupules religieux de plus en plus marqués ? Est-ce un calcul politique ? Guillaume d'Orange, ainsi traité en usurpateur, devient rouge de colère devant des généraux allemands invités dans son palais en Hollande : le geste de Louis XIV, plus qu'une gifflée, constitue un casus belli. La guerre est déclarée.

Les causes de guerre ne reposent pas seulement sur la reconnaissance de Charles-Édouard. Les Anglais se défient, pour leur commerce, de la puissance française alliée à la puissance espagnole, car eux aussi se tournent vers l'Amérique et les Indes. Quant aux Hollandais, en majorité protestants, ils cherchent depuis longtemps à se bâtir une barrière qui les protège d'une France trop papiste à leur goût. L'Angleterre s'alliera donc à l'Allemagne et entraînera logiquement avec elle la Hollande.

Marie-Adélaïde sent que son père ne va pas rester étranger à la situation. Mais elle n'a pas en apparence la tête politique et, dans ces heures un peu difficiles, elle s'abandonne au goût du plaisir jouissant sans fin des fêtes que lui offre le roi. La princesse choisit encore la voie de la facilité, indifférente, semble-t-il, au départ proche du duc de Bourgogne qui se réjouit de bientôt mettre en action l'entraînement reçu à Compiègne. « Enfin, mon cher frère, écrivait le 6 février 1702, le duc de Bourgogne à Philippe V, mon sort est décidé. Le roi me dit hier que j'irai commander l'armée des Flandres, en cas qu'il y ait guerre, et que je pouvais en être assuré. Jugez de la joie que j'ai présentement, étant assuré d'aller cette année à la guerre, car il est convenu qu'elle va bientôt se déclarer, et étant peut-être à la veille de partir, quel plaisir ce serait pour moi de vous écrire une lettre le lendemain d'une bataille

gagnée... » Cette belle ardeur belliqueuse soutiendra quelque temps le prince !

La guerre est officiellement déclarée à la France le 15 mai 1702 par les trois grandes puissances coalisées : l'Empire Autrichien, la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies. À ce moment-là, la France s'organise pour se battre sur trois fronts : Vendôme commandera en Italie, Catinat en Alsace et Boufflers en Flandre et c'est à ce dernier, qui l'a formé à Compiègne, que Louis XIV associe son petit-fils.

« Mon cousin, écrivait Sa Majesté au maréchal, je vous ai confié la personne du duc de Bourgogne. C'est à vous de prendre soin de sa réputation, et faire en sorte qu'il fasse une campagne glorieuse. Je vous recommande d'avoir une attention particulière à ce que tout le monde soit content de lui, et de lui dire librement ce que vous croyez qu'il doit faire pour cela. » Le duc de Bourgogne rejoint donc l'armée en juin, après le jubilé de l'Année Sainte où l'on vit le roi visiter les églises pauvres avec la duchesse de Bourgogne qu'une foule énorme suivait d'autel en autel. Le petit-fils de Louis XIV sera accompagné au front par Saumery, l'ancien sous-gouverneur et six aides de camp. La veille du départ, il accorda audience aux courtisans et « il fit à toutes dames l'honneur de les saluer ». Le duc de Bourgogne partait avec d'autant plus de joie qu'il avait eu l'autorisation de s'arrêter en chemin pour revoir son ami et ancien précepteur Fénelon. Il embrassa la duchesse de Bourgogne qui lui répondit par un adieu court et presque indifférent, puis il monta dans son carrosse, ivre du bonheur de retrouver Fénelon. Cinq années s'étaient écoulées depuis le jour de la disgrâce. En chemin, le prince ne résista pas à écrire à son cher maître :

« À Péronne, le 25 avril à sept heures.

Je ne puis me sentir si près de vous sans vous en témoigner ma joie et en même temps celle que me cause la permission que le roi m'a donnée en passant. Il y a mis néanmoins la condition de ne point vous parler en particulier ; mais je suivrai cet ordre et néanmoins pourrai vous entretenir tant que je voudrai puisque j'aurai avec moi Saumery, qui sera le tiers de notre première entrevue après cinq ans de séparation. C'est assez, vous en dire de vous le nommer, et vous le connaissez mieux que moi pour un homme très sûr, et, qui plus est, fort votre ami. Trouvez-vous donc, je vous prie, à la maison où je changerai de chevaux sur les huit heures ou huit heures et demie. Si par hasard trop de discrétion vous avait fait aller au Cateau, je vous donne le rendez-vous pour le retour, en vous assurant que rien n'a pu diminuer et ne diminuera jamais la sincère amitié que j'ai pour vous. »

Fénelon qui, par discrétion avait quitté Cambrai, se rendit aussitôt sur les lieux. Pendant l'heure qu'ils furent ensemble devant le monde, à peine eurent-ils le temps de se parler, mais ces cœurs inséparablement unis en avaient-ils besoin pour se comprendre ? Le duc de Saint-Simon, bien sûr, n'a pas manqué de relater l'événement. « Le jeune prince attendrit-il la foule, qui l'environnait, par le transport de joie qui lui échappa à travers toute sa contrainte en apercevant son précepteur ; il l'embrassa à plusieurs reprises, et assez longuement pour se parler quelques mots à l'oreille... On ne fit que relayer, mais sans se presser ; nouvelles embrassades, et on partit sans qu'on eût dit un mot que de santé, de route et de voyage. La scène avait été trop publique et trop curieusement remarquée pour n'être pas rendue de toute part. Comme le roi avait été exactement obéi, il ne put trouver mauvais ce qui s'était pu dérober parmi les embrassades, ni les regards tendres et expressifs du prince et de l'archevêque. La cour y fit grande attention et encore plus l'armée. La considération de l'archevêque, qui, malgré sa disgrâce, avait su s'en attirer dans son diocèse, et même dans les Pays-Bas, se communiqua à l'armée, et les gens qui songeaient à l'avenir, prirent depuis par Cambrai plus volontiers. »

Fénelon avait donc pu embrasser son ancien élève ; cependant il était vraiment attristé des conditions auxquelles il avait fallu se soumettre ! Qu'il aurait voulu avoir un moment à lui seul ! Après tout, c'était bien lui qui l'avait élevé, ce jeune prince ! Il était un peu son enfant. Il se confia à ce sujet à madame de Montberon, femme du gouverneur de Cambrai : « J'ai vu aujourd'hui même, après cinq années de séparation Monseigneur le duc de Bourgogne ; mais Dieu a assaisonné cette consolation d'une très sensible amertume. Je n'ai aucun plaisir qui ne porte sa croix avec lui... Mais il faut prendre chaque chose comme elle vient et se soumettre, sans réserve, à la providence ».

Ayant pris congé de Fénelon, le jeune duc rejoignit le camp de Santen où le duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV et de madame de Montespan, l'attendait. Le maréchal de Boufflers le reçut à la tête de son état-major.

Au début de cette campagne, l'armée royale emporta sa première victoire en surprenant l'armée ennemie ; le comte d'Athlone, qui commandait à la fois les troupes d'Angleterre et de Hollande, recula jusque sous les murs de Nimègue.

Le duc de Bourgogne fit alors « canonner et harceler l'armée ennemie d'une manière si vive qu'il l'obligea et força, au pied de la lettre, de se jeter dans les chemins couverts et les fossés de Nimègue, et de passer au travers de la ville », ce qui lui valut les félicitations de son grand-père dans une lettre que celui-ci envoya au Maréchal de Boufflers le 17 juin 1702 : « Vous ne devez point douter, connaissant... la tendresse que j'ai pour lui, combien j'ai été sensible à tout ce qui s'est passé. Je ne devais pas être en doute de son courage. Ceux de son sang n'en ont jamais manqué ; mais la manière dont il s'est montré et la satisfaction des troupes m'en ont donné une que je ne puis exprimer. Vous y avez assez contribué pour que je témoigne celle que j'ai de votre attention à la faire valoir. »

Mais très vite, Athlone fut remplacé à la tête des forces anglaises par le trop fameux duc de Marlborough et il fallut reculer.



Louis XIV rappela le duc de Bourgogne pour qu'il ne vît pas le massacre auquel nos troupes allaient être confrontées.

En revenant le 6 septembre, le prince se consola auprès de son précepteur à Cambrai, mais fut accueilli assez froidement par la cour.

Même si le peuple, mal informé, chantait la victoire :

*Vous avez battu, Dieu mercy*

*Les troupes de Hollande !*

*Nous vous disons grand mercy ;*

*Notre joie est grande...*

on était encore bien loin de la paix...

Louis XIV, par son orgueil satisfait de voir le duc d'Anjou accéder au trône d'Espagne, par la légèreté de son comportement avec l'Angleterre, son inconscience devant les sacrifices qu'il demandait à une France presque exsangue, était loin du triomphe : ces facteurs réunis, cette convergence de circonstances allaient plonger la France pour dix longues années dans les tumultes de la guerre de succession d'Espagne. Il eût fallu, pour en sortir grand et peut-être victorieux, que Louis XIV nommât sur le champ de bataille des généraux amoureux de victoires, mais qu'il trouvât aussi autour de lui, à la cour, un soutien que la duchesse de Bourgogne entre autres ne sut lui apporter.

[1.](#) – La Palatine

## CHAPITRE VII

### « La petite coquine nous trompait »

Lorsqu'éclate la guerre de Succession d'Espagne, Louis XIV décide de gouverner seul ; il ne lui reste plus guère de ses anciens et fidèles conseillers. Il nommera à la guerre et aux finances Chamillart qui, selon Voltaire, n'était « ni politique, ni guerrier, ni homme de finance ». Certains commandants, tel Tallard, n'étaient que « des généraux de goût, de fantaisie, de faveur, de cabinet et à qui le roi croyait donner [...] la capacité avec la patente ». Si Louis XIV n'avait accordé une telle confiance à des hommes médiocres et une telle tendresse à Marie-Adélaïde qui le distrairait dans sa tâche, sans doute les effets, à plus ou moins long terme, de ses décisions politiques auraient-ils permis à la France de supporter moins difficilement la guerre de Succession d'Espagne.

En 1703, Louis XIV n'hésite pas à envoyer le duc de Bourgogne sur le Rhin. Ce dernier repartit en effet vers l'Allemagne au printemps. L'armée y était divisée en deux corps, l'un sous les ordres de Tallard et l'autre sous ceux du maréchal de Villars, aux côtés de qui le jeune prince devait combattre. Mais le maréchal avait conçu un projet si audacieux pour rallier à Munich les troupes de l'Électeur de Bavière, que Louis XIV demanda au duc de Bourgogne de rejoindre le corps de l'armée de Tallard à Brisach. Tallard n'est guère heureux de ce cadeau royal, car il apprécie peu de recevoir les ordres d'un duc ou d'un prince aussi jeune. Après quelques mois de défensive, le 23 août 1703, Tallard décida d'assiéger et de prendre la forteresse. Le vieux Vauban, le bâtisseur septuagénaire qui avait autrefois fortifié la cité, se proposa d'ouvrir lui-même une tranchée.

Le duc de Bourgogne, en bon prince du sang, ne manqua pas de plaisanter avec ce serviteur de la France qui eût pu être son grand-père. « Il faut, Monsieur le maréchal, que vous perdiez nécessairement votre honneur devant cette place. Ou nous la prendrons, et on dira que vous l'avez mal fortifiée, ou nous échouons et on dira que vous m'avez mal secondé. »

Vauban, qui avait un sens de l'humour... un peu noir, rétorqua :

– On sait assez, Monseigneur, comment j'ai fortifié Brisach, et mon honneur est couvert de ce côté-là, mais on ignore si vous savez prendre les villes que j'ai fortifiées, et c'est de quoi j'espère que vous convaincrez bientôt le public. »

Vauban dirigeait en fait le siège et le duc de Bourgogne combattait vaillamment ; sans compter qu'il s'en tirait fort bien dans l'art de la représentation. « Tous les jours, il se trouvait sur le passage des troupes qui montaient et descendaient la tranchée ; il consolait par des gratifications les soldats blessés qu'il rencontrait ; il allait les visiter dans les hôpitaux et recommandait publiquement qu'on prît d'eux le plus grand soin. »

Tallard, qui ne pouvait supporter d'être relégué au second plan et comme soumis au duc, inondait Versailles de dépêches où il ne manquait pas de critiquer le prince, lui reprochant... ses confessions quotidiennes !

La connaissance qu'avait Vauban de la citadelle, le courage des troupes soutenu par le duc de Bourgogne, entraînèrent, le 6 septembre, la reddition de Brisach. Alors qu'après la victoire le duc de Bourgogne s'en retournait à Versailles, le 26, Tallard en profita pour prendre seul les villes de Spire et Landau. C'est Louis XIV qui l'avait voulu ainsi et son petit-fils ne cacha pas sa colère. « À force de crier, écrivait-il, que je me mets à l'embouchure du mousquet, et que c'est par miracle que je suis revenu de l'armée, [on] a fini par le persuader au roi et à la duchesse. »

En fait, Marie-Adélaïde se préoccupait bien moins de l'orgueil bafoué du soldat que son mari feignait de le croire. En l'absence du duc, la vertu de la duchesse de Bourgogne avait abdicqué devant « les seigneurs qui plantaient leur couteau sur les tables » pour déclarer leur flamme. À l'automne de l'année 1703, Marie-Adélaïde trompait allègrement son époux avec le marquis de Nangis, colonel du régiment de Bourbonnais, qui avait servi sous Villars et soignait encore ses blessures quand le duc dut partir à nouveau pour le front.

Nangis était le plus bel homme de tout le régiment. Pas un regard de femme qui ne tentât d'accrocher le sien lorsqu'il passait par hasard dans les allées du parc. « Personne que lui n'était alors plus à la mode... Mais son cœur était pris. » Hélas ! madame de la Vrillière, devenue sa maîtresse, était prête à défendre sa liaison bec et ongles, surtout contre la duchesse de Bourgogne qui ne pouvait masquer son désir. « J'ai oui dire à feu ma mère, écrivait une religieuse de Saint-Cyr, qu'on ne s'était aperçu de sa faiblesse pour M. de Nangis que parce qu'elle rougissait en le voyant, et qu'on avait si bien saisi ce symptôme avilissant qu'on prévenait toutes les occasions afin que la princesse n'eût pas à rougir souvent. Elle était gardée à vue. »

Saint-Simon ne s'y est pas trompé : « Nangis redoutait les fureurs de sa maîtresse [...], qui pouvait tant, qui pourrait tout un jour et qui n'était pas pour céder, non pas même pour souffrir une rivale ». Mais Marie-Adélaïde ne va pas hésiter longtemps à se débarrasser de madame de la Vrillière qui la gêne foncièrement. Elle lui rendra visite, attirera son attention sur le rang médiocre qui est le sien face à elle, la duchesse de Bourgogne, et la sommerà de ne plus importuner Nangis. L'adultère devint très rapidement public et, comme à l'accoutumée en cette fin de siècle, on entendit bientôt cette chanson

*Bourgogne, dévot et stupide,  
 Passe son temps en oraison,  
 Plus raffolé d'Adélaïde  
 Qu'un aveugle de son bâton.  
 Pour bien dissimuler sa haine,  
 Elle contraint tous ses désirs  
 Et déjà voudrait être reine,  
 Pour goûter les libres plaisirs.  
 Le marquis de Nangis l'adore,  
 Elle répond à tous ses vœux ;  
 Mais je ne sais s'ils ont encore  
 Trouvé le moment d'être heureux.*

Comme le dit la chanson, tous les talents amoureux de Nangis ne suffirent pas à la soif de plaisirs de la princesse. Dès 1704, elle s'entiche, à la barbe du roi et de toute la cour, du neveu de Colbert, gendre de Tessé, monsieur de Maulevrier ! Ce brigadier du roi avait un charme certain, un esprit souple, caustique. Elle eut l'imprudence de lui écrire une fois et, comme aucun courrier ne partait de Versailles sans avoir été ouvert par les services secrets du roi, leur liaison fut éventée. La cour s'en gaussa ; madame de Sévigné en parla longuement à sa fille, madame de Grignan. Toutes les « galipettes » auxquelles Marie-Adélaïde se livrait dans ses aventures lui firent oublier totalement son mari. Et elle n'était guère rongée par le remords, la jeune princesse ; elle s'affichait avec son amant sans aucune discrétion, bavardant avec lui « devant toute la cour », laissant le soin à madame de Montgon d'envoyer quelques nouvelles à son mari, désolé et choqué par son silence. Ce dernier s'en plaint d'ailleurs dans une lettre rédigée au camp de Soultz :

« Je suis étonné, Madame, de n'avoir point encore reçu rien de vous et bien plus de l'irrégularité de madame votre très illustre maîtresse, qui laisse passer un temps infini sans m'avoir écrit encore que deux lettres... J'ai résolu de ne point me mettre avec elle en reproches ; cependant, je ne saurais souffrir cet article patiemment, et je fus véritablement fâché hier au soir de n'avoir point de lettres par l'ordinaire de Franche-Comté... Je voudrais que vous m'eussiez vu à souper, noir comme la cheminée, parlant tout seul, mon chapeau enfoncé jusqu'aux yeux. Après le premier mouvement, qui fut de dépit contre elle, vous auriez bien vu ce que j'avais alors sans le savoir, si vous y aviez été, et vous l'auriez bien dit que j'avais la pire entorse et le jabot de côté... pour [la] méchante dont je vous ai parlé ; dites-lui que, si dorénavant je ne reçois de lettres plus souvent, je romps avec elle et n'écris plus de toute la campagne.

P.S. : J'ai bien peur que ces menaces ne soient perdues, car je serais certainement plus puni qu'elle. »

La princesse ne s'émut pas outre mesure du chagrin de son époux et laissa madame de Montgon répondre aux lettres éplorées du duc de Bourgogne. Cependant, alors qu'un jour une goutte de sang avait perlé sur son bras, elle pria la marquise d'écrire à son mari, avec ce sang, que sa femme l'aimait toujours. Au camp de Salzbach, Monseigneur s'exalta :

– Quoi donc ! voilà le sang qui colore ses joues ! C'est lui qui la fait vivre et qui jusqu'en ses yeux met le feu qui me rend amant et bienheureux...

« Adieu, ma chère Montgon. S'il me vient encore quelque extravagance dans l'esprit entre ici et ce soir que part la poste, je l'ajouterai à cette lettre. »

Mais sa joie fut brève et, du camp de Wilstett :

La conduite de la personne du monde que j'aime le plus n'est guère conforme à ses discours. Elle m'aime de tout son cœur et cependant me laisse dans un profond oubli...

*Je ne puis désormais chanter qu'une élégie,*

*Me plaignant tristement de la fin de ma vie,*

*Qui viendra tout incessamment*

*Si cet objet charmant*

*Rend à mon tendre cœur*

*Une froideur extrême... »*

Pour se faire pardonner son indifférence, Marie-Adélaïde envoya un portrait que son époux reçut aux armées : « Le portrait est très ressemblant, disait-il... j'y ai bien reconnu ces grands yeux qui savent jeter de si doux regards quand il leur plaît... »

Il ne fallait qu'une petite faveur pour que le duc de Bourgogne combattît avec plus d'ardeur aux frontières, mais elles étaient rares, car Marie-Adélaïde se livrait gaiement à l'adultère avec ses deux amants officiels, Nangis et Maulevrier. Ce dernier se montre bientôt jaloux de Nangis et n'hésite pas à faire à la duchesse une scène publique, rapporte Saint-Simon, après la sortie de la messe où elle s'était rendue, pour faire croire, comme Tartuffe, qu'elle regrettait ses péchés : « Il lui chanta pouille sur Nangis, l'appela par toutes sortes de noms, la menaça de tout faire savoir au roi et à madame de Maintenon, au prince son mari, lui serra les doigts à les écraser, en furieux, et la conduisit de la sorte jusque chez elle. » Le caractère de Maulevrier devenait extravagant depuis sa liaison avec la duchesse, il ne savait plus se comporter en gentilhomme. Il injuriait Nangis, provoquant ce dernier pourtant désireux d'éviter le scandale d'un duel.

Tessé dut se mêler de ces aventures galantes : il demanda au médecin Fagon de prescrire au marquis de Maulevrier un voyage dans un pays chaud qui le guérirait de son mal. Et Maulevrier s'en alla rejoindre son beau-père en Espagne où il était en mission.

Le duc de Bourgogne qui, vu le succès des chansons, ne pouvait ignorer les aventures amoureuses de sa femme, n'en souffla jamais mot. En bon chrétien, il pardonnait, même s'il lui était impossible de réfréner une jalousie dont Marie-Adélaïde eut parfois à souffrir ; elle le méritait bien. Le 25 janvier 1704, la nouvelle tombe : Marie-Adélaïde attend un enfant. C'est un événement merveilleux pour le souverain qui n'a jamais eu d'attachement plus tendre pour une princesse et qui voyait s'incarner en Marie-Adélaïde l'avenir de la France. Le 20 avril, la duchesse de Bourgogne est forcée par son état d'abandonner les fêtes à Marly et de s'aliter jusqu'à la naissance. Le 25 juin, à huit heures du matin, elle ressent les premières douleurs de l'enfantement avec une telle intensité que le médecin Clément, toujours présent pour la naissance des princes, craint alors pour la vie de la princesse et de l'enfant. Le roi, madame de Maintenon ne quittent pas le chevet de la duchesse de Bourgogne ; Monseigneur, les princes et les princesses sont dans la chambre ; il ne manque que le duc de Bourgogne, revenu des armées, qui ne peut supporter la vision d'un accouchement. Bouleversé par les cris de douleur, Louis XIV se retire dans le cabinet contigu à l'antichambre. Vers trois heures un cri strident se fait entendre ; Clément s'exclame : « Je le tiens ». On croit qu'il parle du bébé alors qu'il s'agit d'un « carreau »<sup>1</sup> demandé par le médecin. Cette phrase passe de bouche en bouche dans toutes les pièces de l'appartement d'Adélaïde envahi par la foule. On allume des feux, des courriers partent pour Paris, quand on apprend que la nouvelle est prématurée.

Cependant, à cinq heures, Marie-Adélaïde est enfin délivrée. Impatient, Louis XIV fait un signe à Clément qui murmure : « C'est un garçon ! » La duchesse de Bourgogne se réjouit de donner à la France un futur dauphin ; elle le dit, mais le souverain rétorque : « Voilà le quatrième que Clément me donne » !

Le nouveau-né, héritant du titre de duc de Bretagne, est mis dans un linge, coiffé d'un bonnet d'enfant de trois ans tant il est grand et fort, puis ondoyé par le cardinal de Coislin en présence du curé de Notre-Dame. La maréchale de La Mothe, tenant l'enfant dans ses bras, est alors portée en chaise dans les appartements princiers où La Vrillière, secrétaire et greffier de l'Ordre du Saint-Esprit, attache le Cordon Bleu au cou du duc de Bretagne. Bourgogne, débordant de joie, jette des pièces d'or à un peuple en liesse. Des feux s'allument un peu partout et surtout sur les quais du Louvre, à la Grève : on danse autour des brasiers. Toutes les corporations, toutes les villes offrent le plus grand banquet de l'année. Dans toutes les provinces, on fête la naissance du duc de Bretagne et la grandeur du souverain :

*Dans le jeune héros dont j'apprends la naissance*

*Le ciel a couronné le bonheur de la France ;*

*Croissant au milieu des lauriers*

*Et dans le sein de la victoire,*

*Il te suivra bientôt au temple de la gloire.*

Épuisée par cet accouchement difficile, les visites de ministres, d'ambassadeurs, de courtisans, la princesse n'accepta de fêter ses relevailles que le 3 août.

Marie-Adélaïde, libérée alors des contraintes dont elle avait souffert pendant sa grossesse, se replonge immédiatement dans les plaisirs. Elle entreprend de séduire le futur cardinal de Polignac ; c'est dans les bras de ce

dernier que Maulevrier, de retour de Madrid, la trouva lors de sa première visite : pour la troisième fois, le duc de Bourgogne était officiellement cocu.

Fils cadet du marquis de Polignac, le nouvel amant aurait pu avoir sur la duchesse une influence salutaire, car, selon madame de Sévigné, « c'est l'homme du monde dont l'esprit [me] paraît le plus agréable. Il sait tout, il parle de tout, il a toute la douceur, la vivacité. » Il est vrai que la princesse fut littéralement subjuguée par son esprit, mais celui-ci ne put influencer son comportement, devenu impardonnable aux yeux de la cour !

Le duc de Bourgogne n'en était-il pas quelque peu responsable ? En effet, Polignac était l'auteur d'un poème philosophique écrit en latin, l'*Anti-Lucrèce*. Le duc de Bourgogne, en bon élève de Fénelon, ne trouva rien de mieux à faire que de traduire, pour le souverain, cette œuvre dont la sensibilité religieuse le touchait. Non content de lui prêter sa femme, l'époux bafoué encourageait encore l'abbé de Polignac dans l'écriture ! Marie-Adélaïde s'était toujours arrangée de la faiblesse de son mari mais elle n'en espérait pas tant ! Entre deux crises de jalousies, le prince affichait une spectaculaire complaisance !

N'avait-il pas gardé aussi toute son estime au beau colonel Nangis ?

En ce qui concerne Maulevrier, le duc n'avait été en rien responsable de son exil. Si le gendre de Tessé se jette par une fenêtre et en meurt le vendredi saint de l'année 1706, c'est, qu'adorant la duchesse de Bourgogne, il avait compris qu'il avait perdu définitivement son cœur. Le suicide de Maulevrier bouleversa la cour et le ministre Torcy fit, sur le champ, nommer Polignac... à Rome, comme Tessé avait éloigné Maulevrier. Quant à Nangis, on le considéra comme guéri et il dut retourner aux armées. Il faut sans doute voir derrière l'initiative de ces hommes, la main du souverain lassé de voir sa princesse adorée se conduire en vulgaire courtisane et risquer de mettre au monde des enfants bâtards. Il n'était pas question pour lui que Marie-Adélaïde de Savoie devienne une nouvelle Isabeau de Bavière !

Marie-Adélaïde se retrouve soudain seule mais, pour une fois, peu importe au roi l'intensité de son chagrin : le petit duc de Bretagne est proche de la mort. Le dimanche de Pâques, il souffre d'un rhume et passe une mauvaise nuit. Le 13 avril, il est en proie à de violentes convulsions et, après les immanquables saignées, il décède sur les sept heures du soir. La duchesse manifesta bien quelque affection à son fils puisqu'elle lui rendait une visite quotidienne, mais elle n'apparut pas particulièrement bouleversée par ce deuil, le premier d'une longue série.

Le duc de Bourgogne, après cette perte qui l'ébranla, demeura à la cour où lui parvint, hélas ! l'écho des échecs de Tallard à Hochstaedt et de Villeroy devant Ramillies. Il souffrit alors de ne pas être aux armées et se montra « grave, sombre, atrabilaire, d'une piété sauvage », remarque madame de Maintenon. Enfermé à Versailles, il tenta de soumettre Marie-Adélaïde dont les fantaisies l'exaspéraient, même si en apparence il se montrait conciliant ! Fénelon, au courant des frasques de la duchesse, recommandait la douceur. Et lorsque le prince voulut que la duchesse de Bourgogne fît carême, le prélat donna quelques conseils : « Je crois que M. le duc Bourgogne ne devrait pas gêner madame la duchesse de Bourgogne. Qu'il se contente de laisser décider son médecin sur la manière dont elle doit faire le carême. Si ce prince veut inspirer de la piété à la princesse, il doit la rendre douée et aimable, écarter tout ce qui est épineux, lui faire sentir, en sa personne, le prix et la douceur de la vertu simple et sans apprêt, lui montrer de la gaîté et de la complaisance dans toutes les choses qui ne relâchent rien dans le fond ; en un mot se proportionner à elle. »

Cela n'allait pas être chose aisée car, dans ces mois-là, Marie-Adélaïde n'avait pas l'esprit au carême, mais à la guerre. Elle voyait la France, la Savoie, l'Espagne plongées dans les batailles ; cette guerre de succession n'en finissait pas. Les trois pays auxquels elle était liée s'épuisaient dans tant de combats. Madame de Maintenon se confiait à madame des Ursins : « Madame de Bourgogne est plus inquiète sur la guerre qu'il ne convient à une personne de son âge... »

Sa tristesse est extrême ; elle a de l'amitié pour Monsieur son père et un grand ressentiment contre lui ; elle aime tendrement Madame sa mère ; elle prend un intérêt aussi vif aux affaires d'Espagne qu'à celles de France ; elle aime le roi et ne peut le voir un peu plus sérieux qu'à l'ordinaire sans avoir les larmes aux yeux. »

L'année 1706 sera la plus noire pour la France. Les défaites vont se succéder au nord comme au sud, Villeroy connaîtra à Ramillies une si terrible défaite qu'il fut chansonné par un peuple exacerbé :

*C'est bien dommage, sur ma foi !*

*Que Monseigneur de Villeroy*

*Soit déjà maréchal de France ;*

*Car, dans cette grande action,*

*On peut dire, sans complaisance,*

*Qu'il a mérité le bâton.*



Catinat, dans le Milanais, ne parvenait jamais malgré toutes ses stratégies à battre le prince Eugène au service de l'Autriche. Quant à Philippe V d'Espagne, il avait perdu Barcelone et ne parvint pas à la reprendre. Son trône même était menacé. Les armées de la coalition encerclaient la France et Louis XIV recevait, de ses maréchaux, des lettres curieuses, surprenantes, bizarres. Villeroy, par exemple, signale à Louis XIV son étonnement devant la connaissance que les ennemis ont de ses actions, voire de leur préparation : « Sire, ce qu'il y a de bien terrible et qu'on ne peut s'empêcher de mander à Votre Majesté, c'est la connaissance parfaite qu'ont les ennemis, non seulement des partis, des détachements et des mouvements que fait notre armée, mais ils savent d'avance tout ce que l'on pense et tout ce que l'on imagine... »

Quant à Catinat, il n'hésite pas à affirmer que la France nourrit un traître en son sein : « Non seulement le prince Eugène est instruit à point de tous les mouvements de notre armée, de la force des détachements qui en sortent et de leur objet, mais il l'est encore de tous les projets qui sont discutés ici... » Victor-Amédée avait été vaincu à Calcinato, et sa capitale Turin, menacée par les Autrichiens. Pouvait-il être responsable de certaines défaites de la France ? Tessé avait insisté sur l'ambiguïté de la conduite du père de Marie-Adélaïde et sur le danger de son alliance. Il est vrai que Louis XIV avait été d'une grande maladresse et d'un grand orgueil en lui imposant un traité qui ne lui conférait aucun avantage territorial mais qui le laissait, de plus, à la tête de son armée. Le mémorialiste Phélypeaux avait raison lorsqu'il affirmait qu'il fallait « acquiescer ce prince avec sécurité ou l'affirmer d'abord sans ressources ». Humilié par la France, par Louis XIV, Victor-Amédée n'avait comme seul moyen de défense que d'entretenir certains liens avec l'empire autrichien. Il est évident qu'il peut ne pas souhaiter la victoire des troupes françaises et espagnoles et qu'il ne fasse rien pour y contribuer. A-t-il raison de souhaiter le triomphe des Impériaux alors qu'il vient précisément d'être mis au ban de l'Empire ? Tout compte fait, son intérêt est que la guerre se prolonge, que les puissants voisins, entre lesquels son petit duché est enserré, s'affaiblissent mutuellement. Sa principale préoccupation est de ménager ses forces.

Si la preuve matérielle d'une supposée trahison est difficile à fournir, la démonstration cependant n'en est pas impossible ! Aux archives de Turin, il n'y a pas trace d'entente, au cours de l'année 1701, entre le prince Eugène et Victor-Amédée ; néanmoins onze lettres du duc de Savoie au prince, entre le 11 novembre 1703 et le 11 avril 1704, sont consultables. Si aucune ne fait allusion à une quelconque information militaire, c'est que Victor-Amédée connaissait le danger de la correspondance et n'était pas assez fou pour communiquer ses renseignements par écrit ! Mais, à Vienne, où sont conservées les lettres du prince Eugène à l'Empereur, nous trouvons : « Je suis en commerce avec monsieur, de Savoye et l'on peut tout espérer de ce prince pour le service de Sa Majesté impériale. »

Il est possible de citer encore l'arrestation d'un courrier savoyard, sans escorte, surpris par les Français à trois heures de l'armée impériale et par qui Victor-Amédée avertissait le commandant autrichien du troisième bataillon des gardes que Tessé était parti pour aller surprendre la place de Castiglione. Le prince Eugène, prévenu lui aussi de l'opération, avait déjà jeté 1 500 hommes sur cette ville pour la défendre.

Pendant que le duc de Vendôme tentait d'aider Catinat et Villeroy à Santa Vittoria et à Lauzarra, Louis XIV fut convaincu qu'il était trahi et voulut montrer au monde qu'il n'était pas dupe ! « Il n'y a aucun doute que M. de Savoye n'ait traité avec l'empereur », déclara-t-il à Vendôme et il s'ensuivit le désarmement des troupes savoyardes : c'était la rupture.

L'historien peut se poser la question ! Comment Victor-Amédée aurait-il connu les plans des troupes françaises ? D'où lui seraient venues les informations ? On pense naturellement à ses deux filles : Marie-Adélaïde, duchesse de Bourgogne et future reine de France et Marie-Louise, reine d'Espagne. Deux femmes, bien différentes certes, mais qui auraient pu répondre aux sollicitations de leur père qu'elles aimaient.

La reine d'Espagne, accusée par une rumeur persistante, crèvera l'abcès dès les premiers jours de l'année 1707, « Quoi, s'écria-t-elle auprès de Tessé, est-il possible que l'on m'ait soupçonnée d'avoir commerce avec mon père, de lui donner des avis et de lui passer de l'argent ? Je sais qu'on l'a dit. Quoi ! je voudrais détrôner mon mari et moi-même pour soutenir mon père ! » En effet, l'idée était absurde.

En revanche, Marie-Adélaïde, un peu plus âgée, qui avait été élevée dans la haine de la politique française, qui n'avait jamais oublié les conseils de son père, ne pouvait supporter la soumission qu'imposait Louis XIV à son pays natal. Remontaient en elle les images de l'époque du massacre des Vaudois, les difficultés de Victor-Amédée face à la puissance écrasante de la France. La petite sauvageonne, qui s'était métamorphosée pour enchanter la cour du Roi-Soleil vieillissant, avait peut-être masqué, sous son goût des plaisirs et du divertissement, son amour indéfectible pour son père et la Savoie. Le souverain français, malgré son génie politique, n'eut pas la finesse de le découvrir. Aveuglé par les attraits de Marie-Adélaïde, subjugué par son art de séduire, il s'était enfermé dans son propre jeu. Ce n'est qu'à la mort de la princesse que la vérité lui jaillira à la face. Il découvrira alors des lettres prouvant qu'elle faisait part à son père d'informations confidentielles concernant la politique française. Il se souviendra que la duchesse de Bourgogne allait et venait, entrait dans son bureau, ouvrait secrétaires et tiroirs, prêtait l'oreille à la porte des conseils et qu'elle était bien la seule à connaître, avec sa bénédiction, tous les secrets d'État. Sainte-Beuve insistera sur cette trahison : « Il y a même quelque chose de plus grave, et que je ne vois aucune raison de dissimuler : selon Duclos, cette enfant si séduisante et si chère au roi, n'en trahissait pas moins l'État, en instruisant son père, le duc de Savoie, redevenu alors notre ennemi, de tous les projets militaires qu'elle

trouvait moyen de lire : et avec sa familiarité folâtre, avec ses entrées à toute heure et partout, elle était à la source pour cela. Le roi, ajoute l'historien, eut la preuve de cette perfidie par les lettres qu'il trouva dans la cassette de la princesse après sa mort. « La petite coquine nous trompait » avouera-t-il alors à madame de Maintenon.

Évidemment, on était loin encore de soupçonner la duchesse de Bourgogne de trahison et ce fut une grande joie pour Louis XIV, le 8 janvier, à l'aube de l'année 1707, de la féliciter lorsqu'elle mit au monde son deuxième enfant. Chamillart apporta le Cordon du Saint-Esprit qui fut attaché au cou du prince par Sa Majesté ; Louis XIV s'adressa ainsi au maréchal de Boufflers : « Monsieur le maréchal, faites votre charge, conduisez Monsieur le duc de Bretagne chez lui. » À Versailles, à Paris, les cloches annonçaient l'heureux événement. Mais le roi, qui avait vu mourir le premier duc de Bretagne, renonça à ordonner les fêtes habituelles. Un modeste feu d'artifice fut tiré à Marly. Cette année 1707 fut une meilleure année pour la France. Outre la naissance du petit duc de Bretagne, on notait enfin quelques succès militaires. En Italie, les armées françaises avaient investi Turin ; Villars dominait la ligne du Rhin et, en Flandre, Vendôme contenait l'ennemi. Au printemps de l'année 1708, Louis XIV distribua les commandements et, le soir du 30 avril, « comme le roi revenait de courre le cerf, il alla chez la duchesse de Bourgogne, à qui il apprit que le duc, son mari, partirait le 14 mai avec le duc de Berry, son frère, pour aller commander en Flandre, où il aurait sous lui le duc de Vendôme. »

Le duc de Bourgogne ne contint pas sa joie, même s'il avait peu de sympathie pour cet arrière-petit-fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrée, qui avait hérité de l'esprit du Béarnais et de ses qualités militaires. Vendôme, homme léger s'il en fut, était adoré par le peuple. Le roi avait pour lui toutes les indulgences et il était persuadé que la gloire de Vendôme pourrait rejaillir sur le duc de Bourgogne. C'était une grave erreur de jugement et le duc de Saint-Simon le comprit immédiatement : « L'un dévot, timide, mesuré à l'excès, renfermé, raisonnant, pesant et compassant toute chose, vif néanmoins et absolu, mais, avec tout son esprit, simple, retenu, considéré, craignant le mal et de former des soupçons, se reposant sur le vrai et le bon, connaissant peu ceux à qui il avait affaire, quelquefois incertain, ordinairement distrait, et trop porté aux minuties. L'autre, au contraire, hardi, audacieux, avantageux, impudent, méprisant tout, abondant en son sens avec une confiance dont nulle expérience ne l'avait pu déprendre, incapable de contrainte, de retenue, de respect, surtout de joug, orgueilleux au comble en toutes les sortes de genres, âcre et intraitable à la dispute, et hors d'espérance de pouvoir être ramené sur rien, accoutumé à régner, ennemi jusqu'à l'injure de toute espèce de contradiction, toujours singulier dans ses avis, et fort souvent étrange, impatient à l'excès de plus grand que lui... Le vice, incompatible avec la vertu, rendra la vertu méprisable... Vous verrez M. de Vendôme en sortir glorieux et Monseigneur le duc de Bourgogne perdu, et perdu à la cour, en France et dans toute l'Europe. »

Marie-Adélaïde fut très flattée de cette fonction longtemps attendue par son mari. Le dimanche 13 mai 1707, les dames de la cour vinrent encourager le duc « et il les baisa toutes en leur disant adieu ». Le lendemain, après la messe et le Conseil, le duc fut reçu par le roi et quitta enfin Versailles. À Senlis, il rencontra de nouveau Fénelon : « S'il m'avait été possible, je me serais fait un plaisir d'aller coucher chez vous ; mais vous savez qu'il y a des raisons qui m'obligent à garder des mesures. »

Le souverain avait peut-être ordonné au duc de Bourgogne de ne pas s'attarder auprès de son ancien précepteur. Fénelon l'attendait donc à l'auberge où le prince allait dîner. À son arrivée, le duc de Bourgogne « embrassa tendrement son précepteur à plusieurs reprises ; il lui dit tout haut qu'il n'oublierait jamais les grandes obligations qu'il lui devait et le feu de ses regards lancés dans les yeux de l'archevêque qui suppléèrent à tout ce que le roi avait interdit, avait une éloquence qui enleva tous les spectateurs ». La foule était nombreuse en effet, massée pour essayer d'entrevoir le duc de Bourgogne.

Dans une longue lettre, le précepteur ne manqua pas de le conseiller sur l'attitude qu'il devrait tenir à l'égard de Vendôme. Il tremblait déjà à l'idée d'un échec de son « petit prince », et se doutait bien que la tâche de son protégé ne serait point facile. Le prince semblait plutôt confiant et tint à rassurer Fénelon : « Continuez à me conseiller, j'ai tant besoin de votre sagesse, de votre affection, de vos prières... J'aurais été ravi de vous voir ici, pendant le séjour que j'y fais, vous savez l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, et que je vous ai rendue au milieu de tout ce dont on vous accusait injustement. Soyez assuré que rien ne sera capable de la diminuer et qu'elle durera autant que ma vie ». Fénelon se sentit flatté par ces mots, mais ne fut point tranquilisé ! C'est à Valenciennes que M. de Vendôme vint à la rencontre du duc de Bourgogne et, le 26 mai, l'armée entra en campagne. Dans les débuts, tout se passa à merveille, une certaine complicité s'étant même installée entre les deux hommes. L'armée campa à quatre lieues des ennemis, sur le plateau de Waterloo ; Vendôme pensait que l'action allait être décisive, mais Malborough, attendant patiemment le prince Eugène qui se battait sur la Moselle contre Berwick, ne bougeait plus. Vendôme, dans l'attente d'une action de la coalition, fit ce qu'on appellerait de longues cures de sommeil, et, durant tout le mois de juin, confia au duc de Bourgogne des tâches d'intendance. Las de cette semi-oisiveté, le prince soudain se lança dans une entreprise hasardeuse : prendre, avec les soldats qui l'aimaient, les villes de Gand et Bruges : après quelques heures, il put crier victoire.

Le roi, à Fontainebleau, en fut averti la nuit même. Adélaïde criait de bonheur et toute la cour, raconte Saint-Simon fut « dans une joie effrénée ». La jolie madame de Dangeau, ordinairement si calme, déchira sa chemise, la vieille madame d'Hendicourt embrassa le roi et mademoiselle d'Aumale déclara à propos des habitants de Bruges : « Toute la nuit ils ont bu, et ils étaient saouls comme des cochons, de joie d'être sous leur roi légitime ».

Vendôme n'émergea du sommeil qu'après l'exploit du duc de Bourgogne, furieux du secret dont celui-ci s'était entouré. Il comptait bien désormais lui faire payer le prix de son zèle. Il proposa de mettre le siège devant Audenarde. Le duc de Bourgogne voulut en référer au roi, laissant ainsi au prince Eugène le temps de passer l'Escaut ; Vendôme malade, ordonna à un de ses officiers, un certain Biron, d'attaquer.

Le combat fut acharné et l'armée française fut bientôt repoussée, pas à pas, à la baïonnette. Le duc de Bourgogne même et son frère, le duc de Berry, furent un moment en péril ; « ils essuyèrent des charges de mousqueterie ; lui n'en continua pas moins de donner des ordres avec le plus grand sang-froid et la plus grande présence d'esprit. »

Le prince Eugène et Malborough devaient cependant triompher. Après le succès devant Bruges et Gand, la défaite d'Audenarde glaça Versailles.

« Vous savez, Madame, écrit madame de Maintenon avec tristesse à la princesse des Ursins, que notre bonheur n'a pas duré longtemps. La réduction de Gand sous le pouvoir du roi catholique nous avait mis dans une situation bien avantageuse ; il n'y avait plus qu'à s'y tenir tout le reste de la campagne ; c'était aux ennemis à courir et ils étaient désespérés. Monsieur de Vendôme, qui croit tout ce qu'il désire, a voulu donner un combat et il l'a perdu, et nous sommes beaucoup pis que nous n'étions, tant par la perte de nos troupes que par la crainte des suites et l'air supérieur qu'ont présentement nos ennemis. Le roi soutient cette aventure avec une grande soumission à la volonté de Dieu, et l'on voit toujours ce même courage et cette même égalité d'esprit. Pour moi, misérable, vous croyez bien, madame, que j'en suis accablée. Mon triste cœur s'était un peu épanoui sur l'affaire de Gand, mais le voilà plus serré que jamais par la crainte du reste de la campagne... Il est impossible qu'il ne se mette de la froideur entre le duc de Bourgogne et monsieur de Vendôme par la diversité de leurs avis, et combien de gens contribueront à l'augmenter par leurs mauvais discours. »

Madame de Maintenon jugeait fort bien Vendôme, tout en cachant que les hésitations, les indécisions du duc de Bourgogne avaient souvent paralysé l'action ! Le prince et le duc sentirent leur honneur bafoué par les manifestations de l'opinion. Paris donna raison à Vendôme. On fit des gorges chaudes de cette querelle et on composa sur l'air des Mais :

*Jeune Louiso de Sainte renommée,*

*Soyez dévot comme à l'accoutumée,*

*Mais,*

*Mais,*

*Priez Dieu pour notre armée,*

*Ne la commandez jamais.*

Ou encore

*Qui l'aurait cru qu'en diligence*

*Revint le Bourguignon,*

*Tremblant au seul bruit du canon*

*Et de frayeur vidant sa panse.*

*Le grand-père est un fanfaron,*

*Le fils, un imbécile,*

*Le petit-fils un grand poltron,*

*Oh ! La belle famille !*

Lorsqu'on chantait l'incompétence de son mari, Marie-Adélaïde se sentait touchée dans son orgueil. La fille de Victor-Amédée ne pouvait rester ainsi sans réagir face à Vendôme. Au lendemain d'Oudenarde, au camp de Lowendenghem, Vendôme ulcéré, abandonna les responsabilités au duc de Bourgogne, bien incapable d'imaginer d'authentiques stratégies de victoire. C'est ainsi que le prince Eugène investit Lille le 22 octobre. L'ennemi, qui avait déjà conquis la Flandre, avait un pied sur le sol de France. Lorsque la nouvelle parvint à Versailles, ce fut la consternation. On espéra une nouvelle contradictoire. « Passait-il un cheval un peu vite, tout courait sans savoir où... chacun voulait être averti au moment qu'il arriverait un courrier », et cette horrible attente dura près d'un mois...

Marie-Adélaïde étudia, quant à elle, « le visage du roi et est au désespoir si elle croit y voir de la tristesse ; le cœur

lui bat à chaque courrier... Elle craint pour sa réputation ». Elle ne saurait supporter que celle du duc rejailisse sur la sienne, déjà bien atteinte du fait de ses amants. N'entendait-on pas Monseigneur lui-même, préoccupé en ces temps difficiles de ses seules chasses, rejeter sur son fils toutes les erreurs de la campagne !

À son retour à Versailles, le 10 décembre 1708, le duc de Bourgogne confessa ses torts. Il reconnut avoir traité l'affaire avec beaucoup de légèreté, avoir négligé de surveiller et superviser les postes les plus importants. Aussi le roi, très sensible à l'humilité du prince, frappé également par la lucidité de son jugement, manifesta à son égard une extrême indulgence.

Vendôme ne se sentait donc pas entièrement responsable de la défaite ! En février, il sollicita la faveur d'aller à Marly où Louis XIV le reçut aimablement tandis que la duchesse de Bourgogne attendait avec impatience le moment de la revanche. Un soir qu'à la table du dauphin, il manquait un partenaire au brelan, on fit signe à Vendôme de prendre place. Marie-Adélaïde, qui n'avait pas pardonné l'humiliation du duc de Bourgogne dans la bataille de Lille, pria immédiatement Monseigneur de la dispenser de jeu si ce maréchal avait l'audace de s'asseoir. Vendôme, humilié, se retira aussitôt ; et il reçut le lendemain une lettre de Louis XIV, lui notifiant de ne plus se présenter à Marly où la duchesse de Bourgogne avait été peinée de le rencontrer. Pourtant Vendôme se risqua à Meudon : lorsque la princesse descendit de son carrosse, il l'aborda devant la cour réunie. Marie-Adélaïde, furieuse, voulut en finir avec lui. Elle se plaignit au dauphin, à madame de Maintenon, au roi qui interdit à Vendôme de se montrer en présence de la princesse. Elle retira une jouissance certaine de sa puissance et de la faveur royale et compta bien écraser celui qui tentait de la déshonorer. Vendôme « s'écroulait sous le souffle d'Adélaïde... La cabale tombait comme un abattement mortel ». Les partisans des Bourgogne jubilaient, et les autres tremblaient du pouvoir de la princesse, « rampaient » devant elle, « tournaient misérablement » autour de son époux. Marie-Adélaïde se plaisait à voir autour d'elle ceux qui l'idolâtraient et, avec un mépris complet du qu'en-dira-t-on et des indéniables qualités militaires du duc de Vendôme si nécessaires à la France, elle « força » ce dernier, avec la plus terrible des inconsciences, hors de toutes les maisons royales, jusque dans la solitude de son château d'Anet.

La disgrâce de Vendôme, renvoyé à ses terres, retentit dans un hiver terrible : pendant la nuit des rois de 1709, il gela comme jamais depuis des siècles. Saint-Simon rapporte qu'un soir au souper, chez le duc de Villeroy « dans sa petite chambre à coucher, les bouteilles [de vin] posées sur le manteau de la cheminée sortant de sa très petite cuisine où il y avait pourtant grand feu, étaient complètement gelées ». Le froid paralysait Versailles et la France comptait ses morts : « Les gens du peuple tombent comme des mouches », constatait avec tristesse La Palatine. Et même au palais, on pleura la maréchale de la Mothe, gouvernante des Enfants de France, madame d'Hendicourt, l'amie de madame de Maintenon, madame de Soubise qu'avait tant aimée Louis XIV et bien d'autres...

Cette vague de froid fut accompagnée d'une famine sans merci. La charité des grands fut pour une fois admirable et sans réserve ; le roi, les princes du sang firent fondre leur argenterie et offrirent au peuple une grande part de ce qu'ils possédaient.

Lors d'un conseil où Beauvilliers exposait la misère publique, le duc de Bourgogne éclata en sanglots. Il céda sa collection de pierres précieuses au vieux curé de Versailles. Il aurait tout vendu s'il n'avait été freiné par Marie-Adélaïde qui, toujours endettée, ne manqua pas de lui demander... de la compter parmi ses pauvres ! Elle semblait ne plus être concernée par le sort des Français. Depuis la défaite de son père, la montée en puissance de l'éclatante popularité de sa sœur Marie-Louise, la duchesse de Bourgogne, jalouse, n'avait « plus de joie », se lamenta madame de Maintenon. « Elle est dans une affliction plus qu'ordinaire, qui apparaît aux yeux de tous », rajoute Vernon à Victor-Amédée. Marie-Adélaïde s'était endurcie avec le temps et les difficultés. Lorsque le duc de Bourgogne, un jour, lui fit une longue liste des pauvres qu'il voulait aider, elle répondit sèchement : « Je ne comprends pas comment vous pouvez déterrer tant de malheureux ». Par ce manque de sensibilité frappant, par son mépris de la souffrance des pauvres, Marie-Adélaïde rendait à la France ce que celle-ci lui avait apporté : l'insensibilité, le manque d'humanité et une forme d'impassibilité devant la misère des hommes. Capable de mouvements spontanés devant le malheur d'un individu, elle refuse de s'aligner, quand le fléau frappe, sur le modèle imposé par la cour. Il lui était bien égal de voir couler les larmes de Louis XIV lors du sermon du père de La Rue : « Sire, le début de votre règne a été amer et difficile, la fin est encore plus laborieuse, et l'intervalle qui touche à ses extrémités a été semé de lys et de roses. Peut-être avez-vous négligé de les renvoyer à Dieu ; il les reprend et sa justice se dédommage. »

Pendant ces temps de famine et de guerre, les fêtes s'interrompirent à la cour ; faute d'argent et faute d'entrain, on suspendit soupers, jeux et bals. Mais comme l'Opéra avait fermé ses portes, cette diablesse de Marie-Adélaïde, bien qu'elle fût grosse de quelques mois, eut l'audace de dresser un théâtre dans son appartement. Loin de veiller sur sa santé, elle commettait d'innombrables imprudences, ne pouvant se passer de réceptions : Saint-Simon écrit à Marly : « Madame la duchesse de Bourgogne s'est surpassée, et il nous est déjà revenu que l'électeur de Bavière en est charmé. Dès qu'il aborda le salon, où il entra avec le roi, il la connut... Elle voulait paraître en écharpe sous prétexte de sa grossesse, et dans une négligence qui lui va plus mal qu'à personne ; j'obtins d'elle, avec bien de la peine, de s'habiller et même de se parer ; il est vrai que j'en fus surpris moi-même... Elle était incarnate et blanche depuis les pieds jusqu'à la tête. »

Le 15 février 1710, elle donnait un nouveau prince à la France ; la cloche du château annonça à Versailles l'heureux événement et, à Paris, le carillon des Samaritaines retentit dans l'allégresse. Cette naissance apportait un peu de

chaleur aux hommes et aux femmes plongés dans la misère ! Ce prince reçut le titre de duc d'Anjou puisque trois fils et petit-fils de Louis XIV, ayant porté ce titre n'avaient pas survécu, depuis le mariage du Roi-Soleil, et le dernier était devenu roi d'Espagne ! L'ondolement eut lieu dans la chambre même où il était né, puis madame de Ventadour, gouvernante des Enfants de France, accompagnée du maréchal de Boufflers et des gardes du corps, gagna, avec l'enfant, dans la propre chaise du roi, les appartements du Prince. La liesse éclata à la cour durant cette grande journée. Le roi annonça la nouvelle à Philippe V, qui avait également porté ce titre ; il souhaita « que ce nouveau duc d'Anjou se rende digne [comme lui] de toute sa tendresse ».

Cette naissance offrit à Louis XIV, qui avait incarné plus qu'aucun de ses prédécesseurs la monarchie absolue, la monarchie de droit divin, quelques consolations, car il se sentait vieillir. Il aurait aimé que Paris et Versailles ne résonnent plus des pamphlets, des libelles, des couplets cruels sur le duc et la duchesse de Bourgogne. Il avait dû encore intervenir pour mettre fin aux petits jeux de Marie-Adélaïde avec le jeune duc de Richelieu qui aimait à se cacher derrière le paravent de la princesse pour contempler, « dans toute leur splendeur, les charmes de sa marraine ! » Le souverain en vint même à une lettre de cachet qui valut au duc de Richelieu seize mois à la Bastille. C'en était assez ! Le roi aspirait ardemment à ce que le futur couple royal rendît à la France la gloire, le rayonnement qu'il avait su lui apporter dans sa propre jeunesse.

1. – Coussin



## CHAPITRE VIII

« Aujourd'hui Princesse,  
demain rien... »

Le 12 avril 1711, le duc et la duchesse de Bourgogne afin de se reposer des fêtes de Pâques passées à Versailles, décidèrent de se retirer quelques jours auprès du grand dauphin à Meudon. Il faisait froid et sec. Les campagnes étaient désertes, car la petite vérole sévissait dans le pays. Seuls prêtres et médecins s'aventuraient sur les routes, parcourant les villages. Monseigneur, lui, ne dissimula pas son inquiétude et Marie-Adélaïde tenta de le distraire avec tout l'enjouement dont elle était capable.

Le lendemain, alors que le dauphin se préparait à se rendre à la chasse, il fut victime d'un étourdissement. On le coucha, brûlant de fièvre. La princesse lui dispensa quelques soins avant de rejoindre son époux pour le dîner. Très vite, la petite vérole se déclara ; Louis XIV et madame de Maintenon, avertis, se rendirent à Meudon pour ne plus quitter le chevet de Monseigneur, défense fut faite au duc et à la duchesse de Bourgogne d'approcher de la chambre, et le roi leur ordonna de rejoindre au plus vite le palais royal.

La nouvelle se répandit jusque dans Paris et le matin du 14 avril, les Poissardes, le cœur endeuillé par l'état de santé de leur prince, affluèrent de la capitale et « se jetèrent au pied de son lit qu'elles baisèrent plusieurs fois ». Elles crurent l'avoir guéri par leur pouvoir, firent chanter un Te Deum à Notre-Dame ; mais le soir même le dauphin agonisait. « Sur les onze heures, écrit madame de Maintenon à la princesse des Ursins, le père Le Tellier lui donna l'absolution. Peu de temps après, le prince expirait... Quel spectacle quand j'arrivai dans le grand cabinet de Monseigneur : le roi, assis sur un lit de repos, sans verser une larme, mais avec un frisson et un tremblement depuis les pieds jusqu'à la tête. »

Louis XIV, bien qu'il n'eût jamais cru aux vertus de Monseigneur, perdait néanmoins un fils. Comme son état de roi lui interdisait de se laisser aller publiquement à l'affliction, il se retira dans l'intimité de Marly. Apprenant la mort du dauphin, la cour aussitôt, s'était précipitée chez la duchesse de Bourgogne qui arpentait nerveusement sa chambre en attendant le roi. Saint-Simon, toujours présent dans les grands moments, traduit ses impressions : « Je vis de loin monseigneur le duc de Bourgogne avec un air fort ému et peiné ; mais le coup d'œil que j'assénai vivement sur lui, ne m'y rendit rien de tendre, et ne me rendit que l'occupation profonde d'un esprit saisi. Valets et femmes de chambre criaient déjà indiscretement et leur douleur prouva bien tout ce que cette espèce de gens allait perdre. Vers minuit et demi, on eut des nouvelles du roi, et aussitôt, je vis Mme la duchesse de Bourgogne sortir du petit cabinet... [Elle] prit à sa toilette son écharpe et ses coiffes, debout et d'un air délibéré, traversa la chambre, les yeux à peine mouillés, mais trahie par de nombreux regards lancés de part et d'autre, à la dérobée, et suivie seulement de ses dames, gagna son carrosse par le grand escalier. »

Le surlendemain du décès, à l'aube, le cortège funèbre se mit en marche, traversa le pont de Sèvres, le bois de Boulogne pour éviter Paris et s'arrêta à Saint-Denis.

Le 16 avril 1711, à dix heures et demie, alors que la dépouille du dauphin pénètre dans la basilique, Marie-Adélaïde se sent dauphine. Rien ne la rend plus heureuse. Elle n'hésite pas à déclarer au duc de Noailles : « J'ai été véritablement touchée de la mort de Monseigneur, mais je m'en console comme les autres, je crois même avoir plus de raison... » Marie-Adélaïde pleura le prince, le père de son époux, uniquement le temps imparti par l'étiquette.

Ce nouveau deuil qui frappe la maison royale ne transformera point la princesse. La vie de la cour avait métamorphosé la fille de Victor-Amédée en une femme avide de pouvoir et de plaisirs et qui ne montrera jamais une grande noblesse de cœur. Le fait de se voir allouer huit gardes à cheval pour escorter son carrosse, de s'agenouiller sur le plus beau carreau à l'église, de dîner seule avec, sur la table, à côté d'elle, la nef d'argent contenant la serviette, les tranchoirs, la salière ; le cadenas renfermant les couteaux, les fourchettes et le bâton qui servait au maître d'hôtel à goûter les plats avant qu'ils lui fussent présentés, tout cela la rendait ivre de bonheur. Elle considérait son orgueil démesuré, ses vices dont elle se vantait, comme autant de vertus ! Mais l'étonnant contraste – car il y a toujours des contrastes dans le caractère de Marie-Adélaïde – entre le sens outré de son rang et celui de sa vie débauchée, sa dépravation publique, fortifie l'idée que Marie-Adélaïde n'avait que très peu de compassion envers le peuple français, aucun véritable attachement pour la France et que, jusqu'à sa mort, son cœur restera savoyard. Son niveau culturel s'est borné à des divertissements frivoles et sans intérêt : bref, la duchesse de Bourgogne ne semblait pas faite pour régner.

Si l'accession au rang de dauphine ne grandissait pas Marie-Adélaïde, le duc de Bourgogne, en recevant toutes les marques extérieures du plus haut rang, « faisait goûter un élargissement de cœur et d'esprit imprévu, une aise pour des desseins utiles, qui désormais se remplissaient comme d'eux-mêmes ; une sorte de dictature d'autant plus savoureuse qu'elle était plus rare et plus pleine... et qui par lui se répandait sur les siens et sur ceux de son choix. »

Saint-Simon, qui ne vivait pourtant pas encore dans l'intimité du duc de Bourgogne, semble bien le connaître. C'est que, dès qu'il le vit héritier du trône, le mémorialiste, toujours opportuniste, sut flatter le prince pour être des siens. Un soir, dans les jardins de Marly, il s'approcha du prince et reconnut avec humilité qu'il avait eu grand tort de se tenir éloigné de lui et le pria d'accepter sa présence dans son entourage. Le duc de Bourgogne fut surpris et flatté de cette soumission. Sur le champ, Saint-Simon fut de toutes les promenades et bientôt les conversations se

poursuivirent dans le cabinet même de Son Altesse Royale. « Un magnifique et superbe avenir s'ouvrait devant moi. Je vis un prince pieux, juste, débonnaire, éclairé et qui cherchait à le devenir de plus en plus et l'inutilité avec lui du futile, pièce toujours si principale avec ces personnes-là ! Je goûtais délicieusement une confiance si précieuse et si pleine ». Le duc de Bourgogne et Saint-Simon s'entretenaient régulièrement de politique, en privé et dans le plus grand secret. Une fois cependant, ils furent surpris au plus vif de la conversation : la porte s'ouvrit et Marie-Adélaïde apparut avec un sourire felleux. « Le fixe des yeux, l'immobilité de statue, le silence, l'embarras également dans tous trois dura plus d'un long *pater* », Adélaïde s'adressa alors ironiquement au duc de Bourgogne :

– Je ne vous savais pas en si bonne compagnie !

– Puisque vous m'y trouvez, Madame, répliqua sèchement son époux, allez-vous en !

Cette réplique du prince montrait que l'entente du couple s'était encore dégradée depuis la mort de Monseigneur et que le prince essayait dorénavant de s'imposer à sa femme. Saint-Simon, en conclusion de bien des entrevues, mit en forme « les projets de gouvernement qui ont été résolus par M. le duc de Bourgogne, dauphin, après y avoir mûrement pensé. » Il est vrai que le prince, esclave de ses scrupules mais jaloux de son indépendance, aimait à discuter avec le mémorialiste des prérogatives de la noblesse, du rang donné aux bâtards, des idées de réforme sur les points de la constitution et de l'administration intérieure du royaume. L'abbé Proyart a publié les quelques écrits trouvés à sa mort dans la cassette du prince. « Des hommes qui composent une nation, notait-il, le plus à plaindre est celui qu'on plaint le moins, c'est le Souverain. Il a toutes les inconvénients de la grandeur, sans pouvoir presque en goûter aucun des agréments. Il est, par la nécessité de sa condition, ce que saint Paul veut que le chrétien soit pour la vertu ».

Cette référence à saint Paul indique que le duc de Bourgogne n'était guère favorable à la tolérance religieuse ; dans un long mémoire, il avait pris fermement position en faveur de la Révocation de l'Édit de Nantes. Il se défendit âprement contre son propre penchant au jansénisme ; il alla même jusqu'à soutenir le cardinal de Noailles, ennemi des réflexions du père Quesnel. Ce dernier, d'obédience janséniste, souhaitait dans le haut clergé des mœurs moins libres. Comment ce prince, qui menait une vie édifiante, aurait-il pu s'entendre avec la duchesse, une des femmes les plus frivoles s'il en fut de toute la cour ? Le seul point qu'ils eurent alors en commun fut l'amour de la paix. Alors que le duc de Bourgogne avait été si ardent à servir aux armées, les malheurs engendrés par la guerre la lui rendirent haïssable : « La plus odieuse est toujours funeste. » Marie-Adélaïde, quant à elle, aurait plutôt aimé voir la Savoie soulagée !

Dès l'âge de vingt ans, le duc de Bourgogne avait participé aux séances du Conseil d'en Haut et il s'y révéla aussitôt « fort capable d'affaires de guerre et de paix. » Il avait toujours été au fait de toutes les négociations. Déjà, au siège de Lille, en 1708, Marlborough avait contacté le prince pour une entente qui avait été malheureusement accueillie avec beaucoup de méfiance par Louis XIV. Cependant, deux ans plus tard, le pays épuisé, le souverain désirait ardemment la paix. Pendant le terrible hiver 1709, madame de Maintenon le supplia : « Il faut faire la paix à quelque condition que ce soit ; il faut céder à la force, au bras de Dieu qui est visiblement contre nous, et que le roi doit plus à ses peuples qu'à lui-même. » Tous rejoignaient la pensée de l'épouse secrète du roi : le maréchal de Boufflers, le duc de Beauvilliers, le duc de Chevreuse à qui Fénelon, de la frontière, avait pu décrire les horreurs dont il était témoin : « Tout ici est consterné, ni pain, ni argent, les soldats languissent et meurent ; si la paix traîne, la campagne achèvera de ruiner le pays. »

Louis XIV, la mort dans l'âme, en vint donc à des concessions ; Torcy rejoignit le président Rouillé, déjà en Hollande pour les préliminaires de La Haye. Mais les conditions de l'ennemi furent jugées si impitoyables par Chamillart, toujours à la guerre et aux finances, qu'il fit part au souverain de sa crainte de voir les ennemis arriver jusqu'aux portes de Paris. Dans un élan où se mêlaient orgueil et humilité, le roi s'écria : « Eh bien, j'irai à la tête de ma noblesse disputer les débris de mon royaume ; je me retrancherai de ruisseau en ruisseau et de ville en ville plutôt que de me rendre, et nous verrons ce qui arrivera !

Louis XIV sentait cependant qu'il ne pouvait s'appuyer sur la seule noblesse ; c'est toute la France, pourtant déjà exsangue, qui devait l'aider dans sa politique. Il adressa alors aux gouverneurs des provinces, qui devaient la rendre publique, une lettre où il montrait au peuple qu'il était lui-même menacé par les dangers d'une paix qu'il croyait proche :

« [...] J'avais accepté pour rétablir [le repos], des conditions bien opposées à la sûreté de mes provinces frontières ; mais plus j'ai témoigné de facilité et d'envie de dissiper les ombrages que mes ennemis affectent de conserver de ma puissance et de mes desseins, plus ils ont multiplié leurs prétentions par de nouvelles demandes aux premières et, se servant ou du nom du duc de Savoie ou du prétexte de l'intérêt des princes de l'Empire, ils m'ont également fait voir que leur intention était d'accroître, aux dépens de ma couronne, les États voisins de la France et de s'ouvrir des voies faciles pour pénétrer dans l'intérieur du royaume toutes les fois qu'il conviendrait à leurs intérêts de commencer une nouvelle guerre [...].

Je passe sous silence les insinuations qu'ils ont faites de joindre mes forces à celles de la Ligue, et de contraindre le roi, mon petit-fils, à descendre du trône [d'Espagne]. [...] Quoique ma tendresse pour mes peuples ne soit pas moins vive que celle que j'ai pour mes propres enfants, quoique je partage tous les maux que la guerre fait souffrir à des sujets aussi fidèles, et que j'aie fait voir à toute l'Europe que je désirais sincèrement de les faire jouir de la

paix, je suis persuadé qu'ils s'opposeraient eux-mêmes à la recevoir à des conditions également contraires à la justice et à l'honneur du nom FRANÇAIS. [...] »

Cet Appel du 12 juin 1710, par lequel Louis XIV demandait également à son peuple de nouveaux efforts, retentit jusqu'au fond du royaume, enflamma le peuple et rendit aux armées leur courage perdu. Aujourd'hui il résonne encore chez certains d'entre nous, comme l'Appel du 18 juin 1940 que le général de Gaulle lancera sur les ondes, éveillant l'idée de résistance : « La France a perdu une bataille, mais n'a pas perdu la guerre ! ».

C'est le duc de Bourgogne qui, dans une longue lettre, éclairera son frère, le roi d'Espagne, sur la situation : « Les propositions des ennemis étant telles que je vais vous le dire, rapporte-t-il à Philippe V le 3 juin 1710, ils demandent que l'on reconnaisse l'archiduc pour roi de toute la monarchie d'Espagne, et que le roi se rende garant que vous la céderez entre ici et deux mois, et que l'on rende Strasbourg et que l'on rase les places d'Alsace, Landau demeurant fortifié à l'Empereur : et que l'on laisse à M. le duc de Savoie ce qu'il a pris sur la France, en lui rendant ce que l'on occupe de ses États ; que l'on donne à l'Archiduc nos plus considérables places des Pays-Bas pour être gardées par les Hollandais et servir de barrière contre la puissance de la France, et cela avant le terme de deux mois... On doit aussi commencer à raser Dunkerque et combler le port pour satisfaire les Anglais avant ce terme ; et si, lorsqu'il sera expiré, vous n'avez pas cédé l'Espagne, ou la guerre recommencera contre nous, toutes nos places étant presque entre leurs mains ; ou bien, ainsi qu'il a été dit à M. de Torcy, le roi y joindra ses forces aux leurs pour vous chasser d'Espagne, chose qu'il n'acceptera jamais, quoi qu'il en puisse arriver... Ainsi donc, malgré la situation extrême où nous sommes, le roi n'a pas cru devoir acquiescer à de si extraordinaires conditions qui ne l'assurent même pas de la paix, car tout ceci n'en est que les préliminaires ; il a ordonné au président Rouillé de le déclarer en Hollande et de se retirer, à moins qu'ils n'adoucissent, ce qui n'arrivera pas, ces insurmontables articles. On ne peut pas être plus touché que je ne suis du respect et de la reconnaissance que vous avez pour lui, connaissant le fond de son cœur, et ce n'est que par force majeure qu'il ne peut continuer à vous donner du secours... »

Et « c'est au fond de cet abîme de douleur de toute espèce, remarque Saint-Simon, que Louis XIV a su mériter, du consentement de toute l'Europe et, ce qui met le comble, de ceux qui virent son intérieur de plus près, ce nom de Grand que les flatteurs lui avaient avancé devant le temps par le bonheur si long et la gloire de son règne. » Le souverain avait un sens infaillible de l'analyse en politique, un esprit de décision rapide qui lui permettait d'intervenir aux moments les plus favorables et au besoin, de redresser des situations compromises, et c'est cette qualité qui lui avait valu le nom de Grand comme l'entendait le mémorialiste. Marie-Adélaïde admirait ce roi au regard fulgurant qui, dans le temps d'un éclair, avait la vision de l'action hardie à entreprendre, mais elle connaissait aussi le souverain aux décisions réfléchies, mûrement posées et sagement mises en œuvre.

L'avenir allait s'éclaircir petit à petit ; les coalisés avaient exigé, en tout premier lieu, l'Espagne en échange de la Sardaigne. Pendant un long moment, Louis XIV d'un côté et les alliés de l'autre n'avaient pas voulu rabattre de leurs prétentions. Mais « les Hollandais commencent à changer leurs idées, remarque madame de Maintenon. Quelle gloire pour notre roi d'avoir soutenu une guerre de 10 ans contre toute l'Europe, essuyé tous les malheurs qui peuvent arriver, éprouvé une famine et une manière de peste qui a enlevé des milliers d'âmes et la voir finir par une paix qui met la monarchie d'Espagne dans sa famille... Le roi jouit d'une santé qui fait espérer qu'il jouira longtemps du repos où il va être... Madame la dauphine prend bien vivement un tel sujet de bonheur, elle le goûte dans toute son étendue ; elle se figure celle de la reine (Marie-Louise) ... Elle veut faire, le jour que la paix sera conclue, quelque chose qu'elle n'ait jamais fait, qu'elle ne fera que cette fois-là ». Les projets de la dauphine sont restés jusqu'à ce jour totalement mystérieux...

Les préliminaires de Londres, signés le 3 octobre 1711, entre la France et l'Angleterre, servirent de base aux traités d'Utrecht, de Rastadt et de Bade, qui allaient se négocier de février 1712 à septembre 1714 et qui, pendant un demi-siècle, demeureront la charte politique et territoriale de l'Europe. La France gardait ses frontières, l'Espagne sortait appauvrie, mais moralement plus forte ; les Britanniques gardaient la maîtrise des mers ; l'Autriche assujettissait les princes allemands, mais le véritable contrepoids était dans deux nouveaux royaumes, au nord, la Prusse et au sud, la Sicile cédée à Victor-Amédée et qui le reçut avec enthousiasme : « Puisse le ciel, lui disaient les habitants de Messine, exaucer les vœux que nous formons pour Votre Majesté. Puisse un jour, de notre promontoire, s'élever... un pont qui unisse ce domaine à ses domaines héréditaires des Alpes ». De ces paroles prophétiques surgira l'immense royaume du Piémont qui aidera à bâtir le royaume d'Italie. Marie-Adélaïde ne le verra jamais, mais quelle eût été sa joie d'appeler son père « Majesté » !

En janvier 1712, les fêtes d'hiver purent s'ouvrir alors à Versailles avec grand éclat. Les souvenirs du terrible hiver 1709 s'y étaient peu à peu estompés pour laisser place aux divertissements somptueux que le roi offrait pour marquer la fin de la guerre, même si le peuple clamait toujours sa souffrance.

La poudre de tabac devint la grande mode cette année-là ! Les femmes prisaient plus encore que les hommes et la duchesse de Bourgogne ne s'en privait point. Le 5 février, le duc de Noailles lui avait offert une boîte d'un tabac que l'Espagne faisait venir d'Amérique du Sud et qu'elle consuma sans modération dans cette seule journée. Le soir, Marie-Adélaïde se coucha, brûlante de fièvre. Une douleur incessante à la tempe résista à l'opium et à la saignée. Après une nuit très agitée, la princesse se leva pour tranquilliser son entourage. Le 7, elle allait mieux et dormit calmement sous les yeux du dauphin. Puis le mal se réveilla. « Un état si violent mit la chambre en rumeur sur la boîte que le duc de Noailles lui avait envoyée ». La duchesse de Bourgogne eut peine à croire ces bruits de couloir,

et demanda à madame de Lévy d'aller lui chercher cette fameuse boîte qu'elle avait précieusement rangée. Mais on ne la trouva point et, mieux, jamais on ne la revit.

« Cette disparition avait paru fort extraordinaire dès le moment qu'on s'en aperçut, mais les recherches inutiles qui continuèrent à s'en faire, suivies d'accidents si étranges et si prompts, jetèrent les plus sombres soupçons... [la duchesse de Bourgogne] prenait du tabac à l'insu du roi, avec confiance parce que madame de Maintenon ne l'ignorait pas ; mais cela lui aurait fait une vraie affaire auprès de lui s'il l'avait découvert ; c'est ce qu'on craignait en divulguant la singularité de la perte de cette boîte. » C'est pourquoi madame de Maintenon, complice, la fit très certainement disparaître. Elle avait là non seulement l'occasion de se blanchir mais également de toucher la famille qu'elle détestait le plus, les Orléans : le peuple, frappé par la mort probable de la princesse, cherchait un coupable et la calomnie lui désigna le duc d'Orléans : « Le coup venait de la cour et l'accusation, par habile manœuvre, éclatait dans le public »

Mais pendant que la rumeur d'empoisonnement gagnait, Marie-Adélaïde agonisait. Elle demeurait dans une sorte de coma, délirait. Le roi allait et venait sans cesse. Quelques tâches apparurent bientôt sur le visage et le corps de la princesse et Bourdin diagnostiqua la rougeole qui sévissait alors à Paris et à Versailles. La fièvre augmenta avec une rapidité surprenante. Les médecins usaient la duchesse à force d'émétique et de saignées. Tandis qu'elle se trouvait au plus mal, « on résolut de lui parler de sacrement [le jeudi 11]. Quelque accablée qu'elle fût, elle s'en trouva surprise... Elle remercia de la sincérité de l'avis, et dit qu'elle allait se disposer... Le P. de La Rue, continue Saint-Simon, s'approcha d'elle pour l'exhorter à ne pas différer sa confession. Elle le regarda, répondit qu'elle l'entendait bien, et en demeura là. La Rue lui proposa de la faire à l'heure même et n'en tira aucune réponse. En homme d'esprit, il sentit ce que c'était, et en homme de bien, il tourna court à l'instant : il lui dit qu'elle avait peut-être quelque répugnance à se confesser à lui, qu'il la conjurait de ne s'en pas contraindre, surtout de ne pas craindre quoi que ce soit là-dessus : qu'il lui répondait de prendre tout sur lui, qu'il la priait seulement de lui dire qui elle voulait, et que lui-même l'irait chercher et le lui amènerait ».

Au moment où elle allait quitter ce monde, Marie-Adélaïde ne voulait pas décevoir Louis XIV. Mais ce confesseur, qui était jésuite et en excellents termes avec le roi, aurait peut-être révélé à ce dernier l'existence des lettres très compromettantes qu'elle avait écrites à son père pendant la guerre. Toute sa vie, elle avait donné l'image d'une princesse qui charme et amuse, égayant ainsi la cour ankylosée par l'austérité de l'épouse secrète du souverain. Le roi ne lui demandait rien d'autre que de recevoir un prêtre. La duchesse de Bourgogne voulait elle-même s'éteindre, libérée de ce qu'elle pressentait, à cet instant ultime, comme une terrible faute : avoir sans vergogne trahi la France.

Marie-Adélaïde fit mander le père Bailly, prêtre de mission de la paroisse de Versailles. Il confessait beaucoup de dames de la cour, où il était fort estimé. Or ce jour-là, il se trouvait à Paris et le père de La Rue objecta l'impatience des médecins. La duchesse de Bourgogne désigna alors le père de Noël. « On peut imaginer l'éclat que fit ce changement de confesseur, en un moment si critique et si redoutable, et tout ce qu'il fit penser », souligne M<sup>lle</sup> d'Aumale.

La confession dura un très long temps. Lorsqu'elle en eut terminé, « ma tante, je me sens tout autre, se réjouit Adélaïde, il me semble que je suis toute changée ». Délestée du poids de toutes ses trahisons, la duchesse de Bourgogne se sentait peut-être plus proche de Dieu !

Dans tout le royaume, on récita les prières des agonisants. Marie-Adélaïde fit venir ses dames et, voyant approcher la duchesse de Guise, elle laissa couler une larme :

– Ma belle duchesse, je vais mourir

– Non, non, Dieu vous rendra aux prières de M. le Dauphin.

– Et moi, soupira la princesse, je pense le contraire, et parce qu'il est agréable à Dieu, il lui enverra cette affliction. Madame de Maintenon la quitta, désespérée, pour assister, en sanglots, au salut qu'on allait chanter pour la mourante. « Un seigneur apporta alors une poudre admirable... » et Marie-Adélaïde reprit un instant connaissance.

Elle eut juste le temps de s'exclamer :

– Ah ! que c'est amer !

Madame de Maintenon accourut :

– Madame, vous allez à Dieu ?

– Oui, ma tante.

L'ombre de l'éternité descendait déjà sur son front et à huit heures du soir, ce 12 février 1712, la duchesse de Bourgogne avait cessé de vivre. La princesse avait été lente à rompre les liens qui l'attachaient à la terre ; on entendit le mot cruel : « Aujourd'hui princesse, demain rien et dans deux jours oubliée ! ». Ce sort était

malheureusement celui de tous à Versailles.

La cour se retira à Marly. « Quel étrange et funeste événement, Madame, écrivait avec peine Mme de Caylus à la princesse des Ursins, par lequel je rentre en commerce avec vous. Je ne saurais vous peindre l'état où nous sommes ici, et quand je le pourrais, je ne le voudrais pas. Tout est mort, Madame, la vie en est ôtée ; cette princesse aimait tout, nous charmait tous. Nous sommes encore enivrés et étourdis de cette perte et chaque jour ne peut que la faire sentir plus vivement. On ne saurait voir le roi ni y penser sans être au désespoir, et sans être dans des alarmes continuelles pour sa santé. » Louis XIV, effondré, ne sortit point de son appartement. Il perdait avec la duchesse de Bourgogne la seule princesse qui l'avait rendu heureux alors qu'il entrait dans la vieillesse. Avec elle s'éloignait à jamais cette joie unique qu'il ressentait à chaque promenade passée en sa compagnie. Ah, les rayons du soleil dans le parc du château ne réchaufferaient plus comme avant ce vieil homme que devint en un jour le roi ! Il fallait pourtant se reprendre ! Le souverain sentait aussi qu'il devait apporter son soutien au dauphin, inconsolable, et le fit appeler. « Je fus épouvanté du regard du duc de Bourgogne, s'afflige le duc de Saint-Simon, contraint, fixe, avec quelque chose de farouche, du changement de son visage et des marques plus livides que rougeâtres en assez grand nombre et assez larges.

Le roi l'attendait ; le grand-père se pencha, embrassa « longuement et tendrement son petit-fils » et, voyant la mauvaise mine du dauphin, le confia aussitôt aux médecins.

À Versailles, on préparait les funérailles de la princesse. On l'allongea sur le grand lit royal, en toilette de nuit blanche et enrubannée, les cheveux longs encadrant le visage à jamais éteint. Le soir, en présence de la dame d'honneur et de la dame d'atours, les médecins pratiquèrent l'autopsie qui révéla une nouvelle grossesse, une rougeole et mit fin à la rumeur du tabac empoisonné. La duchesse du Lude et la marquise de Mailly la prirent dans leurs bras pour la déposer dans le cercueil de satin blanc ; sur l'estrade où celui-ci fut placé, des cierges brûlèrent tout le jour en attendant que fût prêt le lit de parade toujours dressé dans le salon de la Paix. Le lundi 15 février, quatre évêques et six grandes dames de la cour veillèrent le corps. Le 17, défilèrent la Palatine et son fils, le duc d'Orléans, futur régent, le comte de Toulouse et leurs suites en mantes et grands manteaux.

À Marly, l'état du prince s'était aggravé. « L'inquiétude augmenta sur le dauphin. Lui-même ne cacha pas à Bourdin... qu'il ne croyait pas en relever, et qu'à ce qu'il sentait, il ne doutait pas que l'avis que Bourdin avait eu ne fût exécuté. Il s'en expliqua plusieurs fois de même et toujours avec un détachement, un mépris du monde et tout ce qu'il a de grand, une soumission et un amour de Dieu incomparables. » Le roi venait souvent auprès du malade dont la fièvre montait tandis que les plaques rouges gagnaient tout le corps. Le mercredi 17, on s' alarma. Boulduc, l'apothicaire, renseignait le duc et la duchesse de Saint-Simon, effrayés par cette marche rapide du mal. « Il ne nous cachait rien... Il nous avait fait entendre plus clairement ce qu'il croyait de la dauphine, il m'avait parlé aussi net, dès le second jour, sur le dauphin. Je n'espérais donc plus.

« Ce soir-là, le prince, avec insistance, demanda la communion. Le roi refusa car il ne parvenait pas à admettre que son petit-fils fût si près de la fin. Le duc de Bourgogne fit venir les officiers et les domestiques de sa Maison, raconte l'abbé Proyart, il les remercia de leurs soins, et les pria de rester auprès des deux jeunes princes, ses fils. Dans la même journée, il avait déclaré à madame de Maintenon « qu'il n'avait aucune inquiétude au sujet de ses enfants, parce qu'il savait que le roi et elle ne négligeraient rien pour leur assurer la meilleure éducation ». Jusqu'aux ultimes moments, les chemins du duc et de la duchesse de Bourgogne auront divergé : à quelques heures de sa mort, Marie-Adélaïde pensait encore à ses turpitudes, alors que le prince réagissait en bon père de famille. Nul n'eut l'impression, autour du dauphin qui allait rendre l'âme, qu'il se réjouissait de bientôt rejoindre sa femme dans l'au-delà.

Lorsque le dauphin réclama à nouveau les sacrements, Louis XIV se déroba comme s'il refusait d'accepter que tous ses descendants s'éteignent avant lui. « Il faudra donc que je quitte ce monde sans la consolation des secours de Dieu ! » s'écria le dauphin. Le père Martineau, son confesseur, se proposa de le faire communier à jeun, à minuit, durant la messe qui serait dite dans sa chambre. Ayant pu enfin se confesser et réciter son acte de contrition, il entra dans un coma délirant. Il fallut quatre hommes pour le tenir. Il eut un instant de lucidité en apercevant le prêtre. « Je lui dis, rappelle le Père Martineau, qu'on allait lui donner l'extrême-onction, et qu'il la devait recevoir avec confiance en la miséricorde de Dieu... En même temps je pris sa main et la mis sur la mienne, le priant de la serrer au cas qu'il m'entendît ». Et, en effet, il entendit. Le duc de Bourgogne expira en murmurant « Jésus », à huit heures du matin de ce 18 février 1712.

Le corps du dauphin rejoignit à Versailles celui de Marie-Adélaïde sur la même estrade. Bientôt une foule émue défila sans cesse, jusqu'au soir du 23 où, vers six heures, la musique du roi fit entendre le de profundis. Le cortège funèbre alors s'ébranla. Cent pauvres, en cape grise, un flambeau à la main ouvrirent la marche ; puis vinrent une compagnie des gardes, cent vingt mousquetaires et des cheval-légers. Quatre aumôniers à cheval tenaient les armoiries de France et de Savoie. On arriva à Paris, par Sèvres, à deux heures du matin. Tout au long de la route, la foule s'agenouillait et priait ; on traversa toute la capitale de la porte Saint-Honoré à la porte Saint-Denis ; à sept heures, on entra dans la basilique au son du libéra nos a malo ponctué du sinistre glas. Et la messe de requiem commença...

Le roi n'interrompit point ses conseils, mais désormais il mangea seul, dans un silence sépulcral. Il revint de Marly à



Versailles le 27 de ce mois de février. « Il ne voulut pas de respect en forme... Il fit dire qu'il verrait tout le monde à la fois, en arrivant. Les princes et princesse de sang et bâtards l'attendirent dans ses cabinets... Le roi arriva à quatre heures et monta droit chez madame de Maintenon. » Il ne reçut les ambassadeurs, le parlement, les cours souveraines, l'Académie française, l'Université et le Prévôt des marchands que les jours suivants. Versailles et le roi étaient toujours dans l'accablement du double deuil lorsqu'on apprit que le jeune duc de Bretagne, le nouveau dauphin, et son petit frère, le duc d'Anjou, étaient pris de fièvre avec des marques de rougeole. Louis XIV, abîmé de douleur, ordonna aussitôt le baptême des deux princes qui n'étaient qu'ondoyés. L'aîné, âge cinq ans, avec toute sa grâce, ressemblait à sa mère. La fièvre augmentait chaque jour et la cour était dans l'épouvante. Le duc de Bretagne, à qui on avait appris la mort de ses parents, déclara au plus fort de son mal à la gouvernante. Madame de Ventadour : « Madame, le voyage de Saint-Denis n'est pas un joli voyage ». Quelques jours plus tard, La Palatine elle-même transmit sa peine à l'électrice de Hanovre : « Sans doute, vous serez saisie de frayeur aussi, car le petit dauphin est mort. » Le 9 mars, il rejoignit ses parents à Saint-Denis.

La rumeur circulait que les médecins avaient tué le duc de Bretagne à force de saignées. Madame de Ventadour, folle d'inquiétude, refusa de livrer à la Faculté le nouveau dauphin, âge de deux ans et même de la laisser approcher de ce petit corps en proie à la souffrance. Pendant des jours et des nuits, elle le garda dans ses bras, et à force de soins, de tendresse et d'amour, elle sauva... Louis XV.

Versailles était plongé dans une tristesse générale, pesante. « Le ciel a épuisé sur nous toute sa colère », titra le Mercure. Certes le deuil fut partagé par toute la cour, mais personne ne pleura autant que le roi la perte de la dauphine. Elle avait été la joie, la douceur de son intimité, le sourire de ses dernières années. « Le roi fait tout ce qui lui est possible pour se consoler et retombe toujours dans sa première douleur ». La disparition fut si cruelle qu'il en demeura à jamais meurtri. Il ne pouvait se passer de Marie-Adélaïde. « Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisir, amusements... Les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour ; elle l'animait tout entière... Jamais princesse si regrettée, jamais il n'en fut si digne de l'être ; les regrets n'en ont pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée avec un vide affreux qui n'a pu être diminué. »

De cette princesse, si courtisée par ses contemporains et qui avait tant fait parler d'elle au cours d'une existence courte et tapageuse, que reste-t-il aujourd'hui ?

En deux siècles, peu d'historiens se sont penchés sur sa vie et, quand ils l'ont fait, ils ont tissé la légende d'une princesse modèle !

Le XIX<sup>e</sup> siècle, qui fut le siècle d'une restauration dont les monarques avaient vécu la Révolution, ne fut pas propice à des études critiques sur certains personnages de l'État, en particulier sur des femmes qui n'avaient même pas accédé au rang de première Dame de France !

Les historiens comme Michelet se plongeaient dans les événements de la Révolution et il n'eût pas été de bon ton, pour les écrivains royalistes, de rappeler les faiblesses de la monarchie.

Louis XV, qui régna si longtemps, fera également oublier sa mère, Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne.

Manquait aussi la correspondance de Victor-Amédée, réponse aux lettres de trahison que Beauvilliers, sur l'ordre de Louis XIV, jeta au feu « comme des fatras », tout comme manquaient les archives de l'empire autrichien...

Lorsque, enfin, une partie du grand duché de Savoie fut rattachée à la France en 1860, lorsque l'Italie décida qu'elle « se ferait elle-même », lorsque le Piémont, le Milanais cessèrent d'être des champs de bataille entre Français, Autrichiens et Espagnols, les noms de Victor-Emmanuel II, de Cavour, de Garibaldi... entrèrent dans l'Histoire tandis que celui de Marie-Adélaïde de Savoie semblait dans l'oubli.

Au XX<sup>e</sup> siècle, les États-Nations sont nés ; la guerre de Succession d'Espagne n'est plus qu'un conflit, une péripétie parmi d'autres et la mère de Louis XV, la duchesse de Bourgogne, une femme disparue très jeune, sans avoir goûté au plaisir suprême de régner sur le si beau royaume de France !

## BIBLIOGRAPHIE

- Archives municipales de Versailles

Ms n° 20064 f° 71 et n° 24443 f° 225

- Archives de Turin

Lettres de Marie-Adélaïde n° 1-8-11-120

Lettres relatives à son mariage

- Archives nationales

IAP256 n° 13

- Archives des Affaires Etrangères, Espagne, Madrid

Vol 113 f° 34, Vol 128 ff° 62-64 ; 65-67 ; 71-74 ; 82-84

- Bibliothèque Nationale de France, département des Manuscrits

Ms1758-1759-1760-2314-2315-2316-2317-2318-2319 2320 2321-2412-2413-2414-2415-2416

## SOURCES IMPRIMÉES

- André Louis : *Louis XIV et l'Europe* (Albin Michel, 1950)
- Béresniak Daniel : *Franc Maçonnerie et Romantisme* (Chiron, 1987)
- Brayard Florent et Arnaud de Maurepas : *Le XVIII<sup>e</sup> Siècle* (Laffont, 1996)
- Brunel Yvonne : *Marie Adélaïde de Savoie* (Beauchêne, 1974)
- Carré Lt colonel : *La Duchesse de Bourgogne* (Hachette, 1934)
- Cortequisse Bruno : *La Galerie des Glaces* (Perrin, 1999)
- Danielou Madeleine : *Fénelon et le duc de Bourgogne* (Bloud et Gay, 1995)
- Debriffe Martial : *La Duchesse du Maine* (L'Encre, 1995)
- Dirk van der Cruysse : *Madame Palatine* (Fayard, 1988)
- Duchêne Roger : *Madame de Sévigné* (Fayard, 1996)
- Elias Norbert : *La Civilisation des mœurs* (Calmann-Lévy, 1973)
- Grèce Michel (de) : *Louis XIV* (Orban, 1979)
- Hastier Louis : *Louis XIV et Madame de Maintenon* (Fayard, 1957)
- Imbert de St Amand : *La Cour de Louis XIV* (Dentu)
- La Varende, Jean : *M. le duc de Saint-Simon et sa comédie humaine* (Hachette, 1955)
- Lavis Ernest : *Louis XIV, T1 et T2* (Hachette, 1908)
- Nidert Alain : *Le Siècle de Louis XIV* (Laffont, 1997)
- Mongrédien Georges : *La Vie privée de Louis XIV* (Hachette, 1938)
- Petitfils Jean-Christian : *Louis XIV* (Perrin, 1995)
- Ribardièrre Diane : *La Princesse des Ursins* (Perrin, 1988)
- Soinon Jean-François : *Versailles* (Éditions du Rocher, 1997)
- Poisson Georges : *Monsieur de Saint-Simon* (Mawrine, 1987)

- Taillandier St René : *Madame de Maintenon* (Hachette, 1923) et *La Princesse des Ursins* (Hachette, 1926)

#### OUVRAGES GÉNÉRAUX

- *Chroniques de l'œil de Bœuf* par Touchard et Lafosse (Garnier, 1919)
- *Mémoires du Monde T8*
- *La Vie quotidienne au siècle d'Or* (Hachette, 1964)
- *La Vie quotidienne à la cour de Versailles* (Hachette, 1965)

#### MÉMOIRES

- *Lettres de Madame de Sévigné* (Collection des cent chefs d'œuvre du génie humain.
- *Mémoires de Madame de Caylus* (Mercure de France)
- *Lettres françaises de Madame Palatine* (Fayard, 1989)
- *Mémoires de Saint-Simon* (La Pléiade)
- *Mémoires de Dangeau*
- *Témoignages de Sourches*
- *Mémoires de Sainte-Beuve*
- *Mémoires de Duclos*
- *Le Mercure Galant*
- *Mémoires de l'Abbé Millot* (Archives des Bourbons, 1996)
- *Lettres de madame de Hanovre* (Fayard, 1989)

Consulter nos catalogues sur

[www.12-21editions.fr](http://www.12-21editions.fr)



et sur

[www.les3orangers.com](http://www.les3orangers.com)

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21  
pour être informé des  
**offres promotionnelles**  
et de  
**l'actualité 12-21.**

Nous suivre sur



© 2007 Éditions Les 3 Orangers / 12-21, une marque d'Univers Poche

13, avenue de Saint-Mandé

75012 Paris

ISBN : 978-2-8238-0787-5

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »